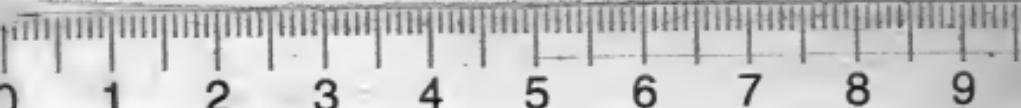


offert par l'académie
à l'académie

Malibert

NOS MÉDECINS CONTEMPORAINS



PORTRAITS

DE

NOS MÉDECINS CONTEMPORAINS.

Nos MM.

1. Dolbeau.
2. Jaccoud.
3. Maisonneuve.
4. Le Fort.
5. Bouchut.
6. Richet.
7. Pajot.
8. Broca.
9. Piorry.
10. Ricord.
11. Gosselin.
12. Depaul.

Nos MM.

13. Gavarret.
14. Littré.
15. Bouchardat.
16. Wurtz.
17. Tardieu.
18. Jobert (de Lamballe).
19. Robin.
20. Bouillaud.
21. Velpeau.
22. Rousseau.
23. Nélaton.
24. Tarnier.





NOS

MÉDECINS CONTEMPORAINS

PAR

PAUL LABARTHE

Membre de la Société de thérapeutique expérimentale de France,
de la Société des naturalistes de Paris, etc.

OUVRAGE ORNÉ

DE VINGT-QUATRE PORTRAITS PHOTOGRAPHIQUES

ET DE HUIT AUTOGRAPHES

Velpeau, Nélaton
Ricord, Troussseau, Tardieu
Bonillaud, Piorry
Wurtz, Robin, Pajot
etc., etc., etc.



PARIS

LEBIGRE-DUQUESNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE HAUTEFEUILLE, 16

1868

ACADEMIE DE MEDECINE
DE PARIS
BIBLIOTHEQUE
DU: Académie de médecine
ANNÉE 1907.

AUX LECTEURS

Plusieurs des Biographies qui forment ce volume ont déjà paru dans divers journaux, tels que : le *Nain jaune*, le *Figaro*, le *Paris-Magazine* et l'*Evénement médical*, sous le titre général de *Silhouettes médicales*.

Ce titre, bon pour un article de journal, nous n'avons pas cru devoir le conserver pour notre livre, que nous intitulons : *nos Médecins contemporains*.

Pour céder au goût du jour, M. Lebigre,

notre éditeur, a bien voulu enrichir ce volume de vingt-quatre photographies.

Enfin, nous y avons joint nous-même huit autographes que nous tenons, les uns des auteurs eux-mêmes, les autres de MM. J.-B. et G. Bailliére, et de M. Forget, l'honorable secrétaire de la Faculté de médecine.

Que ces messieurs reçoivent ici l'expression de notre reconnaissance, pour l'empressement qu'ils ont mis à nous être agréables.

Paris, 10 avril 1868.

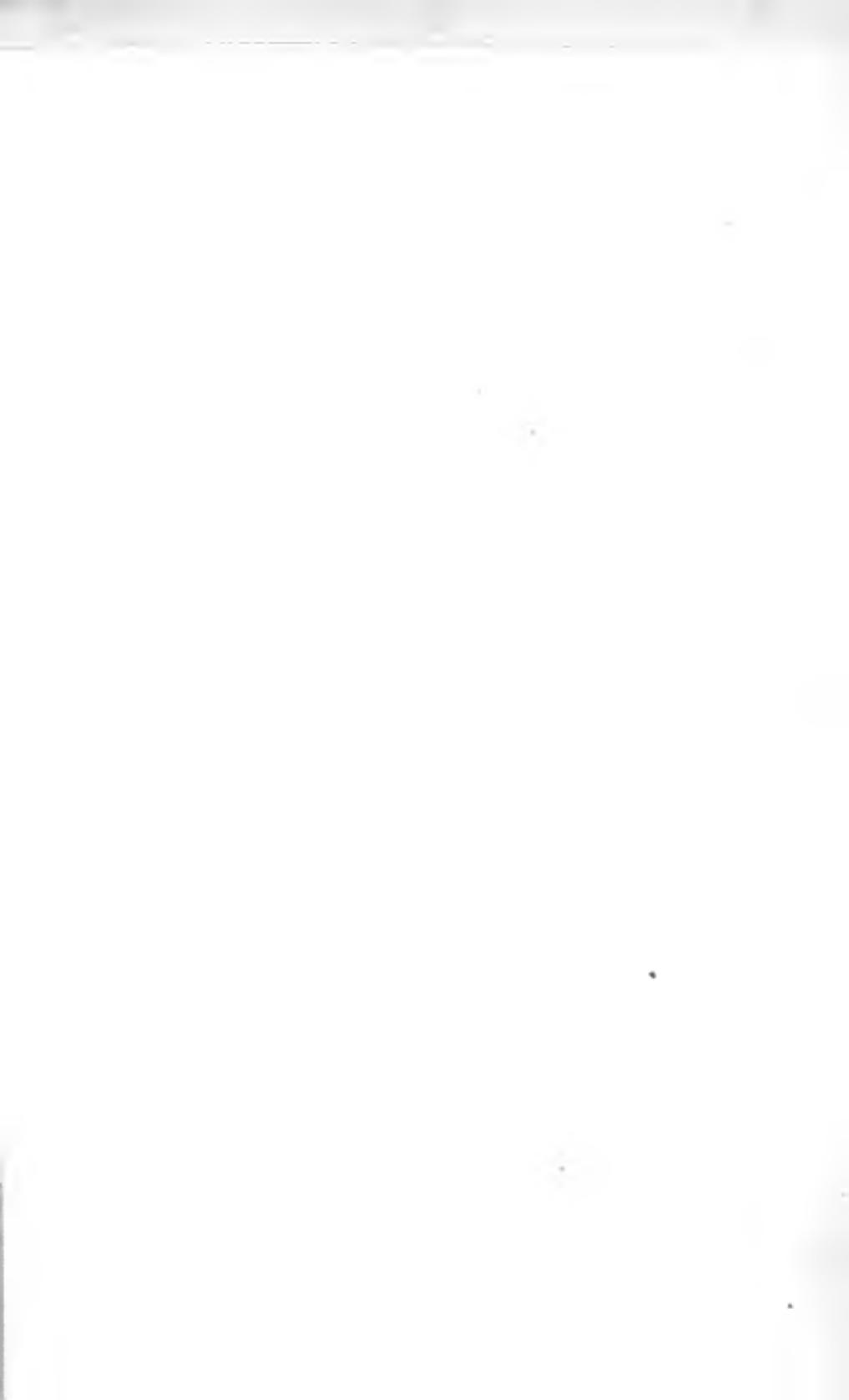
11347

A MON EXCELLENT PÈRE

LE DR A.-L. LABARTHE



Mr. L.



in Afghanistan
De Commissaris
opgestart in M.
Cocan

Peguak

NOS

MÉDECINS CONTEMPORAINS

LE DOCTEUR VELPEAU



Il est huit heures dix minutes du matin. Une immense voiture, attelée de deux grands chevaux maigres et efflanqués, s'arrête avec une exactitude chronométrique devant l'hôpital de la Charité.

La portière s'ouvre, un homme descend.

Il est mince, raide, et d'une taille moyenne. Il porte une redingote noire aux larges revers de velours, ornés à la hauteur voulue d'une rosette rouge. Sa démarche est alerte et juvénile. Cependant ses longs cheveux blanchis et les rides qui sillonnent

son visage annoncent un vieillard. Sa tête est encadrée dans une haute et puissante cravate blanche — vrai carcan empesé, orné d'un petit nœud d'une rigidité telle, que — n'était la blancheur constante de la cravate — on le croirait inamovible ! Sa bouche assez grande, relevée aux coins, est animée d'un sourire narquois, mordant et sceptique, apanage des élus de la science. Ses yeux petits, noirs, très-vifs, investigateurs, sont malicieusement cachés derrière d'épais sourcils de haute futaie, devenus proverbiaux — comme le nez d'Hyacinthe. — Toute sa physionomie est illuminée de je ne sais quel rayon qui ne brille pas sur le front des hommes ordinaires.

Suivons cet homme.

Il franchit le seuil de l'hôpital, traverse la cour, passe sous un portique, monte d'un pied leste l'escalier de gauche et arrive au second. Des groupes stationnent sur le palier. A son approche on se range, on se découvre avec respect ; la haie se forme ; le vieillard passe, salue en souriant ; la haie se referme et la foule se précipite après lui dans une immense salle.

Quel est cet homme ? quel est ce vieillard devant qui chacun s'incline, autour de qui chacun se presse ? Vous l'avez tous reconnu : c'est le célèbre

docteur Velpeau, le prince de la chirurgie contemporaine.

Mais, comme le dit Horace, — ce vieil ami de J. Janin, qui n'est pas même académicien : — *Quanta tulit fecitque puer...* ayant de devenir un des princes de la science !

Le docteur Velpeau est peut-être l'exemple le plus frappant de ce que peut un travail opiniâtre joint à une patience et à une persévérance à toute épreuve ; car il fut un de ceux qui eurent toujours pour devise : *Labor improbus omnia vincit*. Le point de départ d'où il est parti et le but qu'il a atteint le prouvent suffisamment.

Né en 1795, à la Brèche, petit village du département d'Indre-et-Loire, Alfred-Louis-Armand-Marie Velpeau, était fils d'un simple maréchal ferrant. Son père, imbu, sans le savoir, de cette loi des Égyptiens qui voulait que le fils exerçât la profession du père, rêva que son fils prendrait un jour la forge, et il l'initia dès son jeune âge aux *mystères de son art*. Le jeune Alfred mania donc, dès sa plus tendre enfance, les pieds des chevaux, le fer et le marteau,

mais sans un grand enthousiasme. Dès qu'il avait un moment de repos, au lieu de l'employer à jouer avec les enfants de son âge, il se retirait dans le fond de la forge, et là, assis sur l'enclume, la tête dans les mains, il apprenait seul à lire et à écrire. Ayant découvert dans le tiroir d'une vieille table un *Traité d'hippiatrique* et un ouvrage intitulé : *le Médecin des pauvres*, il se mit à les lire avec passion ; une fois lus, il les relut, les résuma, et se pénétra si bien de leur contenu, qu'un beau matin, il se crut savant et se mit à donner des consultations aux campagnards du voisinage. Il acquit même une certaine réputation et attira sur lui l'attention d'un de ses voisins, riche fermier qui, voyant que du *bambin* on pourrait faire quelque chose, proposa à son père de lui faire partager les leçons que recevaient ses propres enfants. Et, de fait, le jeune Velpeau profita si bien de ces leçons, que son bienfaiteur voulut en faire un médecin dont il doterait le village.

Le père, à qui le fermier communiqua son idée, fit d'abord quelques difficultés, enfin céda, et, en 1816, Velpeau partit pour Tours. Il fut d'abord attaché à l'hôpital de la ville. Se trouvant enfin dans son élément, il employa tout son temps à s'instruire. Latin, français, histoire, géographie, mathémati-

ques, il apprit tout cela, sans compter la médecine! Quinze mois d'un travail opiniâtre lui valurent une place d'interne. Plus tard, après de brillants examens, le titre d'officier de santé lui fut accordé avec 200 francs d'appointements !

Le rêve de son bienfaiteur était réalisé, et chaque jour le village de la Brèche, impatient, attendait l'arrivée de son nouveau médecin. D'un autre côté, cependant, Tours commençait à être remplie du bruit des succès du jeune Velpeau, et le nouvel officier de santé, enivré par ce commencement de renommée, résolut d'aller à Paris compléter ses études.

Dès ce jour, il commença une vie de privations et de souffrances. — Il fit de petites économies qui vinrent se grossir peu à peu du produit des visites faites à quelques clients que ses professeurs lui procuraient. Il fit tant et si bien, qu'un beau matin, au bout de deux ans, il dit adieu au pays, et partit pour la capitale.

Arrivé à Paris, le jeune Velpeau se logea dans une modeste mansarde qu'il payait dix francs par mois, et recommença, avec plus d'ardeur que jamais, sa vie de labeurs et de privations. La majeure partie de

ses économies servit à acheter des livres. Tout son temps était partagé entre l'hôpital, les cours de l'école et les amphithéâtres de dissection, où il se livrait avec une véritable rage à l'étude de l'anatomie.

Cependant, ses ressources étaient à bout. Les médecins de Tours, ses anciens maîtres, lui envoyèrent des secours.

Enfin, en 1821, ses travaux furent récompensés ! Il fut couronné à l'École pratique et obtint, à la suite d'un brillant concours, une place d'aide d'anatomie. Velpeau débuta ainsi, par une victoire, dans cette lutte périlleuse des concours qui devait le conduire, par de glorieuses étapes, au delà du but marqué par son ambition. Il goûterait par elle l'une des plus vives jouissances que puissent ressentir les âmes vaillantes et fières : — le légitime orgueil de ne rien devoir qu'à lui-même !

En 1823, il fut reçu docteur. C'étaient alors les beaux temps de l'enseignement particulier. De jeunes maîtres, — nos gloires d'aujourd'hui, — répandaient dans les rangs de la jeunesse, dont ils partageaient la vie, de fécondes semences et de salutaires exemples. Velpeau ouvrit plusieurs cours à l'École pratique. Il enseigna tour à tour l'anato-

mie, la pathologie chirurgicale et la médecine opératoire.

Nommé chirurgien de la Pitié, en 1830, il fut élu deux ans plus tard membre de l'Académie de médecine, et devint en 1835, à la suite d'un concours très-remarquable, — dans lequel il prima Lisfranc, son concurrent, — professeur de clinique chirurgicale.

Quelques années plus tard, en 1842, mourait le baron Larrey, le célèbre chirurgien des armées de Napoléon I^{er}, qui les suivit partout, à Madrid, à Moscou, à Austerlitz, à Waterloo, où il fut blessé et fait prisonnier ; — Larrey, de qui Napoléon disait : « Il est le plus honnête homme du monde, et si l'armée élève une colonne à la reconnaissance, c'est à lui qu'elle l'élèvera ! »

Sa mort laissait vacant un fauteuil à l'Institut.

Plusieurs candidats se présentèrent pour l'occuper. Ce fut à Velpeau que revint l'honneur de s'y asseoir. Le jour où il y monta, il dit à ses collègues d'une voix émue ces simples mots qui disent tout : « Je n'aurais jamais cru, messieurs, que j'arriverais un jour si haut, étant parti de si bas ! »

Un de ses amis le félicitant de ce nouveau succès, lui racontait la fureur d'un de ses concurrents qui,

ayant été évincé plusieurs fois, blâmait très-amèrement l'Institut de son nouveau choix et critiquait tout en lui, jusqu'à ses habits et ses lauriers : — « Je crois bien, repartit avec son fin sourire le docteur Velpeau, il a raison de critiquer les lauriers de l'Institut : *ils sont trop verts* pour lui !... »

Velpeau n'était pas un orateur. Il n'enjolivait pas sa phrase : la netteté et la concision lui suffisaient. Chaque fois qu'il prenait la parole, on l'écoutait avec attention, tant il rendait ses discours intéressants par l'immense savoir qu'il y développait et par l'extrême logique de ses raisonnements. Personne mieux que lui n'excellait à ramener sur son vrai terrain une discussion dévoyée par des orateurs plus soucieux d'un succès de phrases que de l'intérêt de la science.

Clinicien hors ligne, son diagnostic était rapide et sûr, sa main habile et ferme, même hier, malgré son grand âge (soixante-treize ans) et malgré l'accident (une piqûre anatomique) qui le priva presque entièrement de l'usage de son index. C'est surtout comme professeur que M. Velpeau était un homme vraiment remarquable. A une expérience person-

nelle, solide et étendue, il joignait une étude approfondie des travaux d'autrui. « Il était, — comme disait Gerdy, parlant du professeur en général, — cet homme rare qui joint à une mémoire étendue pour retenir les faits, un jugement sûr pour les apprécier et un raisonnement sévère pour en déduire les conséquences... Il était l'abeille laborieuse qui, butinant partout, fait des produits de son travail un miel délicieux qui profite à l'humanité tout entière. »

On doit à l'illustre maître plusieurs ouvrages remarquables : un *Traité d'Anatomie*, — anatomie chirurgicale, — anatomie des régions, — un *Traité complet d'Accouchements*, — un fameux *Traité des maladies du sein*, — un grand nombre d'intéressants Mémoires. On lui doit enfin l'invention et le perfectionnement de plusieurs appareils employés en chirurgie.

On reproche généralement trois choses au docteur Velpeau.

« *Il ne croyait pas à la médecine*, » disent les gens du monde. Ils ignorent donc que M. Velpeau était un sceptique. D'ailleurs, il n'était pas *médecin*, il était *chirurgien*.

« *Il n'attachait pas ses chiens avec des saucisses !* » disent les mauvaises langues. Ceci est vrai. Malgré sa grande fortune, l'illustre docteur vivait très-simplement et très-frugalement. Cela se comprend si l'on songe aux habitudes de sobriété et de privations même qu'il prit dès son enfance et qu'il conserva toute sa vie.

Du reste, lorsqu'il recevait tous les ans ses élèves dans sa charmante propriété, M. Velpeau faisait très-bien les choses.

A ce propos laissez-moi placer ici une aventure qui lui arriva jadis et qu'il nous conta un jour en ces termes :

« Un jour, à l'heure de ma consultation, je reçus la visite d'un jeune homme de vingt-deux ans qui venait s'acquitter envers moi des soins donnés à sa mère sur qui j'avais pratiqué une opération assez délicate. Mes honoraires se montaient à 6,000 fr.— « 6,000 fr. ! monsieur, assurément c'est bien peu pour payer vos soins, mais nous n'avons pas une grande fortune, et cette somme va singulièrement ébrécher notre petit avoir. Oh ! comme ma mère et moi nous vous serions reconnaissants si vous vouliez

bien un peu abaisser ce chiffre ! » Le jeune homme fit tant et si bien que, contre mon habitude, je me laissai attendrir et abaissei ma note à 5,000 fr., que le jeune homme déposa sur mon secrétaire. Puis il partit en me jurant une « *éternelle reconnaissance.* »

« Le soir de ce jour, je passais sous les arcades du Palais-Royal, lorsque j'aperçus, sortant de chez Véfour, un groupe de jeunes gens qui paraissaient avoir assez copieusement *sacrifié à Bacchus*. L'un d'eux, qui semblait être le Mécène de la fête, criait en se tordant :

« — Ah ! ce vieux père Velpeau, on l'a carotté tout de même ! c'est lui qui paye la noce, mes amis !

« Entendant prononcer mon nom, je pressai le pas et, regardant celui qui avait ainsi parlé, je reconnus qui ?... mon fameux homme aux 5,000 fr., il m'en avait bel et bien *carotté* mille. Et dire qu'il n'a peut-être même pas bu à ma santé ! pensais-je en jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus ! »

Mais cette histoire m'en remet une autre en mémoire :

Un matin de décembre, gris et froid, le grand homme monte l'escalier en silence, et oublie, — chose inouïe ! — ses jeux de mots habituels. La visite s'accomplit sans qu'il desserre les dents. On s'étonne, on s'informe. Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

On se regarde et on le regarde anxieusement.

Enfin, l'oracle de la chirurgie ouvre la bouche.

— Messieurs, l'induration du cérumen forme cloison au devant du tympan ; elle empêche les ondes sonores de heurter la membrane et simule la surdité. Un client vient me trouver et se plaint d'être devenu sourd. Je l'examine. Je reconnaissais la cause précitée et me mets en devoir de pratiquer une première opération. Mais voyez, messieurs, à quoi aboutit l'intempérence du langage et la manie qu'ont certains médecins de faire part de leur science au premier venu. Tout en opérant, j'explique à mon client les causes de son mal. Il m'écoute patiemment ; lorsque j'ai terminé, je lui recommande de ne pas tarder à revenir me voir. Il promet, paye et s'en va... Depuis, je ne l'ai plus revu.

Il a compris qu'avec un peu d'eau chaude, il se guérirait tout seul.

Ne vous y laissez pas prendre, messieurs, gardez

pour vous ce que vous savez, sans en jamais souffler mot aux clients.

Et la fameuse tumeur ! Ah ! la bonne histoire que cette tumeur ! On parlait d'opérer la malade. Il s'en fallait d'un cheveu que l'opération ne fût pratiquée... La nature s'en chargea quelque temps après, et la tumeur se promène à l'heure qu'il est sous la forme de deux beaux jumeaux frais et roses.

Eh mais ! je n'en finirais pas si je voulais raconter les anecdotes et les bons mots de l'illustre chirurgien. Cependant, je ne puis résister au plaisir d'en citer encore une, ce sera la dernière.

Voici comment le docteur Jculin me la conta un jour :

Un malade était atteint d'une tumeur blanche de l'articulation du genou, qui était pour lui la cause d'une diarrhée incoercible.

Le mal augmentant, et l'amputation du membre étant devenue indispensable, Velpeau la pratiqua; et, en vertu de cet axiome qui dit *sublata causâ*, etc... l'intestin revint à de meilleurs sentiments et la diarrhée cessa.

Aussi, quelques jours après, le professeur parlant de ce malade, disait à ses élèves :

— Voilà comment, messieurs, l'amputation d'un membre coupe net une vieille diarrhée.

— Monsieur, — reprit alors un médecin portugais pour qui toute parole du maître était un oracle, — j'ai dans mon pays un malade atteint depuis quinze mois d'une diarrhée contre laquelle j'ai vainement tout essayé. *Si je lui coupais une jambe, ça le guérirait peut-être aussi!*

Le 24 août 1867, le docteur Velpeau succombait, à soixante-treize ans, à une affection aiguë de la *prostate*, qui ne dura que quatre jours.

Les obsèques de l'illustre défunt ont eu lieu avec une pompe immense, et jamais, depuis Dupuytren, on n'avait vu un si beau cortège.

Presque tout le corps médical de Paris, tous les médecins étrangers présents au grand congrès médical, une foule d'amis et d'élèves du défunt, ont accompagné le corps à Saint-Thomas d'Aquin, puis au cimetière Montparnasse où la famille possède un caveau. Dans le trajet, une foule de personnes de toutes les classes, apprenant que c'était Velpeau qu'on enterrait, se joignaient au cortège. J'ai même

vu un ouvrier, qui travaillait dans la rue Saint-Placide, quitter aussitôt son travail et suivre le corbillard jusqu'au cimetière. Ce brave homme m'a dit, les larmes aux yeux, qu'autrefois Velpeau l'avait guéri d'un mal terrible, à la Charité, et que depuis il lui gardait une éternelle reconnaissance.

Sept discours ont été prononcés. M. Nélaton a parlé au nom de l'Institut, M. Richet au nom de l'Ecole, M. Gosselin au nom de l'Académie de médecine, M. Guyon au nom de la Société de chirurgie, et enfin M. Longet au nom de son ancienne amitié pour l'illustre défunt qui passa toute sa vie en faisant le bien.

De tous ces discours, remarquables à divers titres, ceux qui ont le plus vivement ému sont celui de M. Guyon, et surtout celui de M. Longet.

Chacun ici-bas a ses manies. M. Velpeau, en sa qualité de savant, avait le droit d'en avoir plusieurs. Il n'en eut cependant jamais qu'une fatale, inguérissable, légendaire, la manie du calembour ! — Et elle le suivait partout, à l'Ecole, à l'hôpital, où chaque matin ses élèves recevaient la douche de son répertoire.

Cette manie du calembour ne le quittait même

pas à l'Académie, où, quelques jours avant sa mort, un de ses collègues lui demandant pourquoi, arrivé à un âge où il aurait dû se reposer, il travaillait toujours :

— Vous mourrez à la brèche ! ajoutait-il.

— Pourquoi ne mourrais-je pas à la *Brèche*, *j'y suis bien né* ! reprit l'illustre vieillard.

Vous savez s'il a tenu sa parole.

more than 11

bring you my box down
Emmette & my office
100. lines for me fast
will investigate your next

Withey

LE DOCTEUR NÉLATON

Second fils d'un capitaine de la garde, le docteur Nélaton naquit à Paris le 17 juin 1807. Il avait deux ans, et commençait à peine à bégayer le nom de son père, lorsque celui-ci fut tué par une balle autrichienne sur le champ de bataille de Wagram.

Sa première enfance se passa auprès de son frère et de sa mère qui jouissait d'une jolie fortune.

A dix ans il entrait au collège.

Après de bonnes études universitaires, poussé par sa vocation plus que par sa famille, il embrassa la carrière médicale, et, passant par tous les grades, tour à tour bénévole, externe et interne, il fut reçu docteur en 1836.

Le jour même de sa thèse, avec sa vie d'étudiant, Nélaton enterra aussi sa vie de garçon, et épousa une jeune héritière qui lui apporta une magnifique dot évaluée 70,000 livres de rente.

Bien d'autres, se trouvant à la tête d'une aussi brillante fortune, auraient bien vite laissé la médecine pour vivre dans un doux *far niente*, libres et indépendants ! Mais Nélaton, riche d'argent, voulut aussi être riche de titres et de distinctions. Il voulut affronter les concours, et se livra dans ce but à de nouvelles études, que sa mauvaise santé le força souvent d'interrompre, en mettant plusieurs fois sa vie en danger. Cependant celle-ci s'améliorant, à force de soins, il reprit ses travaux qui furent récompensés par une double nomination d'agrégé et de chirurgien des hôpitaux.

En 1852, s'ouvrit à la Faculté un concours pour une chaire de clinique chirurgicale.

Nélaton entra en lice, et eut à lutter contre plusieurs concurrents. Tous les candidats témoignaient des études approfondies, des connaissances sérieuses et un jugement sain ; mais aucun n'offrait, il faut bien le dire, rien d'extraordinaire, et ce concours n'eut pas ce côté brillant et séduisant qui avait caractérisé celui entre Velpeau et Lisfranc, dans le-

quel on fut obligé de donner aux candidats une épreuve supplémentaire et décisive.

Nélaton sortit vainqueur de la lutte, et dut sa victoire beaucoup à ses protections, sans doute, mais aussi un peu à la supériorité de ses épreuves comme méthode et netteté d'exposition.

Professeur de clinique chirurgicale, Nélaton fut élu, en 1856, membre de l'Académie de médecine, le lendemain d'une superbe partie de campagne, à laquelle il avait convié la majeure partie des académiciens.

Sa réputation commença à s'étendre dans la capitale, où il eut vite une nombreuse et brillante clientèle. Mais sa renommée universelle, sa vraie popularité date de 1862, époque à laquelle il fut appelé auprès de Garibaldi.

Cet épisode a fait trop de bruit dans le public, et a trop compté dans la vie du grand chirurgien pour ne pas trouver ici sa place. Aussi bien plusieurs personnes ne connaissent que très-imparfairement cet événement sur lequel existent plusieurs versions contradictoires.

C'était après Aspromonte : le général Garibaldi avait été blessé au pied par un coup de feu. — La

balle, après avoir traversé la botte et le bas, avait pénétré dans le pied.

Depuis deux mois, il était à Spezzia, étendu sur son lit de douleur, en proie à d'horribles souffrances physiques, auxquelles venaient encore se joindre les douleurs morales. MM. Cypriani, Ripari, Albanesse, — ses médecins ordinaires, — avaient plusieurs fois sondé la plaie pour savoir si la balle s'y trouvait ou non. Tous niaient sa présence dans le membre : seul Cypriani *supposait* qu'elle y était encore, mais n'osait l'affirmer.

Cependant l'état du général devenait de jour en jour plus inquiétant.

Après les savants italiens on fit appel aux médecins étrangers.

On manda le docteur Patridge. Le chirurgien anglais, — doué d'un désintéressement tout britannique, — se rendit auprès du général, mais exigea qu'on lui payât *d'avance* les frais du voyage et le prix de la consultation, qui fut ainsi formulée : « **L'Y A PAS DE BALLE DANS CE PIED.** »

Après l'Angleterre, ce fut la Russie que l'on mit à contribution dans la personne du docteur Perigoff, qui confirma l'opinion de Patridge, tout en étant cependant moins intéressé que lui.

Alors eut lieu une consultation générale dans laquelle il fut décidé qu'on devait faire l'amputation. Garibaldi en fut informé et refusa net de subir cette opération, voulant encore consulter un chirurgien français.

M. Nélaton fut choisi et mandé aussitôt par dépêche auprès du général. Le célèbre chirurgien partit de suite pour Spezzia où il arriva le 28 octobre au matin, — cinquante-neuf jours après la bles-
sure.

Après avoir consolé son illustre malade, Nélaton procéda à l'examen du pied.

« A l'aide d'un stylet, écrivait-il, j'explorai la plaie. Arrivé à une profondeur de deux centimètres et demi, je trouvai un corps résistant, dur, rendant à la percussion un bruit sourd, très-different de celui qui résulte du contact avec le tissu compact névrosé, et ne donnant pas non plus l'idée d'un frottement sur la surface rugueuse du tissu spongieux. En inclinant le stylet je dépassai l'obstacle et trouvai une résistance osseuse à une profondeur de cinq ou six centimètres.

« Le premier obstacle était évidemment la balle. Je le déclarai au général, et lui offris de s'en assurer

par lui-même. A cet effet, je lui donnai un stylet, muni à son extrémité d'un morceau de porcelaine de Sèvres à surface rugueuse. Le général l'introduisit lui-même dans la plaie, y trouva l'obstacle, contre lequel il appuya fortement le stylet, puis le retira. Le morceau de porcelaine n'était plus blanc, mais recouvert d'une mince couche noirâtre à l'aspect métallique, et que l'analyse démontra n'être autre chose que du plomb.

« Plus de doute, la balle était là!

« Le général me pria de l'enlever immédiatement. Cela était possible, sans doute, et l'opération, simple, du reste, aurait eu l'avantage de calmer des impatiences, et de donner satisfaction à bien des aspirations plus généreuses que réfléchies. »

Un dénouement longtemps attendu et obtenu dans quelques instants, avait bien quelque chose d'attrayant.

Le célèbre chirurgien crut devoir procéder autrement. « Car, ajouta-t-il, il aurait fallu faire des incisions qui auraient agrandi et enflammé la plaie. Je voulus dilater graduellement le canal de la plaie jusqu'à la balle, par des cylindres de racine de gentiane de volumes de plus en plus grands; puis, le jour où le canal aurait eu le diamètre de la balle,

saisir celle-ci simplement à l'aide d'une pince à anneaux. »

Du reste, le lendemain devait avoir lieu une consultation de dix-sept médecins, et il eût été pour le moins peu convenable à Nélaton de faire ainsi une opération sans leur décision. D'un autre côté, ne pouvant rester jusqu'au lendemain, rappelé qu'il était à Paris par un télégramme, il rédigea sa consultation et repartit le soir même pour la capitale.

Le 29, la consultation eut lieu.

Chacun persista — naturellement — dans son opinion. Les médecins italiens dirent : **IL N'Y A PAS DE BALLE!** Patridge dit comme eux, ainsi que Périgooff. Seuls, Cypriani et Albanesse, — sans compter Garibaldi, bien entendu, — furent de l'avis de Nélaton dont l'ordonnance fut suivie à la lettre, heureusement.

Patridge, le *savant* anglais, repartit confus, un peu désappointé, mais consolé pourtant, car on l'avait payé ! Périgooff, plus sage, reconnut le mérite de Nélaton et l'eut dès ce jour en grande estime. Quant à ce dernier, il refusa les honoraires qu'on lui offrait, et ne voulut rien accepter, s'estimant « heureux et fier, disait-il, » d'avoir sauvé la vie à l'illustre général

homme de cœur qui l'avait si souvent exposée pour une si noble cause, celle de l'émancipation et de l'indépendance! »

Aussitôt le nom de Nélaton fut dans toutes les bouches, dans tous les journaux. Il fut même mis en chanson, — ce qui est en France le comble de la popularité, — et je me souviens d'avoir entendu chanter dans les rues de Paris, sur l'air du *Pied qui r'mue*, des couplets dont voici le refrain :

— Ah! dites-mè qui vous a ôté (*bis*)
La ball' que vous aviez dans l'pied? (*bis.*)
— Monsieur, c'est Nélaton
Quand j' l' vois, j'ai l' cœur bien aise,
Monsieur, c'est Nélaton
Qui m'a r'tiré la ball' du talon.

Voilà :

Comment en un or pur ce plomb vil s'est changé!

Le docteur Nélaton est un clinicien remarquable. Nul mieux que lui n'excelle à examiner un malade; un coup d'œil lui suffit pour le *détailler* complètement et pour porter un diagnostic qui est toujours justifié. En tant qu'opérateur, il possède, comme

M. Velpeau, une grande habileté; mais il a plus de rapidité et d'élégance que son illustre maître. D'une ingéniosité incroyable, tout ce qui est à sa portée, un morceau de fil, une épingle, un bouchon deviennent entre ses mains habiles autant d'appareils nouveaux et improvisés, qu'il sait utiliser sans avoir recours à tout un arsenal d'instruments toujours effrayants, souvent inutiles. Ennemi de toute méthode et de tout système opératoire préconçu, il varie, suivant les cas, ses procédés, qui sont toujours d'une étonnante simplicité. Après celles de Velpeau, les cliniques de Nélaton étaient les plus suivies de l'École. La netteté, le choix du mot, le bonheur de l'expression, telles sont les qualités que l'on remarquait dans les leçons toujours faites d'une façon si élémentaire, que l'élève le plus étranger aux études médicales en retenait toujours quelque chose.

On dit que M. Nélaton ne s'occupait pas assez de ses élèves; c'est là un reproche immérité. Nélaton, très-convaincu qu'un professeur ne doit pas chercher à faire des savants, — les savants se font eux-mêmes, — mais avant tout de bons praticiens, poussait ses élèves chacun suivant ses aptitudes et son intelligence. Ce qui ne l'a pas empêché de produire des chirurgiens remarquables qui, ses élèves

hier, agrégés aujourd'hui, seront demain professeurs à leur tour. Et pour n'en citer qu'un, le docteur Dolbeau, un jeune agrégé et chirurgien de l'hôpital Cochin, au talent duquel nous devons plusieurs ouvrages remarquables, et qui, choisi il y a deux ans pour suppléer le malheureux Jobert de Lamballe, fit à l'Hôtel-Dieu des leçons cliniques très-suivies, dont l'apparition en volume a été pour l'auteur un véritable succès.

En somme, M. Nélaton a été un très-bon professeur. Il a été et est encore le plus remarquable de nos praticiens ; mais il n'a jamais été et ne sera jamais un savant. Aussi, est-ce avec regret que nous l'avons vu dernièrement entrer à l'Institut et y occuper un fauteuil laissé vacant par la mort d'un homme dont il n'égalera jamais le savoir et le mérite, quoiqu'il l'ait supplanté partout. Vous avez tous nommé M. Jobert, dont nous déplorons encore, à un an de distance, la fin tragique et lamentable. Notre regret a été d'autant plus grand que nous connaissons la *grande exactitude* de Nélaton à assister aux séances de l'Académie de médecine. — Chacun sait, en effet, que depuis 1836, année de sa réception, Nélaton n'a assisté qu'une seule fois aux

séances et n'a pris part qu'une seule fois aux discussions. — Son premier insuccès dans l'assemblée de la rue des Saints-Pères serait-il le motif de son silence ? Nous n'osons vraiment le croire.

Le seul grave reproche que l'on puisse faire à Nélaton, c'est de n'avoir pas eu le courage d'écrire lui-même son ouvrage de pathologie externe et de n'avoir pas mieux choisi ses rédacteurs.

Comme homme, M. Nélaton est d'une taille au-dessus de la moyenne; sa figure, d'un teint assez animé, n'est ni belle, ni disgracieuse, ni franche, ni dissimulée.

Aimé de ses élèves en général, et souvent appelé en consultation par ses confrères, jamais il ne se départit des règles de la plus exquise urbanité; jamais il ne fit sentir la supériorité du maître, encore moins l'autorité du chef. C'est ainsi que l'an dernier, — excusant toujours les fautes et les erreurs, — il parvint à sauver la réputation d'un confrère qui soignait son malade comme ayant un *abcès de la prostate*, tandis que celui-ci était atteint d'une *pneumonie* !

D'une nature compatissante et charitable, il a tou-

jours un mot de consolation et d'espérance pour ses malades.

Sa vie est très-active : réveillé tous les matins à six heures, il prend une tasse de café, sort pour ne rentrer que le soir vers huit heures ; il dîne alors de fort bon appétit, se couche aussitôt après, et s'endort à la lecture du *Constitutionnel* que lui fait sa femme ou son fils.

Le docteur Nélaton aime les arts, et dessine même assez bien. Il doit au pinceau de son frère, peintre très-remarquable, la décoration des panneaux et des plafonds du bel hôtel qu'il possède avenue d'Antin. Ses goûts pour la villégiature ne sont pas très-prononcés ; cependant il aime passionnément la chasse, et tous les dimanches, — quand il a le temps, — il va dans sa superbe propriété de Maclou chasser le petit et le gros gibier, dont il est la terreur, car il a l'œil aussi sûr que la main. Son fils, âgé de seize ans, est aussi un excellent tireur. De ses trois filles, deux sont mariées, et personne n'a oublié le terrible accident qui rendit veuve l'aînée, il y a un an à peine, et plongea sa famille dans le deuil et la désolation.

Riche à millions, grand officier de la Légion d'honneur, chirurgien de l'Empereur, *membre de l'Académie de médecine, membre de l'Institut,

Nélaton vient de donner sa démission de professeur à l'Ecole.

Un mot pour finir.

Tous les savants ont leurs manies. — Velpeau faisait des calembourgs. — Rousseau se livrait à l'Agriculture, — Ricord à la fureur des tableaux, — Nélaton, lui, fait du grec à rendre des points à M. Villemain lui-même. Un docteur de ses amis m'assure même avoir surpris chez lui une tragédie en quatre actes et en vers, écrite dans la langue d'Homère, et que l'illustre chirurgien destinait au théâtre Pompeïen.

Ces médecins sont capables de tout.

P.-S. — Un mauvais plaisant m'écrivit ces lignes dont je lui laisse toute la responsabilité :

« M. Nélaton vient de souscrire, dans les bureaux de l'*Univers*, pour une somme assez importante en faveur des soldats papalins. Je vous annonce cette nouvelle sous toute réserve, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que l'illustre chirurgien n'a pas été vu dans les bureaux du *Courrier Français*, venant

confier à M. Vermorel son offrande pour Garibaldi,
— à qui il doit pourtant un fameux cierge !

« Décidément, la reconnaissance n'est plus de ce monde ! »

Cependant, Nélaton va être élevé à la *dignité* de Sénateur.

N'a-t-il pas guéri le Prince Impérial ?

LE DOCTEUR RICORD

S'il est un homme dont la réputation soit populaire, non-seulement en France, mais encore en Europe, pour ne pas dire dans le monde entier, certes c'est le docteur Ricord.

Plusieurs années se sont écoulées depuis que je vis l'illustre docteur pour la première fois.

Depuis six mois j'habitais la capitale où j'étais venu continuer ou plutôt commencer sérieusement des études médicales à peine ébauchées dans une école de province, lorsqu'un beau matin du mois de mai, quelqu'un heurta violemment à ma porte. Encore tout endormi, je me levai et ouvris machinalement. C'était mon ami Ernest C..., aujourd'hui

médecin, qui venait me proposer de l'accompagner à l'hôpital du Midi. Je le remerciai de l'occasion qu'il m'offrait de voir le savant syphiliographe et m'habillai à la hâte.

En moins de cinq minutes nous étions dans la rue. Nous traversâmes gaiement le Luxembourg,— on pouvait le traverser gaiement alors! — puis, prenant par le carrefour de l'Observatoire et la place des Capucines, nous arrivâmes enfin à l'hôpital. Il était trop tard! Lorsque nous entrâmes dans ces salles remplies d'hommes aux figures blêmes, amaigries, aux yeux caves, aux lèvres pendantes et décolorées, portant sur leurs corps des ulcères affreux, et sur leurs fronts le stigmate du vice et de la débauche, un infirmier nous dit que la visite était terminée et que M. Ricord devait faire sa clinique.

Nous descendîmes dans le jardin. Quelle ne fut pas ma surprise de voir le docteur, assis sous les tilleuls, faisant sa clinique en plein air. Autour de lui, placé sur des chaises et des bancs rangés en cercle, se tenait un auditoire nombreux, composé de médecins et d'élèves de tous les pays, écoutant avec passion les doctrines développées par le célèbre chef d'école, et applaudissant avec fureur les nombreux traits d'esprit dont il parsemait son discours.

Je trouvai cette innovation charmante ; et ces leçons faites ainsi, sous forme de causerie, en plein air, sous les arbres, dans un jardin fleuri et embaumé, me parurent bien préférables à ces discours froids et empesés, prononcés dans un amphithéâtre sombre et monotone.

L'éminent professeur faisait, ce jour-là, sa première leçon ; il la consacra naturellement à l'histoire de

Ce mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre...

(La V..., puisqu'il *ne faut pas* l'appeler par son nom.)

Comme il racontait que Christophe Colomb nous l'avait ramené d'Amérique :

— L'Amérique nous a donné le mal, elle devait nous donner le remède, interrompit un docteur bien connu des élèves, le père Dupré, qui était familier de Ricord.

Le mot eut du succès.

Le père Dupré le mit en quatrain :

Cristoph'Colomb, en passant le Tropique.
Nous rapporta ce qu'il avait conquis,
Et tu devais, enfant de l'Amérique,
Guérir le mal qui vient de ton pays.

Philippe Ricord est, en effet, originaire du pays découvert par Christophe Colomb. Il naquit le 10 décembre 1800 à Baltimore, dans les Etats-Unis. Sa jeunesse se passa dans sa ville natale, où il fit de brillantes études. Il avait vingt ans, lorsque son père, riche armateur, l'envoya à Paris compléter son éducation et étudier le droit.

Ayant un jour été conduit par un de ses amis à l'Hôtel-Dieu, le jeune Ricord entendit une leçon de Dupuytren qui produisit sur lui un tel effet, que dès ce moment, et sans attendre le consentement de son père, il déserta les bancs de l'Ecole de droit pour l'amphithéâtre de l'Ecole de médecine. Au bout de trois ans d'études sérieuses, il fut nommé interne au concours.

On l'envoya justement dans le service de Dupuytren, — *l'assassin du bord de l'eau*, comme l'appelait Lisfranc, son collègue de la Pitié, que Dupuytren décorait à son tour du titre de *bourreau de la Pitié*, — Dupuytren, l'homme terrible et redouté, qui, pour une minute de retard, rayait un élève de son service.

Le fameux chirurgien avait eu des querelles avec tous ses internes. Le jeune Ricord ne devait pas faire exception. En effet, un jour, un malade du service avait passé de vie à trépas sans l'autorisation du

maître. Le lendemain, Dupuytren trouvant le lit vide :

— Ce malade doit être mort du *delirium tremens*, dit-il gravement.

— *Delirium tremens* ! Pas si mince que ça, puisqu'il en est mort, murmura Ricord assez fort cependant pour être entendu.

Dupuytren se retourne, regarde son interne d'un œil courroucé, le tance vertement et finalement le chasse de son service.

En 1826, le jeune Ricord passait sa thèse de docteur, et se fixait à Paris pour continuer ses études et arriver, par le concours, aux divers grades qu'il ambitionnait, lorsqu'il reçut un jour une terrible nouvelle. Son père, à la suite de spéculations malheureuses, avait perdu toute sa fortune et restait sans aucune ressource. Le nouveau docteur dut donc se résoudre à aller s'ensevelir dans une petite ville de province, pour y vivre obscur et sans gloire dans l'exercice de sa profession. Un poste était vacant à Olivet, près d'Orléans, il s'y rendit, mais résolu cependant à rentrer à Paris à la première occasion.

Celle-ci se présenta deux ans après. Un concours pour plusieurs places de chirurgien s'ouvrait au bu-

reau central. Ricord déserta ses malades, vint à Paris, concourut et sortit premier de la lutte.

Nommé, trois ans après, chirurgien en chef de l'hôpital du Midi, il y est resté jusqu'en 1860, époque à laquelle il prit sa retraite.

C'est au Midi que, pendant trente ans de sa vie, l'illustre spécialiste a prêché sa doctrine. C'est à son école que sont venus se former des médecins de tous les pays. Jamais maître ne fut plus aimé de ses élèves. Jamais professeur n'eut plus de popularité. Mais aussi quel charme dans ses leçons faites sous les tilleuls, comme vous le savez, et toujours assaillies d'anecdotes plus piquantes les unes que les autres. C'est au Midi qu'il développa sa fameuse théorie sur la transmission de cette maladie terrible qu'on connaissait si imparfaitement avant lui.

Le docteur Ricord est un savant qui a rendu d'immenses services à la science et à la pratique. Tout le monde sait avec quelle loyauté scientifique, digne d'un véritable savant, il a reconnu en quoi quelques détails de sa doctrine devraient être modifiés par suite d'une longue observation. Mais tout le monde sait aussi que tous les grands principes sur lesquels repose sa thérapeutique sont restés inébranlables au

milieu du débordement inouï de doctrines nouvelles, de semi-doctrines, de quart de doctrines qui encombrent aujourd'hui le domaine de la science.

Le docteur Ricord a été un professeur très-remarquable ; mais son enseignement a toujours été libre. Jamais,—grâce à la benoîte Faculté, ennemie jurée des spécialistes, — il n'a fait d'enseignement officiel.

L'illustre docteur a été élu, cette année, président de l'Académie de médecine, au sein de laquelle il était entré en 1850, — et cela bien à son insu et sans qu'il en eût brigué l'honneur. Car la Faculté, qui siège en grand nombre à l'Académie, avait proposé un des siens, M. Denonvilliers, voulant ainsi encore exclure des honneurs académiques un homme qu'elle avait déjà empêché d'entrer à l'École. Mais la majorité s'est souvenue que l'Académie est un terrain neutre où toutes les notoriétés des sciences médicales, officielles ou non, doivent pouvoir aspirer ; qu'elle représente enfin un principe libéral, démocratique même, et elle a nommé M. Ricord pour occuper le fauteuil de la présidence. Nous applaudissons de bon cœur à cette nouvelle preuve d'estime et de considération que l'illustre spécialiste vient de recevoir de ses éminents confrères.

Le docteur Ricord est peut-être le médecin de Paris le plus occupé, par suite de son immense clientèle. Sa vie est excessivement active. Tout son temps est employé à soulager l'humanité souffrante.

Ægrotantis animam confortare conor,

Telle est sa devise.

Debout tous les jours à sept heures, il prend une simple tasse de café, puis monte dans son coupé et parcourt la ville sur tous les points ; car ses malades habitent aussi bien l'avenue des Champs-Elysées que la Bastille ou le Marais. Vers trois heures il rentre pour faire l'unique repas de la journée. Puis commencent ses consultations qui se continuent sans interruption jusqu'à minuit et au delà.

Le bel hôtel qu'il possède, rue de Tournon, est assez curieux. Il se trouve divisé en deux parties distinctes : à gauche sont les appartements particuliers, à droite les appartements du médecin. Quelques détails sur ces derniers ne seront pas sans intérêt pour les lecteurs.

Ils se composent du cabinet du docteur, de cinq salons toujours pleins, au moment de la consultation.

Le premier est celui du commun des mortels. Il

est littéralement encombré d'hommes, munis chacun d'un petit carton portant un numéro d'ordre, d'après lequel on les appelle.

Dans le second attendent les dames qui y arrivent par un escalier particulier et dérobé.

Dans le troisième sont introduites les personnes qui se font annoncer ou qui ont des lettres de recommandation.

Enfin, le quatrième est réservé aux amis du docteur et aux médecins ses confrères.

Tous ces salons sont autant de musées où abondent les tableaux, les statues et les bronzes d'art.

On y remarque des paysages et des natures mortes ;

Des *chiens*, de Philippe Rousseau ;

Un *terre-neuve*, par Malenson ;

Un *paysage*, de Landelle, qui est un vrai bijou ;

Une toile fort remarquable du fameux peintre anglais Bellington ;

Etc., etc., etc...

Mais les deux pièces qui fixent surtout l'attention et méritent une description particulière, sont : le salon de réception et le cabinet de consultation.

Le salon est une vaste pièce aux lambris dorés,

dont les murs, recouverts d'une belle tapisserie vert et or, disparaissent derrière des tableaux de très-grande valeur. Qu'il me suffise de citer :

Deux Rubens : un *Christ* et une *Chasse* ;
Un Van Dyck : *Concini et Marie de Médicis* ;
Un Diaz : une *Vénus sortant du bain* ;
Un Géricault, l'auteur du fameux *Radeau de la Méduse*.

Le buste de César et celui de Ricord sont placés à droite et à gauche d'une très-belle cheminée devant laquelle est un écran, superbe morceau de tapisserie des Gobelins, brodée d'après Greuze, et représentant une jeune femme au milieu des fleurs.

Sur les consoles, reposent deux petites statues de Pradier, de riches vases de la Chine et du Japon. Enfin, sur la grande table de marbre qui orne le milieu de la pièce, on remarque un joli groupe de Sèvres, représentant les neuf Muses.

Quant au cabinet, il est, j'en suis bien sûr, unique dans son genre.

La bibliothèque est surmontée d'une galerie des bustes des grands médecins de tous les temps, tandis que dans le bas se trouvent des vitrines renfermant la plus belle collection d'instruments qu'il soit

possible de voir. Elle garnit trois côtés de la pièce. Le quatrième côté est décoré par trois portraits. Au milieu, celui de Dupuytren, le premier maître du docteur; à gauche, celui d'Orfila; à droite, celui même de Ricord, peint par Couture.

Sur une immense table s'étalent en grand nombre les produits curieux de l'art et de l'industrie dans tous les pays et à toutes les époques. Enfin sur son secrétaire, — véritable fouillis au milieu duquel personne autre que lui ne pourrait se retrouver, — on remarque un buste en bronze représentant madame Lacressonnière, avec ces mots gravés : *Hommage de profonde reconnaissance à M. Ricord.* L'illustre docteur avait en effet guéri la grande artiste — qui créa les *Fugitifs*, à l'Ambigu — d'une maladie de larynx qui avait mis ses jours en danger.

Mais ce qu'il y a peut-être de plus curieux dans le cabinet du docteur Ricord, c'est un petit tableau signé Boulangé.

L'histoire de ce tableau nous paraît assez curieuse pour être racontée.

Il y a quelques années de cela. Emile Augier avait au genou une douleur très-vive qui devenait chaque jour plus intense, malgré les prescriptions de son médecin. On essaya de tout, rien ne fit. Le mal em-

pirait tant et tant que le médecin déclara l'amputation nécessaire. L'idée, on le conçoit aisément, sou-rait peu à E. Augier, qui aimait mieux changer de médecin que se résoudre à perdre sa jambe. Il fit donc appeler Ricord. L'illustre docteur trouva le malade très-affecté, le consola d'abord, puis lui fit suivre un traitement, et remit enfin sur ses deux jambes l'auteur de *Gabrielle*.

A quelque temps de là, Ricord était à table, lors-que son valet de chambre lui apporta une boîte soi-gneusement fermée. Il l'ouvre immédiatement et n'est pas peu surpris à la vue d'un petit tableau dans lequel il se voit, lui, Ricord, vêtu à l'antique, assis sur un trône, le front couronné de lauriers. Au pied du trône, se tenait, vêtu d'une toge rouge, Emile Augier, soutenu par une béquille, venant déposer à ses genoux un coq, des fruits, et brûler de l'encens dans un trépied.

Que pensez-vous de l'idée de M. Emile Augier?

Voulez-vous, pour finir, un portrait de Ricord, écoutez M. Raguet, du *Charivari* :

« Sous des cheveux châtais, souples, soyeux, fins et luisants, mettez un front un peu bas, mais droit

et ferme ; des yeux bleu pâle, saillants, très-fins et très-vivants ; un nez légèrement empâté, une bouche grande, bien garnie, aux lèvres épaisses, sensuelles et mobiles, un menton à fusette toujours frais rasé ; animez le tout par la physionomie la plus intelligente, la plus jeune et la plus bienveillante... et vous aurez le portrait de l'illustre spécialiste. »

M. Ricord est un homme d'une nature très-douce et très-affable. La vue journalière des misères humaines l'a rendu indulgent pour la société. Ses goûts artistiques sont très-prononcés, sa belle collection de peinture et d'objets d'art en est la meilleure preuve. Homme du monde par excellence, sa société est très-recherchée, et les salons les plus aristocratiques se disputent l'honneur de le posséder. Homme d'esprit entre tous, il sème ses traits avec une véritable profusion. C'est pourquoi nous n'en citerons aucun, excepté cependant la lettre suivante qu'il écrivait naguère à un auteur qui sollicitait de lui un autographe :

« Vous me demandez un de mes autographes ; ils ne sont pas rares. Beaucoup courrent le monde et ont pu rendre de nombreux services et réparer maintes fautes : mais ils font ordinairement le bien

*« en se cachant et ne pourraient pour cette raison
« être reproduits ici. »*

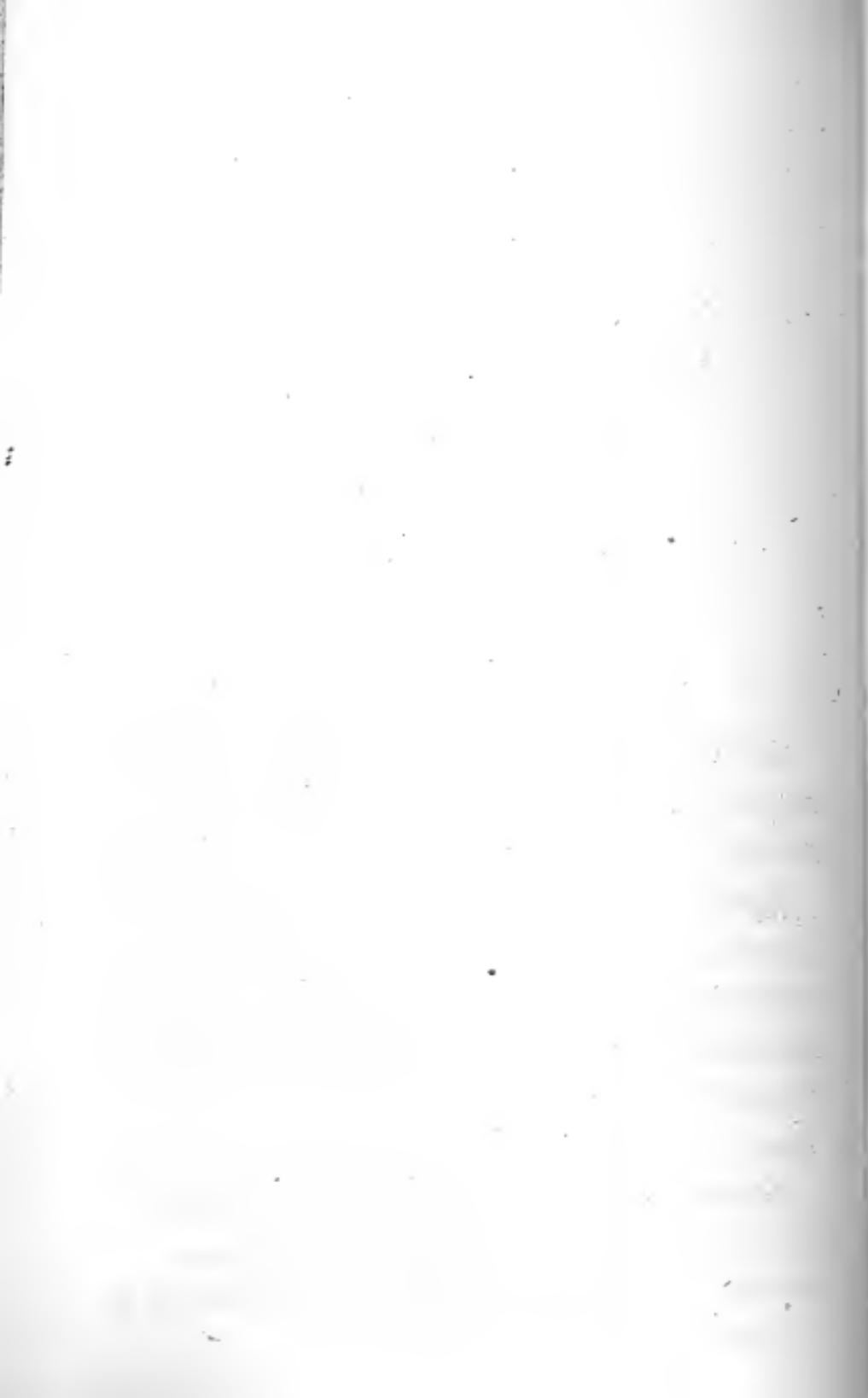
M. Ricord est l'homme de France le plus décoré
après Alexandre Dumas.

Le nombre de ses rubans s'élève à 47 !

LE DOCTEUR CULLERIER

M. Cullerier (Auguste) est le petit-neveu du grand Cullerier, l'ancien chirurgien en chef de l'hospice des vénériens, qui avait, pour tout ce qui tient aux maladies syphilitiques, une réputation populaire au commencement de ce siècle.

M. Cullerier, comme son ancêtre, s'occupe spécialement des maladies vénériennes. Il est officier de la Légion d'honneur, chirurgien des hôpitaux et membre de la Société de chirurgie.



LE DOCTEUR LASÈGUE

Le docteur Lasègue appartient depuis assez long-temps à la vie publique pour qu'on puisse apprécier sa valeur.

Tour à tour externe, interne, chef de clinique au concours, il fut reçu docteur en 1846. Envoyé l'année suivante par le gouvernement dans la Russie méridionale pour y étudier le choléra, il rapporta en France des documents très-précieux sur ce terrible fléau.

Nommé agrégé, en 1854, à la suite de très-brillantes épreuves, dont les juges furent émerveillés, il fut reçu la même année médecin des hôpitaux.

Dès ce moment, il se consacra à des travaux de

tout genre. Il publia d'abord avec Trousseau, dont il était l'ami et l'élève de prédilection, un *Traité des eaux minérales d'Allemagne*, ouvrage très-remarquable qui, on peut le dire, a fait la réputation des stations thermales de ce pays. Parut ensuite son *Traité des maladies des enfants*, et principalement du *Rachitisme*.

Malgré ces travaux de cabinet, le docteur Lasègue faisait encore tous les matins à l'hôpital Necker des leçons cliniques très-suivies, tandis que le soir, dans le grand amphithéâtre de l'Ecole de médecine, il exposait à un auditoire, avide et empressé, les généralités sur la *pathologie du système nerveux*.

Lors de sa nomination à la chaire de *pathologie et de thérapeutique générales*, le professeur Trousseau, qui lui apporta cette heureuse nouvelle, lui remit sa robe et lui recommanda de la porter en souvenir de lui. — M. Lassègue le promit, et cependant il n'a pas tenu parole. Pourquoi?

Comme professeur, M. Lasègue est sans contredit le plus éloquent de l'École. Il est, à notre avis du moins, le Jules Favre de la médecine.

LE DOCTEUR DEPAUL

Les débuts du docteur Depaul, aujourd'hui l'un de nos accoucheurs le plus en vogue, furent obscurs et difficiles.

Né à Morlaas, petit village des Basses-Pyrénées, en 1811, Depaul fut d'abord destiné au commerce, et il serait resté dans cette carrière sans la mort d'un de ses oncles qui lui laissa dix mille bonnes livres de rente.

M. Depaul, désertant alors les rayons de percale et de calicot, embrassa l'étude de la médecine. Externe en 1834, interne provisoire l'année suivante, interne définitif en 1836, il exerça ces fon-

tions pendant trois ans à la *Clinique d'accouchements* et à la *Maternité*, annonçant ainsi son goût prononcé pour l'obstétrique. — Docteur en 1840, il fut nommé chef de clinique sur la proposition du professeur Dubois ; il remplit ces fonctions jusqu'en 1843. — 1847 le vit agrégé à la suite d'un concours remarquable, et 1853 chirurgien des hôpitaux.

Le docteur Depaul suppléa maintes fois le baron Dubois à l'hôpital des cliniques, et en 1861 il le remplaça définitivement, en devenant titulaire de la chaire de clinique obstétricale.

Bien longtemps avant de faire un cours officiel, le docteur Depaul s'était livré à l'enseignement particulier. Esprit froid, concentré, méditatif, il procède toujours dans ses cours par méthode analytique et par raison démonstrative.

Membre de l'Académie de médecine depuis 1852, M. Depaul y a conquis depuis longtemps une place brillante par les nombreuses discussions auxquelles il a pris part, et dont les principales ont porté sur la *fièvre puerpérale*, la *variole* et la *vaccine*.

Comme orateur, M. Depaul possède la précision, le mot propre ; cette faculté souveraine ne lui fait jamais défaut ; tous ses discours sont remarquables

en général par la logique et l'enchaînement des démonstrations ; plus que tout autre, il connaît le défaut de la cuirasse de son adversaire, et touche au point faible avec une rare habileté.

On peut cependant reprocher à M. Depaul de prendre quelquefois, dans une discussion, des allures agressives, et de s'armer plus souvent de la massue d'Hercule que du fleuret de saint Georges pour écraser son adversaire, comme écrivait spirituellement le docteur Tartivel.

Les principaux ouvrages du savant académicien sont :

Un *Traité théorique d'auscultation obstétricale* ;

Un mémoire sur *l'insufflation de l'air dans les voies aériennes, chez les enfants qui naissent dans un état de mort apparente* ;

Des travaux sur *l'Influence de la saignée, et du régime débilitant sur le développement de l'enfant pendant la vie ultra-utérine* ; — *la Cause déterminante des contractions utérines dans l'accouchement* ; — *l'Oblitération complète du col de l'utérus chez la femme enceinte, et sur l'opération qu'elle réclame*.

Des études sur *l'opération césarienne post-mor-*

tem, sur l'éclampsie et l'albuminurie des femmes enceintes, etc., etc...

Mais ce dont M. Depaul s'est surtout occupé, c'est la *vaccination animale*. Ses belles études sur cette partie de la science seront son plus beau titre à la postérité.

LE DOCTEUR PAJOT

Le docteur Pajot, après avoir été la gloire de l'enseignement libre, est aujourd'hui l'une des gloires de l'enseignement officiel. C'est un des professeurs les plus aimés de l'Ecole.

Devenu professeur titulaire d'accouchements en 1864, en remplacement du vieux père Moreau, sa nomination fut très-populairement accueillie par les élèves, et aujourd'hui plus que jamais il est en faveur auprès d'eux.

Le vieux professeur Moreau était un excellent praticien ; sa clientèle était immense. Il déployait cependant beaucoup de zèle dans son enseignement, mais il était froid, monotone, de la vieille école, en

un mot. Aussi avait-il tué du coup cet enseignement déjà peu attrayant par lui-même, et son cours ne réunissait pas plus de dix-huit élèves.

Mais voilà que le professeur Pajot arrive, et cet amphithéâtre, désert sous son prédécesseur, devient trop petit pour contenir la foule avide de l'entendre. On va retenir ses places une heure à l'avance !

Ce n'est pas un cours que fait M. Pajot, ce n'est pas une leçon, c'est un discours, et ce discours est une improvisation pleine de débit, d'action, de verve, de brio ! Sa mimique surtout est expressive : il parle aux yeux, aux oreilles, à l'imagination.

Enfin M. Pajot est le type du professeur original, amusant et instructif.

Comme il sait par quelque historiette, par un mot, par une réflexion, relever l'attention de son auditoire !

Une fois c'est l'histoire des femmes enceintes à Madagascar : « Lorsque ces femmes accouchent, prétend M. Pajot, elles disent à leurs maris si elles ont eu affaire à d'autres hommes ; nomment ceux-ci et déclarent toutes les circonstances, et ces femmes sont si persuadées que si elles en omettaient quelques-une, elles mourraient en travail d'enfant, qu'il n'en est aucune qui, dans cet état, ne fasse sa

confession. Celles qui meurent en travail sans avoir rien révélé, coupables ou non, sont déshonorées dans la mémoire des autres femmes. » — Et il termine par ce trait : « Ne fût-ce que pour le repos des familles, et surtout celui des maris, la galanterie française n'admettra jamais une pareille loi. Nous en avons une bien opposée, c'est celle qui dit : *Pater ille est quem nuptiæ demonstrant!* »

Une autre fois, il racontera l'histoire de cette dame de province qui, se croyant enceinte, vint le consulter. Après l'avoir examinée, le docteur lui déclara qu'elle ne l'était pas. Cette femme, alors vexée, furieuse, écrivit, séance tenante, une lettre ainsi conçue, à son mari :

« *Je te dirai que madame X... est grosse, que madame Z... se vante de l'être; que mademoiselle Y... craint de l'être! Il n'y a que moi qui ne le suis point. Tu devrais en mourir de honte!* »

Je n'en finirais pas si je voulais ici les rapporter toutes. Cependant je dois encore citer ici une question qu'il faisait un jour à une sage-femme :

- Comment ferez-vous pour extraire le placenta ?
- Je tirerai sur le cordon.
- Et après ?
- Dam!... je tirerai sur le cordon.

— Bien. Mais si rien ne vient ?
— Je tirerai plus fort sur le cordon !
— Mais, madame, votre concierge en ferait autant !

Le professeur Pajot a trois passions :

- 1^o LE CALEMBOUR !
- 2^o SA PETITE CHIENNE !!
- 3^o LA PÊCHE A LA LIGNE !!!

Cette dernière est poussée à un point rare. M. Pajot a loué sur la Seine, du côté du pont Marie, un petit bateau, et il passe là la moitié de la nuit et une bonne partie de la journée. Quand la pêche est bonne, il offre un petit café aux blanchisseuses du bateau voisin. Pendant la belle saison, il fait trois fois par semaine des cours sur l'art de pêcher, qui alternent avec ceux qu'il fait sur l'art des accouchements, et ses élèves du bord de la Seine sont aussi nombreux et aussi forts que ceux de l'École ; un de ses meilleurs est M. Wurtz.

LE DOCTEUR JOULIN

Tout le monde connaît le docteur Joulin, car tout le monde lisait *l'Evénement*; tout le monde lit aujourd'hui le *Figaro*; et personne n'a oublié les charmantes *Causeries du Docteur*.

Avant d'écrire dans les journaux de M. de Villemessant, le docteur Joulin était peu connu du public, le corps médical seul le connaissait, et c'est le *Moniteur des hôpitaux* qui a vu éclore le talent du mordant écrivain. C'est dans ce journal, en effet, que M. Joulin a fait ses premières armes, et l'on peut dire que ses premiers essais furent des coups de maître. Il n'est besoin pour s'en assurer que de relire ses fameuses flèches qui parurent dans le rez-de-chaussée

de cette feuille. Tous ses articles étaient des *empote-pièces*, et le ridicule qu'il décochait sur ses confrères et leurs ouvrages, était bien une flèche qui pénétrait profondément.

Tour à tour critique plaisant, mordant et satirique, le docteur eut le malheur d'aller quelquefois trop loin, comme dans son fameux article sur M. Bouchut, qui lui valut un procès que tout le monde connaît, entraîna la suppression du journal, et lui fit beaucoup d'ennemis parmi ses confrères.

Selon nous, M. Joulin aurait gagné bien plus à être moins mordant dans ses critiques, en se contentant d'être juste, gai et spirituel, comme dans son article sur Ricord dans lequel il racontait l'histoire de Thierry de Hery.

« Ce syphiliographe illustre en son temps, écrivait-il, visitait un jour la crypte de l'abbaye de Saint-Denis ; il passait, assez indifférent, à travers le royal charnier, lorsque tout à coup il se précipita à genoux au pied du tombeau de Charles VIII ; le sacristain le tira par la manche en lui disant :

« — *Vous vous trompez, messire, ci ne gît point un saint, mais feu notre bon roi Charles VIII, dont Dieu ait l'âme.*

« — *Homme simple,* répondit Thierry de Hery,

je m'esbaudis de ta précieuse candeur, et si jamais tu tombes en MAL DE NAPLES, je te guarirai gratis pour ton bon avis. Apprends donc que je prise le bon roi Charles un peu plus qu'un saint : il a été, sans le savoir, mon bienfaiteur, et je le remercie d'avoir rapporté LA VÉROLE d'Italie, car j'en ai tiré trente mille livres de rente ! »

Comme j'aime mieux cette petite anecdote que l'histoire du *Longirostrum pudicum* !



LE DOCTEUR BARTH

Toutes les places qu'il a occupées, M. Barth les a obtenues par la voie périlleuse, mais honorable, des concours. Interne en 1831, il obtient en 1835 la médaille d'or des hôpitaux. En 1837, il est nommé chef de clinique de Chomel; deux ans après agrégé, et 1840 le voit médecin des hôpitaux.

Membre de l'Académie de médecine, de la Société médicale d'observation, de la Société anatomique, M. Barth a publié plusieurs travaux importants que nous n'énumérons pas ici. Nous nous contenterons de citer son fameux livre, publié en collaboration de M. Henry Roger, sous le titre de : *Traité pratique de l'auscultation, ou Exposé méthodique des diverses*

applications de ce mode d'examen à l'état physiologique et morbide de l'économie. Cet ouvrage, le *vade mecum* de tous les étudiants, tiré à un grand nombre d'éditions, traduit en plusieurs langues, a été conçu dans le but de réunir les préceptes de Laennec sur l'auscultation aux nombreux résultats publiés par les praticiens de divers pays, et de former ainsi de tous ces faits épars un ensemble qui exprimât l'état actuel de cette science, la plus belle découverte de la médecine de ce siècle.

LE DOCTEUR ROGER

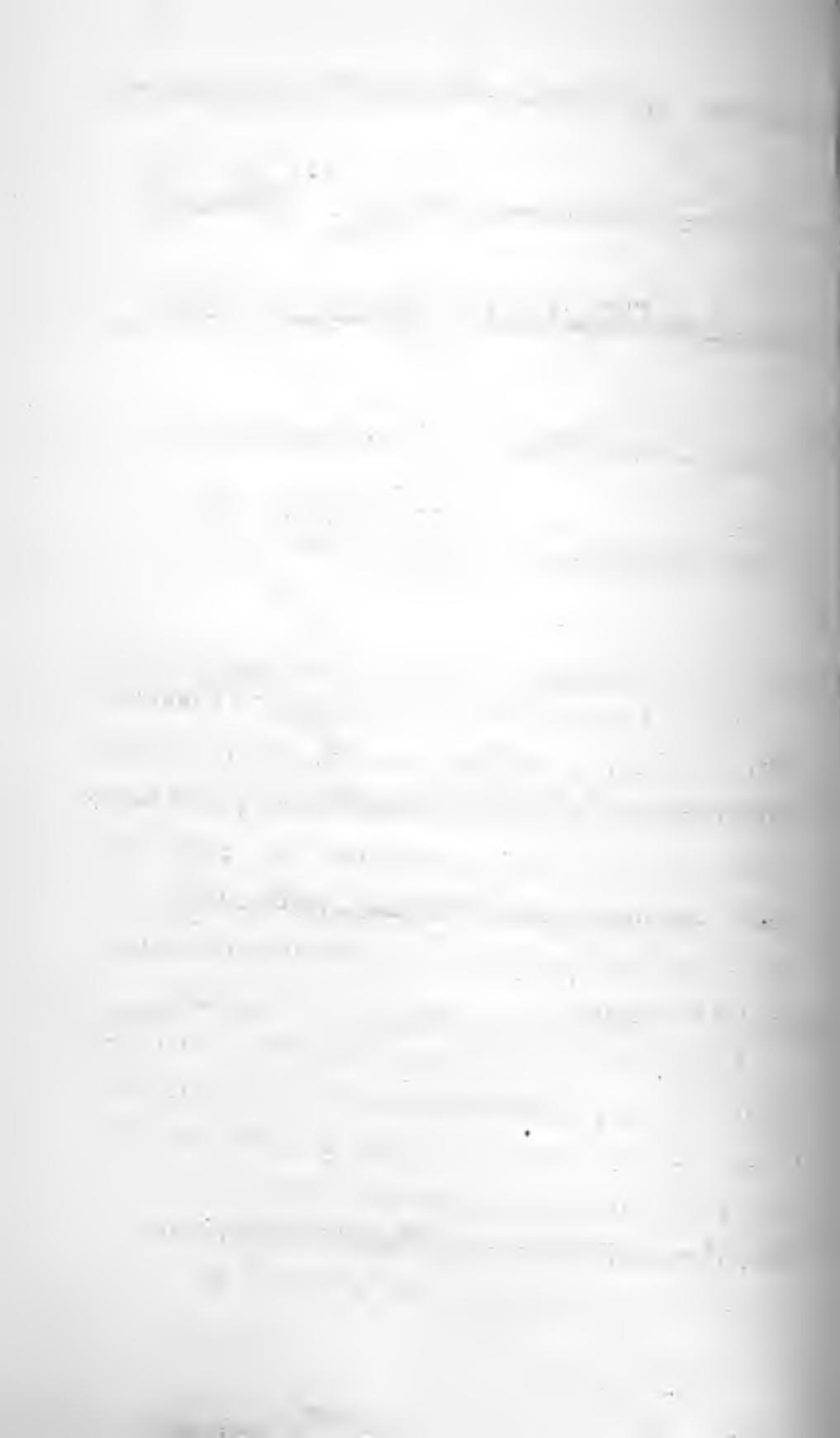
Docteur depuis 1839, médecin des hôpitaux, agrégé à la Faculté, membre de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur, M. Henry Roger a collaboré au *Traité d'auscultation*, et s'est surtout occupé des maladies des enfants. La Faculté l'a chargé, depuis longues années, du cours supplémentaire sur les *maladies des enfants*, qui est généralement très-suivi. Il est regrettable pour la science que M. Roger soit tout entier absorbé par une immense clientèle qui ne lui laisse guère de loisirs pour le travail de cabinet.

Monsieur,

Je regarderais comme une grande marque
de bonté de votre part si vous vouliez bien
m'envoyer les certificats authentiques de
mes services pour la fuite de mon père
à Paris. Depuis le mois d'Janvier 1827
j'éprouve de plus en plus une envie agressée,
jusqu'à un degrés extrême, d'éprouver
dans ce récit impérial qui m'admet
faire valoir mes droits une impression de
l'écriture.

Permittez agressé l'expression de mes
meilleurs sentiments

A. Gouffier



LE DOCTEUR TROUSSEAU

Armand Trousseau naquit à Tours, le 14 octobre 1801. Sa famille, quoique peu aisée, parvint cependant, à force de sacrifices et de privations, à lui faire donner une instruction complète; et, après des études brillantes couronnées d'un plein succès, elle obtint pour lui une place de maître d'étude au collège de Châteauroux.

L'Université à cette époque était très-pauvre, — ce qui ne veut pas dire qu'elle soit très-riche aujourd'hui, — et le jeune Trousseau gagnait avec « le vivre et le couvert, » la *somme* de 100 fr. par an!... Mais il n'occupa que peu de temps ces fonctions ingrates : un jour, en effet, que le régent de *seconde*

était indisposé, Trousseau fut chargé par le directeur de le remplacer et de faire la *classe* pendant quelques jours. Il s'acquitta si bien de ces nouvelles fonctions, que deux mois après il fut nommé professeur de *rhétorique* avec 1,200 fr. d'appointements.

Et il n'avait point encore vingt ans !

La carrière universitaire s'ouvrait devant lui souriante, pleine d'avenir et d'espérance, et il y fût probablement entré résolument, encouragé par un si bon début, sans une circonstance que nous allons raconter.

« A cette époque, vivait à Tours un homme d'un grand nom, d'une grande intelligence, qui a laissé sur son passage une lumière assez vive, une empreinte assez profonde, pour que nos neveux ne l'oublient pas plus que nos contemporains. Je veux parler du docteur Bretonneau, qui brilla au milieu des hommes de son siècle, fixa sur lui l'attention des savants, fut recherché d'un bout de la France à l'autre ; à qui la notabilité et l'illustration ne vinrent ni du hasard, ni de la fortune, ni des faveurs des grands, ni de la chaire des écoles, ni de la tribune des académies, ni du tourbillon de la capitale, mais qu'il conquit, sans y penser, en dehors des

théâtres retentissants, dès excitations de la foule, et presque sans sortir de son berceau ! » (Velpeau, 1862.)

Le docteur Bretonneau rencontra un jour dans un salon le jeune professeur de rhétorique. Ayant longuement causé avec lui, il le devina et voulut lui faire abandonner l'Université pour l'étude de la médecine. Trousseau se laissa faire, se rendit à Tours avec son nouveau maître, qui devint bientôt son ami et son second père, prit des inscriptions, fréquenta les hôpitaux et l'amphithéâtre, et, au bout de deux ans, partit pour la capitale avec un bagage déjà gros de science, mais mince d'argent. Ses études à Paris marchèrent rapidement, ses examens se passèrent avec un grand succès, et il avait à peu près vingt-cinq ans lorsqu'il soutint sa thèse de docteur avec un talent et une verve qui émerveillèrent ses juges. L'année suivante, il fut nommé agrégé au concours. Son vieux maître de Tours rayonnait.

En 1828, — un homme libéral qui publia les ordonnances du 16 juin sur l'enseignement, qui furent accueillies avec tant d'indignation par le clergé et amenèrent la révolte de MMgrs les évêques dont on n'obtint la soumission que grâce à l'intervention de

la cour de Rome, — Martignac, occupait le ministère. Il envoya le jeune docteur en mission scientifique, dans la Sologne, pour étudier les épidémies et l'épizootie qui sévissaient alors sur cette vaste plaine.

Trousseau se trouvait encore dans ce pays, lorsqu'il apprit qu'une commission scientifique partait par ordre du gouvernement étudier la fièvre jaune qui faisait les plus affreux ravages à Gibraltar. A cette nouvelle, il revint à Paris, sollicita et obtint la faveur de partir avec Chervin et Louis.

Les trois savants étaient dans le pays depuis peu de temps, lorsque Louis et Trousseau furent atteints par le terrible fléau ; ils eurent tous deux le bonheur de lui échapper.

Ce fut au retour de cette expédition scientifique que le docteur Trousseau fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

En 1831, il devint, au concours, médecin des hôpitaux. — L'année suivante, il eut l'honneur de remplacer son vénéré maître Récamier (dont il avait été l'interne) à la clinique de l'Hôtel-Dieu. — En 1837, il obtint le grand prix de l'Académie pour son Mémoire remarquable sur la *phthisie laryngée*. — Deux ans plus tard, en 1839, il remplaça Alibert dans la

chaire de thérapeutique et de matière médicale qu'il obtint au concours.

Trousseau releva cet enseignement jusqu'alors délaissé dans l'École et presque abandonné, et sut, jusqu'en 1852, c'est-à-dire pendant douze ans, attirer à ses cours une foule nombreuse et enthousiaste.

En même temps qu'il professait à l'École, il faisait à l'hôpital des Enfants-Malades, dont il était médecin, des conférences cliniques très-remarquables sur les maladies si souvent obscures des nouveau-nés.

Pendant ce temps aussi, il publiait avec M. Pidoux son fameux *Traité de thérapeutique et de matière médicale*. Cet ouvrage a le mérite d'être un traité vrai, n'entrant pas seulement dans l'histoire des remèdes et de leur emploi, mais remontant aux sources mêmes, au cœur pour ainsi dire des indications, et accusant une lutte opiniâtre pour la découverte de la vérité, pour la fixation des principes, pour la fusion intime et rationnelle de la médecine et de la matière médicale.

En 1852, Chomel, alors professeur de clinique à l'Hôtel-Dieu, ayant refusé de prêter le serment de

fidélité au nouveau gouvernement, en s'écriant avec fierté : *Etiam si omnes, ego non!* fut dépossédé de sa chaire, et Trousseau, l'ayant sollicitée, l'obtint.

Le clinicien eut à l'hôpital plus de succès peut-être que n'en avait eu le thérapeutiste à l'École, car à ses nombreux élèves vinrent se joindre une foule de médecins français et étrangers, avides de l'entendre. C'est alors qu'il publia son bel ouvrage, reproduction exacte de ses leçons, sous le titre de : *Cliniques de l'Hôtel-Dieu*. Ces trois gros volumes sont remplis de savoir, d'originalité, de séve, et par-dessus tout de sens pratique.

En 1856, il se porta candidat à l'Académie de médecine, dans la section de thérapeutique. Il avait pour concurrents : Bayle, Pidoux, Durand-Fardel; il fut nommé par 54 voix contre 18! — En 1859, il fut promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Trousseau était un observateur ingénieux, un thérapeutiste habile et un professeur éloquent. Il me souvient encore du charme indincible que j'éprouvais à écouter sa diction pure, limpide, toujours élégamment scandée; sa voix claire et juste, qui séduisait l'oreille et captivait l'attention des plus distraits.

On lui a reproché de pousser un peu loin le scepti-

ticisme en médecine et de se passionner trop vite et trop légèrement pour les idées neuves. Mais où en serait la science si elle n'avait jamais eu pour adeptes que des partisans de l'immobilité comme son prédécesseur Chomel, par exemple, cet esclave du *fait particulier*, dont l'esprit positif et froid n'alla jamais au delà du témoignage de ses sens et dont la pensée timide craignit toujours de s'égarter dans le domaine de la généralisation ?

Le seul reproche que l'on pouvait faire à Trousseau était de ne pas se résumer assez dans ses leçons, d'aller trop vite et de se laisser emporter par le feu du langage, enfin de passer d'un sujet à un autre souvent sans transition.

Cependant, Trousseau est et restera une des grandes figures médicales de ce siècle.

Il a renouvelé la *thérapeutique*, et son *Traité*, plusieurs fois réédité, traduit dans toutes les langues, est le plus beau monument élevé à cette science que Forget appelait « *la pierre philosophale de la médecine!* » — Ses *Cliniques de l'Hôtel-Dieu* sont aujourd'hui classiques et se trouvent dans toutes les mains. — Nous lui devons en outre un ouvrage très-remarquable sur la *fièvre typhoïde* qu'il nous a fait connaître parfaitement en complétant les études de

Bretonneau qui avait déjà désigné les éléments anato-mo-pathologiques de cette maladie dont il rapportait le siège directement aux glandes de Brunner et qu'il reconnaissait déjà pouvoir être suivie de la perforation de l'intestin. — Enfin, n'oublions pas non plus son *Etude sur le croup* et la vulgarisation du traitement de cette terrible maladie, qui consiste à ouvrir la trachée-artère pour donner accès à l'air dont le passage à travers l'orifice naturel de la glotte est presque oblitéré. Je veux parler de l'opération de la *trachéotomie* que son vieux maître Bretonneau pratiqua le premier avec succès en France, et qu'après lui, dès 1833, Trousseau pratiqua sur le fils d'un homme dont le nom a eu, à un moment donné, un certain retentissement : Marcillet, le magnétiseur du somnambule Alexis. Depuis cette époque, il en pratiqua plus de deux cents, dont le tiers avec succès.

Comme homme, le docteur Trousseau était d'une taille au-dessus de la moyenne, svelte, élégant, à la démarche fière ; portant la tête haute, encadrée par de longs cheveux grisonnants, séparés sur le milieu de la tête et rejetés en arrière, et par de larges favoris blancs qu'il caressait souvent de sa main dont les deux petits doigts avaient la dernière phalange pliée en dedans.

À l'hôpital, il était froid avec le malade, mais toujours poli. Sa froideur le suivait dans son cabinet, où il a vu des personnages de tous les pays venir le consulter, car il a été surtout un médecin consultant.

Mais en dehors de sa clientèle, c'était l'homme du monde par excellence. Recherché dans tous les salons, chacun aimait ses manières ouvertes, affables et distinguées, même dans leur familiarité. Sa conversation était pleine d'esprit et de gaieté. Il avait un goût passionné pour les arts et surtout pour l'agriculture. Aussi, pouvait-on le voir tous les samedis à la gare d'Orléans, prenant son billet pour se rendre dans sa belle propriété de Bonnevaux, où il engloutissait des sommes folles en travaux et en expériences agricoles.

M. Amédée Latour, un médecin, homme d'esprit et de savoir, un des plus remarquables représentants de la presse médicale, qui a eu le bonheur de connaître l'illustre professeur dans son intimité, écrivait dans *l'Union médicale* : « Trousseau était d'une bonté si spontanée et si naïve, qu'il ne pouvait croire aux mauvaises actions. On lui a fait beaucoup de mal, et il n'en a jamais fait à personne. Confiant jusqu'à l'abandon, généreux jusqu'à la faiblesse, il

n'avait d'autres défauts que ceux de ses qualités charmantes, c'est-à-dire du caractère, de l'esprit et du cœur de l'artiste, car Trousseau a été surtout, et il s'en faisait gloire, un artiste éminent (1). »

Malgré toutes ces qualités, et semblable en cela aux Dupuytren et aux Jobert, Trousseau ne fut pas heureux dans sa vie domestique.

L'année dernière, il se retira de l'enseignement et fut nommé professeur honoraire. Sa santé, depuis longtemps compromise, s'altérait de jour en jour davantage. Il avait à l'estomac une affection qui ne pardonne pas et dont il avait lui-même précisé l'issue fatale avec un calme et une résignation vraiment surprenants.

Il s'est éteint au milieu de sa famille en pleurs, qui devait sans doute se repentir de... Mais n'en-trons pas dans le secret des familles.

Trousseau est mort après plusieurs mois de souffrances atroces. Il est allé rejoindre son vieux maître

(1) M. Trousseau n'a jamais touché ses droits d'auteur pour son ouvrage de clinique, qui a eu plusieurs éditions et s'est vendu à un nombre considérable d'exemplaires. L'illustre professeur pria M. J.-B. Bailliére — de qui nous le tenons — de distribuer l'argent qui lui revenait à deux jeunes médecins sans fortune, dont l'un était le docteur Racine, mort si tristement il y a quelques mois.

Bretonneau pour lequel il professa la plus grande vénération et la plus profonde reconnaissance, comme le prouvent les paroles suivantes qu'il prononça sur sa tombe en 1862 :

« Il m'était difficile, disait-il d'une voix émue, à cette heure suprême, de ne pas payer un juste tribut de profonde affection, de respect et d'admiration à l'homme dont je ne veux plus me souvenir maintenant que pour le remercier de m'avoir paternellement tendu la main quand j'étais jeune et pauvre, de m'avoir soutenu, dans ma vie, de ses conseils et de son amitié, et de m'avoir introduit dans une carrière et dirigé dans une voie où, sans le reflet de son génie, je fusse resté enseveli dans l'obscurité d'où m'a tiré la vulgarisation de ses doctrines et de son enseignement ! »

A ceux qui l'ignoraient, nous dirons que l'illustre médecin traversa un moment la carrière politique. Il fut envoyé à la Constituante par 25,000 suffrages qu'il obtint dans le département d'Eure-et-Loir. Il vota avec indépendance et ne repoussa pas les institutions républicaines.

LE DOCTEUR BARON PAUL DUBOIS

Le baron Paul Dubois est le fils du fameux baron Antoine Dubois qui répondit à Napoléon I^{er}, lui demandant ce qu'il voulait pour avoir accouché, non sans difficulté, l'Impératrice : *Sire, je veux des honneurs et des richesses !*

Vous savez que Napoléon I^{er} le fit alors baron et lui donna 100,000 francs !

Après la mort de son père, nommé chirurgien en chef de la Maternité, il se livra à l'obstétrique, et obtint, au concours de 1834, la chaire d'accouchements. Il donna à cet enseignement un attrait jusqu'alors inconnu, en dégageant l'étude de cette

branche de la chirurgie de toutes les superfluités théoriques dont on semblait l'avoir encombrée à dessein.

Après avoir été doyen de la Faculté de médecine, le baron Paul Dubois fut nommé doyen honoraire.

LE DOCTEUR ANDRAL

Membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, le docteur Gabriel Andral est le fils de l'ex-médecin en chef des armées d'Italie et du roi Murat. Dire qu'il est né en 1797, c'est indiquer son âge : soixante et onze ans.

Comme M. Cruveilhier, M. Andral a été un homme heureux, et il en est peu dont la carrière ait été plus facile et plus belle.

Docteur en 1821, sans jamais avoir été externe ni interne, il est nommé deux ans après agrégé. — En 1828, il remplace Bertin dans la chaire d'hygiène, qu'il abandonne au bout de quelques mois pour prendre celle de pathologie interne, autour de la-

quelle il réunit, pendant huit ans, une foule d'élèves avides d'écouter ses belles leçons recueillies en trois volumes par Amédée Latour. — Au bout de ce temps, c'est-à-dire en 1839, il fut nommé à l'unanimité pour succéder à Broussais dans la chaire de thérapeutique et de pathologie, et, en 1842, il entra à l'Institut !

Laissons maintenant la plume à notre savant frère Pascal Grousset, qui a étudié de main de maître le docteur Andral :

« Si la monotonie de sa vie et les facilités de sa carrière ont dû l'empêcher de produire de grandes choses, on voit d'ici la belle régularité de son édifice scientifique. Esprit froid, lucide et patient, il a pour lui cette précision, cette rigueur d'observation et de style qui sont dans les sciences naturelles à la fois si précieuses et si rares. S'il ne voit pas loin, il voit bien, et *voir* n'est pas toujours chose si facile que se l'imagine le vulgaire. (N'est-ce point tout l'art et toute la science ?)

« Chez M. Andral, l'esprit de méthode est poussé jusqu'à la minutie. Mais ce n'est pas de lui qu'on pouvait attendre la création d'un système. Dans le premier qui a séduit son esprit droit, mais à horizons limités, il s'est creusé une place ; et de là, isolé

dans son entêtement, il a longtemps présenté aux arguments de ses adversaires une volonté inébranlable. Les génies originaux fondent une école et mettent, entre eux et le monde, la hardiesse de leurs prévisions : les esprits à la suite s'attellent à l'œuvre ébauchée et travaillent, mineurs sombres et obstinés, à chercher le diamant qui doit enrichir le maître !

« M. Andral entrevit la grandeur des idées anatomiques. Ebloui et comme fasciné, il se jeta à corps perdu dans le système avec l'ambition déclarée d'en dire le dernier mot. On reprochait aux anatomistes de « négliger le malade pour le mort, et de ne voir dans la maladie que son expression finale. » M. Andral voulut répondre en mettant en parallèle constant les résultats de l'autopsie avec les phénomènes de l'évolution morbide. A cette œuvre, — immense, puisque le programme venait à peine d'être tracé, — il consacra toutes les vigueurs et toute la ténacité de son être. Il s'acharna sur ce programme : il entassa observations sur autopsies, recherches chimiques sur recherches mécaniques ; il ouvrit, il disséqua, il analysa, il enregistra, il induisit, il généralisa...

« Souvent, il croyait tenir les preuves, palpables, évidentes, irréfutables... Puis le but s'éloignait et paraissait de plus en plus inaccessible.

« Un jour vint le doute. Il se demanda s'il ne s'était pas trompé et s'il ne courait pas après une chimère. — Les profanes ne peuvent se faire une idée nette de ces luttes obscures et douloureuses que se livre dans l'ombre la pensée d'un savant : elles sont sœurs des luttes d'une conscience timorée en présence des objections de la raison révoltée ; elles ressemblent aux remords religieux. — M. Andral se raidit sous ces premières atteintes ; il ne voulut pas croire qu'il avait fait fausse route et qu'il avait accumulé vainement tous ces énormes matériaux ; il voulut combattre et combattit encore.

« Mais le trouble de sa pensée commençait à se trahir ; on peut suivre à la piste, dans les cinq volumes de sa *Clinique*, publiés successivement, le drame de cette révolte intérieure.

« Le découragement finit par déborder ; il se fit jour, il éclata dans le dernier volume à propos des maladies du cerveau. Le champion s'avouait vaincu. Il avait mis toute sa foi dans un système : en le voyant sombrer, il alla jusqu'à douter de la certitude de la science.

« Dès lors son existence fut décolorée ; elle perdit cette poésie particulière que le travail acharné avait plaqué sur sa monotonie. Oubliant ce qui surnageait,

de faits certains et positifs, au milieu du naufrage ; ne voulant voir, de sa vie scientifique, que l'échec final, sans en compter les services, — honorables, à tout prendre, — M. Andral prit le deuil de ses idées vaincues et se renferma dans le silence.

« Chose étrange ! au moment où il abandonnait ainsi la partie, le microscope allait apporter aux idées générales qu'il avait défendues le renfort imposant de ses révélations. Quelques années encore et l'école anatomique allait triompher ! Mais, sourd cette fois à l'appel des héritiers directs de sa doctrine, M. Andral resta neutre et n'assista plus qu'en spectateur aux efforts de cette jeune garde. S'il sortit quelquefois de ce rôle passif, ce fut pour laisser tomber de ses lèvres pâles un blasphème contre ses anciens dieux.

« M. Andral a voulu gravir un sommet trop élevé pour ses forces. Arrivé presque au faîte, il a été pris de vertige, et il s'est cassé les reins dans le précipice. »

Le docteur Andral était le gendre de Royer-Collard. Son fils est un des avocats les plus distingués du barreau de Paris, et vient de plaider dans l'affaire des onze journaux.

LE DOCTEUR GAVARRET

Le docteur Jules Gavarret est un enfant de la Gascogne. Il naquit à Astaffort en 1809. Ses études universitaires furent des plus brillantes, et dès 1829, c'est-à-dire à vingt ans, il entrait à l'École polytechnique.

A sa sortie, il se rendit à l'École d'application de Metz, et, en 1831, entra dans l'artillerie de terre. Mais bientôt il prit en dégoût la carrière des armes, et, abandonnant l'art de tuer pour l'art de guérir, il embrassa la carrière médicale.

Dès 1840, il publiait avec Andral un remarquable travail sur *le sang et l'organisation physique de l'homme*. L'année suivante parurent : *Les principes*

généraux de statistique médicale, ou développement des règles qui doivent présider à son emploi.

En 1843, M. Pelletan, alors professeur de *physique médicale*, abandonnant sa chaire, — par suite des contrariétés que lui avaient causé de mauvaises entreprises industrielles, — un concours s'ouvrit à l'École.

Le docteur Gavarret, alors âgé de trente-quatre ans, fut nommé à la suite d'épreuves très-remarquables, et ne tarda pas à faire oublier son prédécesseur. M. Gavarret, en abordant sa nouvelle chaire, se demanda ce que devait être l'enseignement physique à l'École? Une simple répétition des notions générales de cette science, telles qu'on les expose ailleurs dans les chaires universitaires; évidemment non!

Le nouveau professeur comprit qu'il ne s'agit pas de ressasser les propriétés générales des corps, de redire aux élèves le thermomètre et le baromètre, de les promener à travers les théories de la dynamique élémentaire... L'enseignement ainsi compris était pour la Faculté un hors-d'œuvre et une superfétation.

Aussi, abandonnant ce mode usité jusqu'alors par Pelletan et par ses devanciers, qui s'étaient contentés d'expliquer les phénomènes et les lois de la physique

sans en indiquer les applications médicales, M. Gavarret fit en physique ce qu'avait déjà fait Dumas en chimie. Au lieu d'effleurer les questions générales d'hydraulique et de mécanique, il étudia, à l'aide de ces lumières spéciales, les conditions matérielles de la circulation, de la station, de la locomotion ; les phénomènes de l'optique, de l'électricité avec leurs applications à la médecine, etc..., et ramena ainsi dans l'amphithéâtre les nombreux élèves qui l'avaient déserté. En un mot, enfin, M. Gavarret dota l'École de Paris d'un enseignement qui manquait à sa gloire.

Les travaux originaux de M. Gavarret sont nombreux. C'est ainsi que nous lui devons les *Lois du développement de l'électricité dynamique*; de très-belles *Recherches sur la température du corps dans les fièvres intermittentes*; un *Traité de l'électricité; de l'optique; de la chaleur développée par les êtres vivants*.

Membre de l'Académie de médecine depuis plusieurs années, l'éminent professeur a pris part à diverses discussions remarquables. Mais c'est surtout dans la *Question des mouvements et bruits du cœur*,

soulevée en 1864, qu'il a montré le plus de mérite. M. Amédée Latour appréciait en ces termes l'orateur académique : « Son talent est plein de séve et de spontanéité, abondant et facile, correct et châtié, lucide et pénétrant. Il trouve sans effort le mot propre et le trait, enchaîne le discours avec ordre, dispose stratégiquement les arguments, les corroboore par un groupement habile et logique. (Quoi d'étonnant à cela ? M. Gavarret n'a-t-il pas été officier d'artillerie ?) Ajoutez à tout cela de l'accent, du mouvement, de l'émotion, de la passion même, ce qui ne nuit pas ; de l'ironie, une teinte sarcastique, quelquefois un peu de véhémence de langage et jusqu'à une certaine inflexion dramatique ! »

Toutes ces qualités de l'orateur à la tribune, nous les retrouvons dans le professeur à l'École.

D'un caractère droit, d'un jugement libre et indépendant, d'une bienveillance rare, M. Gavarret est sans contredit le professeur le plus aimé de l'École. Je ne lui connais pas un seul ennemi, et je défie personne de lui en trouver.

Officier de la Légion d'honneur, M. Gavarret est un des membres les plus remarquables de l'Association polytechnique. Il a toujours mis avec un rare

désintéressement sa parole et sa plume au service de toute idée libérale et de tout ce qui lui semble un progrès; et, l'année dernière, il inaugurerait à l'École un cours de physique biologique qui a eu un très-grand succès.

LE D^r JOBERT DE LAMBALLE

Le docteur Antoine-Joseph Jobert, naquit, dit Vapereau, en 1799, à Lamballe, petite ville située dans le département des Côtes-du-Nord. Il y a là une double erreur. Ce n'est ni en 1799, ni à Lamballe que vint au monde celui que la science regrette, mais bien le 17 décembre 1802, à Matignon, ainsi que le porte son extrait de naissance déposé dans les cartons de la Faculté de médecine, et que nous avons consulté. .

Il perdit son père de bonne heure, et sa mère, restée seule et sans fortune, se consacra tout entière à son éducation et s'imposa pour cela les plus grands sacrifices.

Entré au collège à l'âge de onze ans, il se distingua bientôt par sa grande ardeur au travail. La force de son attention surtout émerveillait ses maîtres ; bien des fois, ses camarades, en le voyant plongé dans les travaux de la classe, prenaient un malin plaisir à l'en distraire, tantôt aux dépens de son habit qui finissait par leur rester dans les mains avant qu'il eût songé à détourner la tête, tantôt en lui faisant subir mille petites tortures qui devaient lui arracher un cri et lui faire lâcher sa proie, et lorsque enfin, partagé entre la pensée qui dominait son esprit et le sentiment confus de la douleur physique, il ramenait sur eux des yeux étonnés, qui bientôt retournaient d'eux-mêmes à leur tâche accoutumée, le rire qui emportait alors la classe entière le réveillait à peine de son extase des sens.

Ainsi se montraient chez lui, dès l'enfance, cette énergie et cette force d'attention et de concentration dans le travail, qui ne fit qu'augmenter avec l'âge.

Cependant ses études étaient terminées. Le jeune Jobert rentra auprès de sa mère.

Quelle carrière allait-il embrasser ? Question difficile à résoudre lorsqu'on n'a aucune fortune ! Plusieurs personnes vinrent à son aide : et d'abord le docteur Bedel, qui le prit chez lui et lui enseigna les

premiers éléments de la médecine. L'élève accompagnait le maître dans ses visites, examinait attentivement les malades, retenait et méditait les observations qu'il entendait faire, et montrait, en un mot, une grande aptitude pour cet art. Aussi le curé de son village, son bienfaiteur, lui constitua, par acte notarié, une pension annuelle de 1,200 fr., qu'il recevrait jusqu'à la fin de ses études.

Jobert avait à peine dix-neuf ans lorsqu'il partit pour la capitale. Il se consacra tout entier à l'étude de la médecine, passant tout son temps dans les hôpitaux, les bibliothèques et les amphithéâtres. D'une sobriété et d'une parcimonie rares, il trouvait le moyen de faire des économies sur sa pension de 1,200 fr., et envoyait 30 ou 40 francs par mois à sa mère !

Ses travaux furent vite récompensés, car à peine était-il à Paris depuis un an qu'il était externe des hôpitaux, et l'année suivante, en 1821, interne au concours.

Ici se place une anecdote assez curieuse qui lui arriva à l'hôpital Saint-Antoine, et que je tiens de mon père, alors interne comme lui dans cet hôpital. Comme ses camarades venaient le tourmenter dans

sa chambre, il avait été réduit à fermer à double tour sa porte. Un jour ses amis l'ayant enfoncée à coups de pied, il eut recours à une ruse qui lui réussit à merveille. Il se fit désormais enfermer dans sa chambre par le concierge, qui remportait la clef dans sa loge ; et lorsqu'on venait le demander :— M. Jobert est sorti, répondait imperturbablement le portier, voyez plutôt sa clef suspendue à son numéro ! Et ses amis s'en allaient convaincus.

Mais là ne s'arrêtaient pas les taquineries qui accablaient M. Jobert, dont on n'aimait pas le caractère sombre et taciturne. Un jour, il fut victime d'une mauvaise plaisanterie qui faillit briser à tout jamais sa carrière médicale. C'était en hiver. Il était de garde ce jour-là, et devait coucher par conséquent dans la *salle de garde*. Ses collègues résolurent de lui faire une *charge*. A cet effet, l'un d'eux avise dans la cour de l'hôpital une pièce de bois que des charpentiers étaient en train d'équarrir. Le soir venu, il s'empare du soliveau, le transporte dans la chambre du malheureux Jobert, l'introduit dans le poêle qui était au milieu de la chambre, et sort après l'avoir allumé. Mais le soliveau, trop long, traversant le corridor en partie, ne lui permet pas de fermer la porte. N'importe : ce qui est fait est fait.

Le lendemain, les charpentiers arrivent, cherchent la solive à l'endroit où ils l'avaient laissée la veille. Rien ! Enfin, après de nombreuses mais vaines recherches, l'économe, en parcourant l'hôpital, arrive dans le fameux corridor ; son pied trébuche, il tombe en cassant ses lunettes. Il se relève aussitôt, sans contusion, examine l'obstacle et n'est pas peu surpris de reconnaître le fameux soliveau tant cherché, qui était à demi-consumé. M. Jobert est appelé et interrogé sur le fait, ouvre de grands yeux sans rien comprendre, veut se défendre, mais le directeur le met à la porte de l'hôpital. Cette nouvelle, promptement ébruitée, fit réfléchir les auteurs de la farce, qui, la voyant tourner au tragique, s'avouèrent coupables, et firent tant que Jobert resta dans l'hôpital.

En 1826, il concourut pour une place d'aide d'anatomie, et sortit vainqueur de la lutte. A partir de ce moment, ses années se comptent par succès. — Prosecteur en 1827, docteur l'année suivante, il fait une thèse très-remarquable sur les hémorragides ; — 1829 le voit chirurgien des hôpitaux, et il venait d'être nommé agrégé lorsque éclata la révolution de Juillet.

Ses pas dans la science furent, comme on le voit, de véritables pas de géant.

Après 1830, il fut nommé avec Dupuytren médecin consultant de Louis-Philippe. D'un autre côté, sa clientèle devenait très-nombreuse, et pourtant l'illustre docteur trouvait encore le temps de chercher et d'écrire.

Il publia successivement plusieurs études très-remarquables sur les *maladies intestinales*, les *plaies par armes à feu*, qu'il avait été fort à même d'étudier à l'hôpital Saint-Louis, dont il était chirurgien, ayant eu à soigner un grand nombre de malheureuses victimes des sanglantes journées de 1830. Vint ensuite ses travaux sur le *système nerveux*, sur la *réunion des plaies*, basée sur l'*adossement des séreuses*, — une chose qu'il demandait souvent aux examens. — Enfin il ose porter le fer rouge dans des parties profondes, après avoir montré qu'elles ne présentent point de nerfs... Il arrive à son chef-d'œuvre, le traitement des *fistules vésico-vaginales*, si fréquentes et cependant à peine décrites jusqu'à lui. Par cette opération, il porte d'un seul coup son nom hors des limites du monde médical.

Cette belle découverte lui ouvrit, en 1840, les portes de l'Académie de médecine.

En 1854 mourait un chirurgien très-remarquable, le professeur Roux. Sa mort laissait vacante la chaire de clinique chirurgicale. On la donna à Jobert. Le nouveau professeur eut bientôt à ses cours une foule d'élèves attentifs et empressés. Non pas que ses leçons fussent brillantes. Non ! Jobert n'était pas orateur. Sa parole était saccadée, sa phrase lourde, embarrassée, souvent même incorrecte. Mais le fond rachetait toujours ce que la forme pouvait avoir de défectueux. Peu partisan des théories et des généralisations, il faisait toujours ses leçons à un point de vue pratique. Opérateur habile et élégant, il ne se décidait cependant à faire une opération qu'après s'être parfaitement assuré qu'elle était inévitable, car il était avant tout *conservateur* ; et qui l'en aurait blâmé ? Personne, si ce n'est son collègue, M. Maisonneuve, justement surnommé le *père coupe-toujours*.

M. Jobert de Lamballe était très-connu dans le monde, mais mal connu en général. Beaucoup de personnes, prenant pour vrais des bruits souvent faux et mensongers, ont regardé l'illustre chirurgien comme un homme bourru, ennemi de la société, ayant un pavé à la place du cœur, selon l'expression vulgaire.

Voici l'exacte vérité :

Les malheurs domestiques qu'il eut dans sa jeunesse influèrent beaucoup sur son caractère. Le dégoût de la vie s'était emparé de lui; on dit même qu'une pensée terrible, mais qu'il repoussa toujours avec courage, avait souvent troublé son repos. Il n'avait pas la gaieté du cœur, il n'avait que celle de l'esprit, factice, passagère comme les circonstances qui la font naître. Ainsi s'expliquaient cette bizarrerie, cette inégalité de caractère et d'humeur, un jour poli à l'excès, aimable, enjoué, communicatif, généreux, *bonhomme* même; le lendemain, morose, triste, impoli, bourru, inabordable, brusque jusqu'à la grossièreté, emporté jusqu'à la colère, intéressé jusqu'à l'avarice.

On lui a reproché de ne pas connaître l'amour du pays natal qui parle à l'âme un langage si doux et si impérieux à la fois; on dit qu'il a été ingrat pour sa famille : fausseté et calomnie que tout cela. Il a fait pour sa mère, pour ses frère et sœur, ce que doit faire un bon frère dans sa position, et ce que n'auraient peut-être pas fait ceux qui le calomniaient.

Pour ceux qui l'ont accusé de ne compatisir à au-

cune douleur et à aucune misère, nous écrivons l'histoire suivante, authentique, et qu'un témoin oculaire nous racontait en ces termes :

« Il y a cinq ans de cela : on était au mois de mai. J'avais passé la nuit à flâner dans les rues de Paris ; il pouvait être cinq heures du matin. Les magasins fermés, les rares ouvriers qui allaient à leurs travaux respectifs de la journée ou qui revenaient de leur *besogne nocturne*, l'absence des voitures et du bruit qu'elles causent, donnaient à la ville un aspect d'une originalité dont les dormeurs attardés ne peuvent guère se faire une idée, et que savent particulièrement exploiter les flâneurs, les demi-poëtes amoureux de scènes plaisantes, pittoresques ou dramatiques, qui abondent dans une grande cité. Je me trouvai très-surpris de rencontrer à cette heure-là, dans une rue reculée du quartier Montparnasse, la voiture du célèbre professeur Jobert. L'illustre chirurgien ne fut pas moins étonné de voir à pareille heure une de ses bonnes connaissances se promener, le cigare à la bouche, si loin du boulevard des Italiens et de la Bourse.

« Il fit aussitôt arrêter sa voiture et me fit prendre place à côté de lui. Pour moi, flâneur, c'était encore flâner.

« La voiture repartit ensuite avec vitesse, et s'arrêta bientôt devant une de ces tristes maisons où s'entassent vingt ou trente familles dans des chambres malsaines qui manquent d'air, souvent de jour, et qui ne s'en payent pas moins un prix excessif, si l'on compare ce prix au loyer des autres appartements de Paris.

« Mais, hélas ! ne sait-on pas que le pauvre achète à un taux usuraire ses aliments, ses combustibles, et le droit d'occuper un logement incommode ?

« Jobert et moi nous montâmes un escalier rude, obscur, et que nous n'eussions pas escaladé impunément sans une corde fixée le long des murs humides, qui nous guidait et nous soutenait. Nous arrivâmes de la sorte au cinquième étage, et, haletants, nous nous arrêtâmes devant une porte mal close. Jobert heurta violemment et entra. Je voulus le suivre, mais je ne pus, tant l'odeur qui s'exhalait de ce réduit me montait au cœur. Cependant, j'entrevis un spectacle déchirant : une femme éplorée arrosait de ses larmes un petit bébé de quatre ans qui paraissait en proie à d'horribles souffrances.

« — Sauvez-le ! s'écria cette femme en tombant aux genoux de Jobert.



« — Écartez-vous, et laissez-moi, dit rudement le chirurgien.

« Et il s'approcha du grabat sur lequel gisait l'enfant. Il l'examina, puis se retournant vers moi :

« — Une heure plus tard il était perdu ; mais je le sauverai !

« Le malheureux enfant avait le *croup*, ce fléau du jeune âge qui fait tant de victimes ! Après avoir opéré le pansement, Jobert dit à la malheureuse mère :

« — Espoir !

« Et il sortit en laissant sur la table un louis de vingt francs. J'aperçus au coin de sa paupière une larme égarée !

« J'ai su depuis que cet enfant avait été guéri, et que tous les dimanches il allait avec sa mère rendre visite à son sauveur, qui lui donnait toujours quelques dragées et une petite pièce d'or. »

Quel singulier homme ! Riche, comblé d'honneurs, membre de l'Académie de médecine, membre de l'Institut, Jobert n'était pas heureux. Le chagrin minait cette âme, robuste cependant ! et l'an dernier, sa raison, fortement ébranlée, l'abandonnait entièrement !

Voici, d'après la *Petite Presse*, comment se manifesta chez Jobert le premier symptôme de cette terrible maladie qui devait nous l'enlever :

« Un jour, il se présente à la caisse de M. de Rothschild pour toucher un mandat souscrit à son nom.

« Le caissier, en recevant l'effet, le parcourt des yeux et y lit le nom du célèbre chirurgien.

« — C'est vous, demande-t-il, qui êtes monsieur Jobert de Lamballe?

« — Moi-même.

« L'employé, mû par un mouvement de curiosité machinale, passa sa tête par le guichet destiné à établir la communication avec le public.

« — L'enfant! voilà l'enfant! s'écrie Jobert en se précipitant sur cette tête, qu'il saisit de ses mains nerveuses et qu'il tire à lui avec les plus violents efforts.

« Aux cris du malheureux caissier on accourt, on le dégage à grand'peine de cette périlleuse étreinte, et on emmène Jobert, qui continue à vociférer :

« — Je vous dis que voilà l'enfant!

« On crut d'abord à une mystification, à une plaisanterie de la part d'un homme aussi sérieux; mais, hélas! on ne tarda pas à reconnaître que cette ex-

centricité, en quelque sorte professionnelle, était l'effet du désordre, jusqu'alors latent, qui commençait à troubler et à obscurcir cette brillante intelligence. »

On le transporta dans la maison de santé du docteur Blanche, où il est mort.

Depuis longtemps il ne reconnaissait plus personne. Un jour, cependant, qu'un de ses amis, le professeur G..., venait lui rendre visite, il eut un éclair de raison... mais ce n'eut, hélas! qu'un éclair!

Il était assis au coin du feu, indifférent à ce qui se passait autour de lui, et n'entendant rien de ce que son ami lui disait :

— Jobert, lui dit tout à coup ce dernier, voulez-vous faire une opération ? Il y a un homme à sauver !

— Un homme à sauver ! j'y cours, s'écria-t-il en se levant soudain.

Puis, se laissant retomber sur son siège, il murmura :

— L'homme à sauver !... c'est moi ! Non, ce n'est pas la peine !

Rien ne saurait mieux terminer cette biographie

que le portrait suivant de Jobert tracé de main de maître par mon confrère Paschal Grousset dans le *Figaro* :

« C'est une des grandes figures de ce temps. Une tête faite pour le marbre. Je vois encore ce nez audacieusement grand, ces sourcils touffus, ce vaste crâne, ces pommettes saillantes. Il avait des yeux gris qui vous transperçaient jusqu'à la pensée. L'air triste, concentré et comme fâché.

↓ « Dans les rues, — il aimait aller à pied, comme Dupuytren, — il marchait le regard fixé au sol, sans voir les passants, isolé du monde extérieur. La rencontre d'un ami le secouait comme le choc d'une torpille : il sortait du pays des rêves avec des manières saccadées et hésitantes, brusques, comme automatiques. A le voir aller, dans sa redingote militairement boutonnée, avec son pantalon bleu à sous-pieds et sa mine raide, vous l'eussiez pris pour un vieux soldat. »

LE DOCTEUR LIÉGEOIS

« Parce qu'il a été reçu chirurgien des hôpitaux après s'être présenté 7 fois à ce concours, ce petit monsieur s'imagine être un aigle. Il a le regard fier, le teint animé, une petite voix d'eunuque et le débit le plus fatigant qu'il soit possible d'entendre. C'est merveille de le voir aux examens avec sa longue toge noire et sa toque rouge, qui lui donnent l'air d'un chien savant ! Il est là se démenant, gesticulant comme un beau diable, posant aux candidats des questions sur lesquelles il a été collé lui-même et auxquelles il serait très-embarrassé de répondre ; puis, de temps à autre, serrant prétentieusement

les lèvres, il regarde tout le monde avec un petit air vainqueur. Voyons, monsieur, assez de roue comme cela; regardez un peu vos pieds! vous avez beaucoup de vanité, c'est fort gentil cela, mais permettez-moi une simple question : Pourquoi ? (1) »

(1) Extrait des *Hommes du jour*, par Eugène Vermersch.

LE DOCTEUR HOUËL

Ancien interne des hôpitaux, nommé aide d'anatomie en 1844, et conservateur du Musée Dupuytren en 1848, M. Houël est aujourd'hui professeur agrégé à la Faculté de médecine, membre de la Société impériale de chirurgie, — dont il est depuis long-temps trésorier, — de la Société anatomique et de la Société de biologie.

Depuis quinze ans, M. Houël a professé à l'École pratique l'anatomie descriptive et l'anatomie chirurgicale.

En 1850, deux ans après qu'il fut devenu conservateur du Musée Dupuytren et qu'il eut étudié les pièces qui le composent, il publia un *Manuel d'anatomie pathologique générale et appliquée*, suiv

d'un catalogue du Musée, qui est aujourd'hui à sa deuxième édition.

Grâce à ses soins et à son zèle, le Musée Dupuytren qui, en 1848, ne comptait que 1,200 pièces non classées, en renferme aujourd'hui CINQ MILLE classées par lui d'après le livre de Cruveilhier. Toutes ces pièces ont, en outre, été étudiées et décrites par M. Houël dans un travail considérable formant plusieurs volumes manuscrits, dont il a doté la Faculté, et que celle-ci ferait bien de publier, ce nous semble.

La science est encore redevable au docteur Houël de plusieurs travaux originaux sur *les kystes hydatiques du poumon*, sur les *névrômes*, sur *l'étranglement interne*, qui ont été récompensés par l'Académie de médecine et l'Institut.

Il a, en outre, rédigé le cinquième volume du *Traité d'anatomie pathologique* de Cruveilhier. Enfin, pendant de longues années, il a suppléé maintes fois M. Nélaton à l'hôpital des Cliniques. On peut même dire que M. Houël a été le bras droit du *grand-officier de la Légion d'honneur*, ce qui me rappelle la fable du bon La Fontaine, dans laquelle *Raton-Houël* tire les marrons du feu, tandis que *Bertrand-Nélaton* les croque. — Ah ! décidément M. Nélaton est un homme bien fort !

LE DOCTEUR GUÉRARD

Le docteur Guérard est un ancien élève de l'École normale. Aujourd'hui membre de l'Académie de médecine, il a concouru jadis pour diverses chaires. Ainsi, après avoir été reçu agrégé en 1829, nous le voyons sur les rangs en 1831 pour la chaire de physique médicale; en 1838 pour celle d'hygiène; en 1839 pour celle de thérapeutique, et, en 1841, pour celle de physique qu'il avait déjà disputée en 1831.

M. Guérard est un homme d'un grand sang-froid, d'un savoir immense, d'un zèle à toute épreuve. Aujourd'hui encore, malgré son grand âge,—72 ans,

nous le voyons plus que jamais assidu à l'hôpital et à l'Académie de médecine.

Il a peu écrit, et, sauf ses diverses thèses de concours, nous ne connaissons de lui que quelques articles du Dictionnaire en 25 volumes.

LE DOCTEUR DUBOIS

(D'AMIENS)

Secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, M. Dubois (Frédéric), né à Amiens en 1803, fut reçut docteur à Paris en 1828, puis agrégé, et enfin membre de l'Académie de médecine en 1843. Il fut longtemps un des membres les plus actifs de cette assemblée, et se fit toujours remarquer par l'indépendance nécessaire au triomphe de ses opinions, mais aussi et surtout par le respect qu'il porta toujours à celles d'autrui.

Combien de collègues, aujourd'hui surtout, devraient sur ce point suivre son exemple !

M. Dubois a publié de nombreux ouvrages, entre

autres une *Histoire de l'hypocondrie et de l'hystérie*; un *Traité de pathologie générale*, en 2 volumes; un *Traité des études médicales ou de la manière d'étudier la médecine*. Cet ouvrage que, d'après son titre, on pourrait prendre pour un guide vulgaire renfermant les lois et règlements relatifs aux études est, au contraire, une œuvre philosophique qui offre un résumé véritablement encyclopédique de toutes les sciences d'observation, classées d'après leur enchaînement normal.

M. Dubois, alors qu'il n'était que secrétaire annuel de l'Académie, se faisait remarquer par la clarté, la précision, et surtout l'impartialité de ses rapports et de ses comptes rendus.

Le vénérable docteur n'a jamais beaucoup pratiqué la médecine. Il est avant tout un homme de cabinet, et, dans ce travail continu, il a puisé une érudition et une science immenses, qui font de lui une véritable encyclopédie vivante.

LE DOCTEUR LARREY

Le baron Hippolyte Larrey est le fils de l'immortel chirurgien en chef des armées de Napoléon I^{er}, que ce dernier appelait avec raison « LE PLUS HONNÈTE HOMME DU MONDE ! »

Entré en 1828, comme élève au Val-de-Grâce, dans le corps de santé militaire, M. Larrey en a parcouru tous les grades, sans interruption, et compte aujourd'hui plus de trente ans de services effectifs.

Nommé sous-aide à Strasbourg en 1829, et rappelé ensuite à Paris, sous les ordres de son père, chirurgien en chef de l'hôpital du Gros-Caillou, il pansait auprès de lui, en 1830, les blessés des jour-

nées de Juillet. L'année suivante, il l'accompagnait à Bruxelles, pour l'organisation du service de santé de l'armée belge.

En 1832, il faisait sa première campagne à l'armée du Nord ; et, au siège de la citadelle d'Anvers, il était aide-major de l'ambulance de la tranchée.

Plus tard, il a rempli différentes missions, soit comme chirurgien major, soit comme principal ou enfin comme inspecteur. C'est ainsi qu'en 1839, il fut détaché à Lille, faisant fonctions de chirurgien major à la division de cavalerie du corps de rassemblement ; mais il n'obtint cette promotion qu'en 1842, dans la dixième année de son grade d'aide-major.

Devenu, en 1843, chirurgien en chef de l'hôpital du Gros-Caillou, agrégé de l'École de médecine, il fut enfin chirurgien en chef du Val-de-Grâce en même temps que professeur de clinique chirurgicale, jusqu'en 1858.

Détaché, en 1857, au camp de Châlons, comme chef du service de santé de la garde impériale, il profita de l'avantage de cette position et de l'honneur d'assister, chaque jour, au rapport de l'Empereur, pour soumettre directement à l'approbation de Sa Majesté toutes les mesures qui lui parurent utiles à

l'état sanitaire des troupes, à l'hygiène des camps et à certaines améliorations désirées par le corps des officiers de santé militaires.

Médecin en chef de l'armée d'Italie en 1859, et chirurgien de l'Empereur, il dirigea tous ses efforts vers l'application des moyens nécessaires pour prévenir les effets désastreux de l'encombrement ou l'invasion des épidémies, doublement redoutables alors, sous l'influence de la chaleur extrême et des marches forcées. A cet effet, il obtint du commandement en chef, de l'administration militaire et des autorités civiles, la dissémination des malades et des blessés dans les ambulances, la création d'une multitude d'hôpitaux improvisés dans tous les établissements publics, l'évacuation enfin régulière des convalescents, les uns en état de rejoindre leurs corps respectifs, les autres ayant besoin de rentrer en France pour y compléter leur guérison.

C'est pendant cette même guerre d'Italie qu'il fut promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur, le lendemain de la bataille de Solferino, où son cheval fut atteint d'un coup de feu dans le poitrail, au milieu de l'état-major de l'Empereur.

M. Larrey, autorisé à accompagner son illustre

père dans ses voyages, a recueilli, sous ses yeux, beaucoup de matériaux relatifs au service de santé, en visitant différentes contrées de la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie et l'Algérie. Chargé enfin lui-même, par le ministre de la guerre, de diverses inspections médicales, depuis une dizaine d'années, il a parcouru toutes les divisions militaires de l'intérieur, et deux des trois divisions de l'armée d'Afrique, avec la division de Rome.

Membre du conseil de santé depuis 1858, il prend part régulièrement à toutes les délibérations ; mais s'il a eu quelquefois l'initiative de propositions ou de mesures utiles, il ne saurait s'en prévaloir, et s'honore plutôt de partager avec ses collègues la solidarité de leurs travaux collectifs.

Le baron Larrey, plein de confiance dans l'avenir de la chirurgie conservatrice,—dont il avait professé les principes dès 1844, en les appliquant, depuis, à la plupart des grandes lésions traumatiques, soit dans les hôpitaux soit dans les ambulances,—en a signalé maintes fois les avantages dans ses cours et dans ses publications.

A part la question générale de la chirurgie conservatrice, nous énumérerons quelques-unes des ques-

tions spéciales dont M. Larrey s'est occupé davantage et auxquelles il a essayé d'ajouter quelques progrès :

Hygiène militaire des hôpitaux et des camps ; — Blessures par armes de guerre et notamment plaies par armes à feu ; — Appareils inamovibles et pansements rares ou alternatifs ; — Hémorragies traumatiques ; — Lésions des os ; — Traitement des fractures compliquées des membres inférieurs ; — Plaies et fractures des articulations ; — Amputation des membres ; — Trépanation du crâne ; — Mutilation de la face et spécialement de la mâchoire par les coups de feu ; — Stomatise ulcéreuse des soldats ; — Plaies de poitrine ; — Maladies du sein chez l'homme ; — Plaies de la vessie par armes à feu, etc., etc...

Tous les travaux publiés par M. Larrey ne sont pas des ouvrages dogmatiques, mais des monographies et des mémoires sur la chirurgie, spécialement sur la chirurgie militaire, qui, pour la plupart, se trouvent insérés dans les divers recueils de médecine et de chirurgie.

M. Larrey s'est encore livré à plusieurs essais biographiques remarquables; c'est ainsi que nous lui devons une notice sur Bichat dans le *Plutarque*

français; un discours pour l'inauguration de sa statue, à Bourg, ainsi qu'un autre pour le même hommage, rendu par l'Ecole de médecine de Paris à l'immortel physiologiste. Indiquons enfin une notice sur M. Montagne, membre de l'Institut, ex-chirurgien-major de l'ancienne armée; et des discours, modèles d'éloquence et de style, prononcés aux obsèques d'Amussat, Casimir Broussais, Lenoir, Ribes, Robert, Royer-Collard, etc., etc...

D'une amérité parfaite et d'une complaisance inouïe, M. Larrey a, en outre, fourni à un grand nombre d'élèves de riches éléments de thèses de doctorat.

Enfin, l'éminent chirurgien, qui vient d'être nommé membre associé libre de l'Institut, s'est toujours abstenu de rechercher la clientèle civile, incompatible, selon lui, avec les obligations de la carrière militaire.

D'après ce qui précède, on peut voir que M. Larrey porte avec honneur le nom de son illustre père, ce qui doit être, aux yeux de tous, le plus bel éloge qu'il puisse désirer.

LE DOCTEUR HARDY

Né à Paris en 1811, M. Hardy fit ses études spéciales à notre Faculté de médecine. Après avoir été interne et chef de clinique à la Pitié, il fut reçu docteur en 1836. Attaché au bureau central en 1841, il devint médecin de Lourcine en 1846, et, en 1851, médecin de l'hôpital Saint-Louis, où il est encore aujourd'hui.

M. Hardy est un modèle de travail, de loyauté et de dignité professionnelle. On lui doit un *Traité de pathologie interne* qu'il publia avec M. Behier. Cet ouvrage, et son *Traité des maladies de la peau*, sont aujourd'hui classiques.

Sa carrière tout entière s'est écoulée à l'hôpital et

à l'École. Il professa longtemps à l'École pratique, et aujourd'hui ses cliniques de Saint-Louis sont suivies par un grand nombre d'élèves et de médecins français et étrangers.

Son enseignement se distingue par la clarté de l'exposition, la justesse des critiques, l'excellence de la méthode, la sobriété du discours, et, avant tout, la netteté et la simplicité qui conviennent à l'enseignement de l'École.

Le passé répond donc de l'avenir ; et s'il est permis de s'arrêter au présent, nous reconnaîtrons que, chez lui, la maturité et l'expérience n'ont ni éteint la verve, ni ralenti l'activité. Aussi est-ce avec un vrai plaisir que nous avons salué le nouveau professeur de *pathologie interne*.

Chacun sait que M. Hardy a trouvé le moyen de guérir la gale en *deux heures* !

Cette maladie me rappelle un mot d'une actrice d'un de nos théâtres de genre : atteinte de ce vilain mal, et l'ayant communiqué à un prince russe son amant, la jeune personne reçut de celui-ci des reproches sévères auxquels elle répondit gravement :

— De quoi vous plaignez-vous, mon cher ? vous étiez un prince russe, vous serez en outre un *prince de gale* !

en ce qui touche les questions
d'instruction et d'éducation
l'on ne peut que déplorer de
voir combien reste négligé
l'enseignement des choses qui
nous intéressent le plus, la
connaissance de notre propre
organisation et de ses actes,
d'un part, et de l'autre
combien le régime actuel
de l'instruction publique
laisse ceux qui protègent la
biologie dans l'impossibilité de
faire des élèves

CH. Robic Juin 1866

LE DOCTEUR CH. ROBIN

Né à Jafferon, petite ville du département de l'Ain, M. Charles Robin vint à Paris en 1840 pour étudier la médecine. Dans le cours de ses études, il fut nommé externe et interne au concours, et obtint en 1844 le grand prix de l'École pratique.

Reçu docteur en 1845, il fut envoyé la même année en Normandie et à Jersey recueillir des objets d'histoire naturelle et d'anatomie comparée destinés au nouveau musée fondé par les libéralités d'Orfila.

Reçu agrégé en 1847, le docteur Robin ouvrit un cours d'anatomie pathologique. Il organisa aussi un laboratoire d'anatomie comparée dans l'aile droite des bâtiments de l'ancienne mairie du onzième ar-

rondissement. De vastes salles, parfaitement éclairées et aérées, des réservoirs, des viviers, des cages de toute sorte pour la conservation des animaux vivants, des microscopes d'une grande puissance, des tuyaux mobiles garnis de robinets, d'où s'échappent des filets d'eau rapide que l'on dirige à volonté, tous les instruments et appareils nécessaires aux préparations anatomiques ont fait de cet établissement un véritable modèle du genre. C'est là que, pendant de longues années, M. Robin a passé sa vie à travailler et à enseigner aux autres les résultats de ses recherches. C'est aussi là, dans ce même laboratoire, que la Faculté est venue le chercher pour lui donner la nouvelle chaire d'histologie créée pour lui, et dans laquelle l'illustre micrographe monta en novembre 1862.

Le nouveau professeur officiel obtint le même succès qu'avait obtenu le professeur libre. Seulement, comme les doctrines positives du disciple d'Auguste Comte avaient une importance et une publicité plus grandes, exposées dans un grand amphithéâtre, les cléricaux et leurs agents essayèrent de monter une cabale contre le docteur Robin et son enseignement. Les organes de leurs opinions vomirent toutes sortes d'injures et de calomnies contre le savant micro-

graphe ; on essaya d'interrompre ses leçons par des cris et des sifflets ; on alla même jusqu'à lui jeter des sous à la face... Mais, plus fort qu'eux tous, le jeune savant, avec une rare énergie et un sang-froid d'autant plus grand que les attaques étaient plus violentes, lutta contre la cabale, et bientôt sa doctrine s'éleva plus fière et plus solide que jamais, acclamée par une foule innombrable de partisans fidèles et convaincus.

Au commencement de 1866, le professeur Robin, déjà membre de l'Académie de médecine, de la Société de biologie, et de presque toutes les Sociétés savantes de l'Europe, fut nommé membre de l'Institut.

Son élection mérite d'être racontée, et c'est avec un vrai plaisir que nous citons ici l'article que notre confrère Amédée Guillemin écrivit à ce propos dans la *Morale indépendante*.

C'est l'éminent publiciste qui parle :

Il y avait foule à l'avant-dernière séance de l'Académie des sciences, dans les fauteuils des académiciens, comme sur les banquettes réservées au public. Ce n'est pas là, comme on le pourrait croire, une circonstance tout à fait exceptionnelle : toutes

les fois qu'une question en litige promet une discussion animée, par malheur trop souvent personnelle, ou bien qu'un vote doit décider l'admission d'un nouveau membre, parmi des candidats qui se partagent les suffrages de la docte assemblée, la même animation se présente et donne aux séances assez monotones du lundi une physionomie toute particulière. Dans ce dernier cas, les amis, les parents de chaque candidat remplissent la salle, prenant une médiocre attention aux communications scientifiques, jusqu'au moment où la voix du président annonce l'ouverture du scrutin et où les huissiers présentent les urnes aux petits papiers qui contiennent le triomphe ou la ruine des espérances de chacun.

Mais il est rare que la science soit sérieusement intéressée dans ces luttes, où les influences particulières, les préférences personnelles, les susceptibilités de l'esprit de corps jouent le plus grand rôle : ordinairement le vaincu trouve sa revanche à la vacance prochaine, et tout le monde est satisfait.

C'était bien d'une élection qu'il s'agissait le 15 janvier 1866 ; mais la personnalité de l'un des candidats lui donnait une importance exceptionnelle. Non-seulement la science, mais la philosophie et l'es-

prit même de la science étaient en cause. On se demandait si l'Académie des sciences, suivant l'exemple de sa voisine, l'Académie française, allait ou non obéir au mot d'ordre parti, il y a quelque deux ans, d'une petite église intolérante dont MM. Cousin, Guizot et Dupanloup sont les apôtres.

On se rappelle les anathèmes dont Mgr d'Orléans accabla les Littré, les Taine, les Renan, et tous ces modernes impies qui osent déclarer la science supérieure à la foi, et l'esprit d'examen et de liberté préférable à l'esprit de soumission et d'obéissance. L'*Avertissement aux pères de famille* porta coup, et les objurgations du prélat académicien convainquirent les Quarante du péril où ils eussent exposé la société tout entière, en permettant à M. Littré de s'asseoir sur un de leurs fauteuils.

On put croire un instant le positivisme terrassé dans la personne de son plus illustre représentant. Mais l'hydre de la libre pensée a plus d'une tête, et, pour une qu'on s'imagine lui retrancher, mille autres repoussent et s'acharnent à multiplier leurs victimes. Jusqu'ici toutefois les adversaires des fatales doctrines étaient parvenus à circonscrire le mal, et à l'empêcher de s'infilttrer jusque dans le sanctuaire. Grâce à leurs efforts, des penseurs

comme les Vacherot, les Barni, ont été repoussés de l'Institut, et l'*Histoire de la littérature anglaise* exclue de ses concours.

Jusque-là, tout allait bien. Malheureusement pour les défenseurs de la foi et des traditions, une porte s'est trouvée ouverte, dans leur voisinage, à l'esprit nouveau qui s'est empressé de faire irruption, grâce à la complicité de trente-quatre membres de l'Académie des sciences.

La mort de M. Valenciennes avait laissé une place vacante dans la section d'anatomie et de zoologie. Les candidats en présence étaient, d'une part, M. Charles Robin, que des travaux considérables et de premier ordre désignaient depuis longtemps aux suffrages de l'Académie; de l'autre, M. Lacaze-Duthiers, nouveau-venu dans la science, et qui méritait certes le second rang. Mais M. Ch. Robin — nous n'apprendrons rien à personne en le constatant — est un des plus éminents parmi les disciples d'Auguste Comte, et, depuis la mort de ce dernier, un des chefs de l'école positiviste. C'est à lui et à M. Littré qu'est dû le fameux *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie* qui porte le nom de Nysten, son premier rédacteur, et dont les éditions multipliées ont empoisonné, selon Mgr Dupanloup, toute la mo-

derne génération. En un mot, toujours selon le fogueux prélat, Charles Robin est un matérialiste, un athée.

Comment admettre au sein de l'Académie un savant compromis de la sorte? D'autre part, comment éliminer, passer sous silence une candidature que tous ceux qui s'occupent au monde de physiologie, d'histologie, d'histoire naturelle, auraient spontanément provoquée, si de précédentes élections ne l'eussent depuis longtemps mise en évidence? Tel était le problème qu'avait à résoudre la section, et qu'elle crut avoir résolu en présentant aux suffrages de l'Académie une liste où le nom de M. Ch. Robin se trouvait inscrit au second rang. Il paraît clair que l'esprit de Mgr Dupanloup avait passé par là.

Nos lecteurs trouveront peut-être étrange que les hommes de science aient encore des préoccupations pareilles, et qu'ils s'inquiètent, ayant à nommer un physiologue, de savoir à quelle école, spiritualiste ou matérialiste, déiste ou athée, panthéiste ou sceptique, appartiennent les candidats. Pour notre compte, nous nous refuserions à le croire, si nous n'avions eu plusieurs fois l'occasion de lire ou d'entendre à cet égard les professions de foi de tels ou tels académiciens; si, par une singulière aberration

d'esprit, ces savants n'empruntaient à la théologie leurs arguments pour ou contre telle ou telle théorie scientifique ; si, comme nous l'avons signalé déjà à plusieurs reprises, les accusations d'athéisme ou de matérialisme n'étaient suffisantes à leurs yeux pour discréditer une découverte. L'indépendance de la science est une thèse qui trouve encore ses adversaires, comme l'indépendance de la morale.

Voilà pourquoi la dernière élection académique avait une portée tout exceptionnelle, et pourquoi nous sommes heureux d'en constater le résultat, entièrement favorable aux principes que nous défendons.

L'Académie, en nommant M. Charles Robin, s'est hautement dégagée de tout esprit de secte et a donné à la petite Eglise qui domine au sein des Quarante une leçon dont nous n'espérons pas qu'elle sache profiter, mais qui, ailleurs, portera ses fruits.

Le professeur Robin est très-aimé de ses confrères pour lesquels il est d'une complaisance à toute épreuve, et très-populaire parmi les élèves qui ne lui reprochent qu'une chose, d'être parfois un peu sévère aux examens ; ce à quoi je répondrai qu'il n'est souvent que juste, et que ce sont les élèves qui ne savent pas suffisamment leurs matières.

J'aurais l'air mal renseigné si, en terminant, je ne citais la mauvaise plaisanterie éditée jadis par le *Figaro*. Le spirituel journal prétendait que M. Robin a un œil de verre, et qu'il se sert justement de celui-là pour faire ses observations au microscope ! En disant cela, le *Figaro* a été moqueur, c'était son droit. Il est cependant des choses dont on ne saurait se moquer : le docteur Robin a perdu un œil, c'est vrai ; mais c'est sur le champ de bataille de la science ; et ce fait, que le *Figaro* tournait en ridicule, est, au contraire, un des titres de gloire de l'illustre académicien.

LE DOCTEUR CRUVEILHIER PÈRE

Ce vieillard coquet, emmitouflé dans ses fourrures, derrière les glaces d'une élégante voiture traînée par des chevaux de prix ; cet homme à la tête fine, aux cheveux blancs et rares ramenés en avant avec un reste d'intentions : ce grand seigneur, copié sur M. Samson, de la Comédie-Française : n'allez pas le prendre pour un débris de la campagne de Vendée ou pour un diplomate en retraite ; ce n'est pas non plus, comme vous pourriez le croire, — ignorant s'il a des bas violets, — un nonce du pape allant en visite. C'est M. Cruveilhier, de la Faculté.

Pour tant que vous cherchiez, vous ne trouverez

pas un savant dont la vie ait été plus heureuse ; vous n'en trouverez pas non plus dont l'abord soit plus gracieux, plus câlin, plus... eucharistique.

Ce bonheur singulier a eu deux raisons pour une : M. Cruveilhier fut l'élève favori du dictateur de la chirurgie française, — Dupuytren ; il fut aussi le protégé d'un prêtre puissant, M. de Frayssinous. Pour l'amabilité, elle naquit facilement de la fréquentation des gens d'Église et du besoin de se faire pardonner des succès prématurés.

D'ailleurs, il avait naturellement l'humeur souple, celui qui sut rester plusieurs années dans la familiarité du terrible chirurgien de l'Hôtel-Dieu, de ce brutal de génie, haineux et méchant, qui arrivait à l'hôpital à six heures du matin, et rayait un élève pour un retard d'une minute ! Devant un tel maître, il fallait plier ou rompre. M. Cruveilhier ne rompit jamais.

Né en 1791, à Limoges, M. Cruveilhier vint de bonne heure à Paris pour étudier la médecine. Il y était pendant les Cent-Jours. Il a raconté lui-même comment il alla, avec Dupuytren, porter des secours aux blessés sous les murs de Paris, le 30 mars 1814.

« Nous traversons Paris, suivis de brancards

chargés de linge à pansement et d'instruments de chirurgie ; nous arrivons à la Villette, au voisinage de la butte Chaumont, qu'occupaient nos troupes, en face des plus vives attaques de l'ennemi. Les chirurgiens militaires de l'ambulance la plus rapprochée du combat reconnaissent Dupuytren : « Où « allez-vous ? lui crie-t-on. » — Un peu plus loin ! — « Mais il y a du danger. — Ne craignez rien. » — Il s'établit dans une cour, où bientôt les blessés sont apportés en foule. Le premier qui se présenta était un sergent-major de la garde nationale, âgé d'une cinquantaine d'années ; ses deux pieds venaient d'être emportés par un boulet. « J'ai voulu « faire le joli cœur, nous dit-il avec un sourire qui « faisait mal, et à quelques pas d'ici j'ai été atteint. » Il fallut lui amputer les deux jambes.

« Nous étions là depuis cinq heures ; le bruit de la fusillade se rapprochait de plus en plus. Absorbés par les soins que nous donnions aux blessés, nous n'entendions rien, nous ne voyions rien. Tout à coup on nous crie : « Sauvez-vous, sauvez-vous, voici l'ennemi ! » Dupuytren termine l'opération qu'il avait commencée, et nous nous arrachons d'au-
près de ces braves. Nous sommes entraînés par la foule des fuyards qui se dirigeaient vers Paris. Notre

petite phalange se disperse. Je reste seul avec Du-puytren; nous arrivons à la barrière; mais les portes sont fermées. Nous voulons les escalader en montant sur les chevaux de frise, seule et impuissante défense de la capitale du peuple qui avait occupé toute l'Europe. Des baïonnettes nous menacent, et ce ne fut qu'en montrant nos mains ensanglantées et nos instruments de chirurgie qu'il nous fut permis de sauter le mur. Nous traversons Paris consterné, et bientôt le canon et la fusillade cessent de se faire entendre. Ce silence, plus menaçant que le bruit auquel il succède, nous apprit que tout était consommé, que Paris était au pouvoir de l'ennemi. ».

Ses études terminées, M. Cruveilhier partit pour Limoges; il partit le cœur gros, sans doute, comme tant d'autres qui vont enterrer dans un chef-lieu de département les ambitions d'une jeunesse parisienne. Mais, plus heureux que le commun de ces martyrs des inflexibles convenances de famille, il revint bientôt à Paris, après avoir passé par Montpellier.

C'était en 1825. M. de Frayssinous était grand

maitre de l'Université et voulait donner, de sa blanche main, un professeur à la Faculté. Il fallait des qualités spéciales à cette perle rare ; il en fallait tant et de telle nature, qu'on ne la trouva pas à Paris. Dupuytren se souvint de son élève, qui unissait en province les succès d'une clientèle nombreuse aux pratiques d'une irréprochable orthodoxie. Sans doute les notes de l'évêché furent bonnes. M. Cruveilhier eut la chaire d'anatomie.

Devenu, sans concours et sans notoriété, le successeur de Bichat et de Béclard, le nouveau professeur sentit vivement le poids d'un tel héritage. S'il eut le triste courage de l'accepter, il eut du moins l'ambition rédemptrice de donner une excuse à une faveur si écrasante.

Il prit son parti en brave et en homme d'esprit. Il afficha crânement son besoin et son désir d'apprendre ; il organisa un nouveau système d'études ; il se plongea avec fougue dans des travaux rebutants : il sut racheter par une extrême bonne volonté ce que ses premières leçons pouvaient avoir d'incomplet et de trop élémentaire ; il parvint à se concilier les sympathies de tous par une grâce, une obligeance, une modestie inépuisables.

Mais on comprend ce que pouvait produire un

semblable système. Parti d'une base d'études insuffisantes pour gravir successivement tous les degrés de son enseignement, obligé de procéder analytiquement, M. Cruveilhier dut s'interdire des vues larges et générales, pour lesquelles, d'ailleurs, son esprit n'était peut-être pas fait. Il fut un répétiteur excellent, il ne devint jamais un grand professeur.

Au bout de dix ans, il savait son anatomie aussi bien que personne au monde ; il avait entassé des matériaux considérables, et il publiait un *Traité* conçu avec simplicité, écrit avec élégance, parfait modèle du genre académique, terne et médiocre. C'est, depuis 1835, le livre classique, le rudiment de tout le corps médical.

M. Cruveilhier est le Lhomond de l'anatomie.

Il voulut s'élever jusqu'à la syntaxe, et se tourna vers l'anatomie morbide. Il fit pour cette nouvelle branche ce qu'il avait fait pour la première ; puis il publia un traité où l'on remarqua de très-belles planches.

En même temps, M. Cruveilhier, sans bruit et sans éclat, entrait à l'académie de médecine. Comme

il pouvait offrir à ses malades, avec les ordonnances terrestres, les consolations de la religion, il eut bientôt une clientèle élégante et choisie. C'est une des fortunes médicales de ce temps.

En vérité, je le répète, voilà un homme heureux. Toujours dans les idées moyennes, appuyé sur l'autorité doctrinale, ecclésiastique et politique, il a traversé la vie en gondole, porté sur des institutions complaisantes. Il n'a eu ni les luttes, ni les déboires, ni les fatigues que l'on rencontre d'ordinaire aux avenues des grandes situations.

Son seul purgatoire a été son stage auprès de Dupuytren, — et il savait si bien que c'était un purgatoire !

Un fait le peint tout entier.

Les cadavres des hôpitaux sont envoyés aux amphithéâtres d'anatomie, quand personne ne se présente pour payer les frais funéraires. Lugubre, si l'on veut, cette règle est une nécessité qu'un médecin ne saurait méconnaître. Le mort paye à l'Etat, *en nature*, les soins que le malade a reçus.

M. Cruveilhier est président d'une confrérie for-

mée pour enlever les morts au scalpel, en acquittant la prime des pompes funèbres.

Cette fin d'un anatomiste (1)!

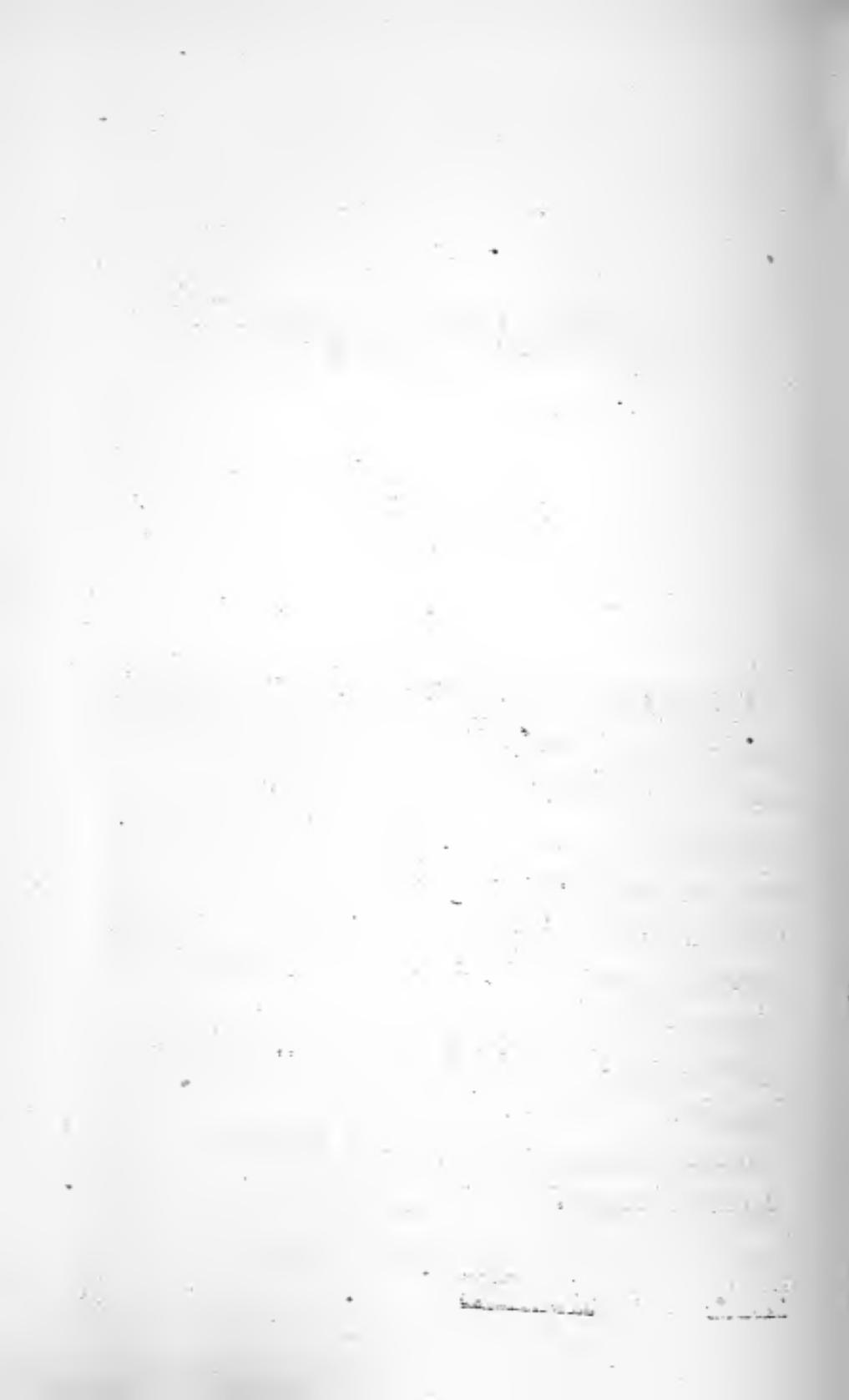
(1) Cette étude est due à la plume de M. Paschal Grousset, qui la publia jadis dans le *Figaro*. Nous espérons que notre jeune et savant confrère nous pardonnera cet emprunt : on n'emprunte qu'aux riches.

LE DOCTEUR CRUVEILHIER FILS

Ah ! qu'on est donc heureux d'être le fils de son père ! — surtout lorsque son père est professeur à la Faculté. — N'est-ce pas, M. Cruveilhier ?

Je ne dis pas cela pour fâcher le jeune docteur. Dieu m'en garde. Mais enfin, il me permettra de croire que, sans son père, il n'eût pas été reçu la même année, docteur, agrégé et chirurgien des hôpitaux.

Que diable ! on ne peut pas courir... *trois lièvres à la fois* ! et M. Cruveilhier nous prouve que La Fontaine avait raison ; car par son exception il nous confirme la règle.



LE DOCTEUR BOUVIER

Agrégé libre de la Faculté, médecin de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine, M. Bouvier fut reçu docteur à Paris, en 1823. Elève du grand Béclard, et l'un des anciens aides d'anatomie des plus distingués, M. Bouvier, déjà anatomiste habile, abandonna l'enseignement auquel il semblait d'abord vouloir se destiner, et se livra à l'orthopédie, jusqu'alors assez négligée en France, et acheta en 1825 l'établissement de Chaillot, très en vogue à cette époque.

Comme homme de science, M. Bouvier a publié avec Béclard une belle édition de l'*Anatomie de Bichat*; un travail remarquable sur l'*Étiologie des dif-*

formités en général et des déviations de l'épine en particulier, couronné par l'Institut; un mémoire sur les *Causes et le Traitement du pied-bot*; enfin, un grand nombre d'articles de journaux et de dictionnaires.

LE D^r BRIÈRE DE BOISMOND

Ancien élève de l'École pratique, membre de l'une des commissions médicales envoyées en Pologne en 1831 pour étudier le choléra, M. Brière de Boismond s'est, depuis, toujours occupé des maladies mentales.

Il a publié en 1861 un travail relatif à *la Colonisation comme système de traitement des aliénés*. Disons dès le début que l'éminent spécialiste se déclare hautement le partisan de ce système appliqué en Belgique depuis déjà plusieurs siècles avec succès.

C'est le fameux Pinel qui, le premier en France, ait mis un terme à une barbarie séculaire envers les fous, ouvert leurs cabanons et brisé leurs chaînes.

Esquirol après lui continua cette noble tâche et fonda de magnifiques asiles pour le traitement de cette triste et cruelle affection.

Les améliorations nombreuses apportées par ces savants spécialistes étaient déjà immenses, mais insuffisantes, et, depuis quelques années surtout, une foule de médecins se sont élevés contre le système de séquestration appliqué aux aliénés.

M. Brière de Boismond s'est ému de ces bruits, il a longtemps étudié la question, et il a opté non pour le système de colonisation *absolue* en usage en Belgique, mais pour le système usité dans l'asile créé à Clermont, non loin de Paris. Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt la description de cet établissement.

En 1832, dit le docteur Brière de Boismond, le docteur Labitte père fondait à Clermont (Oise), un asile privé qui, commencé avec 16 malades, en compte aujourd'hui plus de 1,200. Cet asile est le siège central où les malades sont traités et soumis à un stage avant qu'une destination leur soit assignée, soit pour les champs, soit pour les ateliers, et où ils sont internés quand, par une crise quelconque, ils troubent l'ordre de la colonie.

La colonie de Fitz-James, ainsi nommée du vil-

lage auquel elle touche, est située à deux kilomètres de Clermont, distance suffisante pour en cacher la vue aux malades, mais pas assez grande pour qu'ils oublient qu'un écart peut les y ramener.

L'aspect des lieux est celui d'une grande exploitation agricole, et n'éveille aucune idée particulière. L'entrée annonce une belle maison de campagne. La première remarque qui se présente à l'esprit, dès qu'on a pénétré dans l'intérieur, c'est que la claustration n'existe pas; soit qu'on traverse les cours, soit qu'on visite les appartements, les dortoirs, les bâtiments de la ferme, on a toujours la campagne devant soi! nulle part on ne trouve de portes gardées, de croisées de précaution, de serrures à secret, de cellules de force, de quartiers hermétiquement fermés. Les mesures prises, pour la séparation des sexes, sont celles usitées par chacun pour isoler sa demeure de celle du voisin. Il y a cependant une surveillance, mais elle est exercée par des personnes intelligentes, qui n'ont aucun des signes du geôlier, et par des colons tranquilles qu'on récompense, quand ils ont empêché une évasion ou un suicide.

L'exploitation se compose de deux sections distinctes : de la partie réservée à l'administration, aux

pensionnaires, aux colons, aux corps d'habitation, à la ferme, d'environ 40 hectares de superficie, et des terres labourables qui n'en contiennent pas moins de 200. La disposition de ces deux sections permet de les embrasser d'un coup d'œil, et de surveiller facilement la conduite et les travaux des malades.

306 aliénés convalescents, curables et incurables, habitent la colonie. Sur ce nombre, il y a 49 pensionnaires qui participent peu aux occupations manuelles. Le travail se divise entre 170 hommes et 187 femmes (357). 60 des premiers se livrent à la culture, le reste vaque à tous les services d'une grande exploitation. Les femmes sont exclusivement occupées du blanchissage. Ces 306 malades sont sous la surveillance d'un personnel administratif de 45 individus.

Il n'est pas nécessaire d'énumérer les avantages de cette colonie, pour faire comprendre son influence sur les malades. Non-seulement elle leur crée des occupations variées, mais elle est encore pour eux une sorte d'école d'agriculture pratique. Tous les instruments aratoires utiles sont mis entre les mains des colons, ou fonctionnent sous leurs yeux, et ce sont eux qui prêtent leur concours aux expériences des *faucheuses*, des *moissonneuses*, deux

procédés nouveaux de culture, à l'élevage des animaux, etc...; de sorte que les convalescents, en quittant la colonie, peuvent, lorsqu'ils sont intelligents, utiliser les connaissances qu'ils ont acquises pendant leur séjour et améliorer leur position.

C'est à donner envie de devenir *fou*!

LE DOCTEUR BROCHIN

Né en 1808, à Carcassonne, M. Brochin commença ses études médicales à Montpellier et se trouva à Marseille en qualité d'interne des hôpitaux lorsque éclata dans cette ville la terrible épidémie de 1835. Nommé médecin de l'un des bureaux de secours de cette dernière ville, il se distingua et reçut en récompense de son zèle, d'abord une médaille d'or de la part du conseil municipal de Marseille, ensuite une seconde médaille donnée par le roi, puis une indemnité de frais d'examen.

Le jeune élève, couvert de ces lauriers, arriva à Paris et se fit recevoir docteur en 1837.

Depuis cette époque, M. Brochin s'est presque

exclusivement consacré à la presse médicale, dans laquelle il a acquis, comme critique, une place justement méritée.

La *Gazette médicale*, l'*Esculape*, l'*Examinateur médical*, la *Revue synthétique*, la *Revue médicale* et la *Gazette des hôpitaux* renferment une foule d'articles originaux, critiques, bibliographiques et cliniques dus à la plume de ce journaliste.

LE DOCTEUR BOUCHUT

Fils et petit-fils de médecins vétérinaires, M. Eugène Bouchut naquit à Paris, le 18 mai 1818. En 1835, à peine âgé de dix-sept ans, il commença ses études médicales et devint successivement externe et interne. En 1842, il obtint la grande médaille d'or des hôpitaux.

Devenu agrégé et médecin des hôpitaux à la suite de deux brillants concours en 1849, il passa successivement à l'Hôtel-Dieu, à Sainte-Eugénie et à l'hôpital des Enfants-Malades, où il est encore aujourd'hui.

En 1852, le docteur Bouchut reçut la croix de la

Légion d'honneur, dans les circonstances assez curieuses que voici :

On était au lendemain du 2 décembre — date fatale pour la plupart de nos libertés ! Napoléon III imitant, en cela, les empereurs de l'ancienne Rome, qui au lendemain d'une victoire montaient au Capitole rendre grâce aux dieux, se rendit à Notre-Dame dès le matin.

En sortant de la métropole, il se dirigea *naturellement* vers l'Hôtel-Dieu.

La première personne qu'il rencontra sur la porte fut le docteur Bouchut. Le jeune médecin faisait alors *gratuitement* le service de son vieux maître, M. Martin Solon, atteint d'une maladie grave qui l'emporta. Pour le récompenser de ses services, de ses travaux et surtout de son zèle pendant la dernière épidémie cholérique, l'Empereur lui adressa quelques paroles bienveillantes et lui donna la première croix de son règne.

Le docteur Bouchut est une des gloires de l'enseignement libre.

Depuis 1859, en effet, il a constamment professé soit à l'Ecole pratique, soit à l'hôpital des Enfants. — A l'Ecole pratique il a traité tour à tour la patho-

logie interne, la pathologie générale et l'histoire de la médecine au point de vue des doctrines médicales. — A l'hôpital, l'étude clinique des maladies de l'enfance fait l'objet de ses études.

Tous ces divers cours sont suivis par un grand nombre d'élèves, et le succès du maître ne s'est jamais démenti.

A côté des succès de l'enseignement, M. Bouchut en a obtenu d'autres par la publication de nombreux ouvrages qui tous ont eu de nombreuses éditions.

Ainsi il a publié :

Un mémoire sur *la phlegmatia alba dolens*, et un autre sur *la fièvre puerpérale*, qui tous deux ont obtenu le prix Montyon à la Faculté de médecine ;

Un ouvrage dans lequel se trouve consignée la découverte faite par l'auteur de *plusieurs signes immédiats de la mort*, — tels que l'absence prolongée des battements du cœur à l'auscultation, la décoloration de la choroïde à l'ophthalmoscope, le défaut de dilatation de l'iris par l'atropine, — qui a été couronné par l'Institut ;

Un *Traité d'hygiène de la première enfance*, qui est aujourd'hui à sa cinquième édition.

Un *Traité des maladies de l'enfance*, renfer-

mant un grand nombre de faits nouveaux, qui a eu cinq éditions, et dont on a fait des traductions allemande, anglaise, russe, espagnole et italienne ;

Un *Traité de diagnostic des maladies du système nerveux par l'ophthalmoscope*, contenant la découverte de la loi de coïncidence des maladies cérébro-spinales et de la névrite optique. C'est le moyen de voir au fond de l'œil, par les lésions qui s'y produisent, une partie des lésions qui occupent le cerveau. Cet ouvrage a été aussi couronné par l'Institut ;

Enfin, sa dernière publication est un *Dictionnaire de thérapeutique médicale et chirurgicale* (en collaboration avec le docteur Després pour la chirurgie). Cet ouvrage, qui a obtenu la faveur réservée à tous les dictionnaires, n'est pas le premier de ce genre. A en croire M. Amédée Latour, il y a une trentaine d'années, un médecin polonais, le docteur Zserlecki, publia aussi un dictionnaire de thérapeutique, et peut-être qu'avant lui la même idée avait aussi tenté d'autres auteurs. Quelques indications bibliographiques sur ce sujet eussent été bien placées dans cet ouvrage.

Les articles médicaux du dictionnaire renferment d'abord une série de propositions qui résument la nosographie. Le traitement, aussi complet que dans

le plus étendu des traités de médecine, est divisé en méthodes rationnelles et empiriques. Sous le titre thérapeutique qui suit chaque article, il y a d'abord le traitement que l'auteur juge le meilleur, puis l'énumération des traitements qui ont donné quelquefois de bons résultats ; enfin, à ces lignes, sont adjoints des formulaires étendus, renfermant toutes les formules connues, groupées en ordre, de façon à offrir un avantage réel pour les praticiens et pour tous ceux qui veulent à un moment donné trouver tout ce qui a été fait pour remédier à une maladie.

Outre ces nombreuses et importantes publications, M. Bouchut a encore écrit un grand nombre d'articles de pathologie et de philosophie médicales dans les journaux de médecine.

Malgré tout son mérite scientifique, M. Bouchut n'est pas et ne sera *jamais* de l'Académie. Je dis *jamais*, parce que plusieurs des membres de la docte assemblée l'ont déclaré au docteur.

C'était il y a quelques années de cela. M. Bouchut se portait candidat à une place vacante. Selon l'usage, il se rendit chez tous les membres de l'Académie, pour leur faire sa visite de néophyte. S'étant rendu chez M. X..., alors président, et ne l'ayant

pas trouvé chez lui, M. Bouchut l'attendit un jour au sortir de l'Académie, et l'accostant dans la salle des Pas-Perdus :

— Maître, je suis allé deux fois chez vous vous faire ma visite de candidat, je regrette de ne pas vous avoir rencontré.

— Ah! vraiment? vous êtes bien bon de vous être donné tant de mal. *Vous n'arriverez pas*, M. Y... doit passer avant vous.

— Cependant j'ai plus de titres que lui !

— Ça ne fait rien — et puis, après M. Y... il y a encore M. Z...

— Mais il n'a rien fait pour la science. Désidément je vois que je *n'arriverai jamais*, si vous ne recevez que ceux qui n'ont aucun titre à vous offrir.

Esprit actif, ingénieux et distingué, ne manquant ni d'élévation ni de portée, M. Bouchut est l'un des rares médecins de nos jours, qui ont osé secouer le joug de l'anatomisme pur de l'école de Paris. Il n'a qu'un défaut, celui de notre siècle, la précipitation ! De ses conceptions il fait trop vite des créations. Ses vues théoriques, il les jette trop vite dans la pratique, et sa pratique manque peut-être quelquefois

d'une expérience suffisante. Toutefois, M. Bouchut est un de nos médecins les plus en vogue et les plus recherchés pour les maladies des enfants.

Pour finir, traçons en deux mots le portrait du docteur : Sa figure est encadrée dans un collier de barbe grisonnante ; son œil est vif et intelligent, son nez assez grand, sa bouche bien fendue, ses lèvres un peu pincées quoique assez grosses. Toujours en cravate blanche, il porte en été un habit bleu à boutons d'or qu'il recouvre l'hiver d'un manteau court doublé de velours, comme M. Barbey d'Aurevilly.

Enfin, son corps est mince et sa taille, très-élevée, a été jadis dans le *Moniteur des hôpitaux* le sujet des flèches du docteur Joulin, qui amenèrent le triste procès bien mérité, que nous demandons pardon à M. Bouchut de rappeler ici.

1. THEORY (KARL MARX)

2. THEORY (KARL MARX)

3. THEORY (KARL MARX)

4. THEORY (KARL MARX)

5. THEORY (KARL MARX)

6. THEORY (KARL MARX)

7. THEORY (KARL MARX)

8. THEORY (KARL MARX)

9. THEORY (KARL MARX)

10. THEORY (KARL MARX)

LE DOCTEUR AXENFELD

D'origine russe, puisqu'il naquit à Odessa le 25 octobre 1823, M. Axenfeld vint étudier la médecine à Paris, et se fit naturaliser Français.

Dans le cours de ses études, il obtint deux médailles pour son courage et son dévouement dans les hôpitaux pendant les épidémies cholériques de 1843 et 1854, et remporta, dans sa quatrième année d'internat, la grande médaille d'or de l'Assistance publique.

Docteur en 1855, puis agrégé et médecin des hôpitaux, il fit longtemps à l'Ecole pratique des cours très-remarqués, qui le firent choisir pour suppléer,

pendant trois ans, M. Rostan à l'Hôtel-Dieu, et plus tard M. Andral à l'École.

Aujourd'hui professeur de pathologie interne, M. Axenfeld a retrouvé ses nombreux élèves de l'École pratique qui lui ont chaleureusement témoigné de leur vive sympathie.

Comme physique, je ne puis mieux vous le faire connaître qu'en le comparant à Sardou, avec lequel il a une certaine ressemblance de taille et de visage. Du reste, son portrait figurait au salon de 1859. Il était dû au talent de son jeune frère, artiste distingué.

Ce n'est pas sans vigilance et
sans effort qu'il va pouvoir à
de maintenir, outre que se peut
maintenir un organisme contre la
décadence et la ruine rapide...
La faculté des créations et des
conceptions, c'est là le visage,
de l'homme ou sa gloire,
le visage en la croissance.
Mais il lui reste, quand le sort
le favorise et qu'il ait le
sort, il lui reste le calme de l'
âme, la paix de l'idée, l'
accumulation de la science, et
quelquefois, dans les meilleurs
moments, quelques sourires
à la jeunesse.

le 14 février 1868

à Littre¹

(Dau, Gillas et l'archivage de
Grenade, Théologie positive;
= t. I, p. 447)

LE DOCTEUR LITTRÉ

M. Littré est un des hommes les plus extraordinaires de notre époque. Savant comme plusieurs bénédictins, aucune branche des connaissances humaines n'a échappé à ses investigations : histoire, politique, linguistique, philologie, médecine, philosophie, poésie, le glorieux continuateur d'Auguste Comte sait tout !

Né à Paris en 1804, Littré fit de très-brillantes études au collège Louis-le-Grand et remporta plusieurs grands prix d'honneur aux concours généraux. En quittant le collège à l'âge de 19 ans, seul, sans fortune, il accepta une place de secrétaire chez M. Daru, l'ancien ministre de Napoléon I^{er}. Ce nou-

veau poste lui permit d'étudier la médecine. Interne au bout de deux ans d'études, il remplit ces fonctions pendant quatre ans, et devint pendant ce temps, quoique encore élève, collaborateur du journal hebdomadaire de médecine fondé par ses maîtres Bouil-laund, Andral et Royer-Collard.

M. Littré ne prit jamais son titre de docteur, faute de ressources suffisantes pour l'obtenir et se lancer dans la carrière médicale.

La révolution de 1830 venait d'éclater. M. Littré, dont les convictions étaient très-arrêtées, fit son devoir de citoyen. Je n'en veux pour preuve que cet épisode emprunté à la remarquable notice de M. Sainte-Beuve, que nous voudrions bien voir en tête du *Dictionnaire de la langue française* :

« Dans les journées de juillet 1830, après la violation des lois par le pouvoir existant, M. Littré avait fait selon ses principes. Il avait pris le fusil, ainsi que ses amis, avec cette particularité qu'il s'était revêtu d'un habit de garde national, habit séditieux, puisque la garde nationale était dissoute, et il joignit à l'uniforme un chapeau rond. Pendant toute la journée du mercredi 28, il avait fait le coup de feu dans la Cité, le long du quai Napoléon. Le lendemain jeudi, au Carrousel, Farcy avait été frappé

d'une balle à son côté, et c'est chez lui que le corps du malheureux jeune homme avait été ramené à travers les mille difficultés du moment. On avait fait une civière avec le pan de volet d'une boutique de marchand de vin ; quatre porteurs de bonne volonté s'étaient chargés du fardeau, et M. Hachette, conduisant le convoi sanglant, chapeau bas, à travers le respect universel, était arrivé à la maison de M. Littré. »

Voilà comment les hommes de la trempe de M. Littré entendent les devoirs de la vie !

En 1831, il entra au *National*, « cette grande œuvre d'Armand Carrel qui, privé par hasard de l'occasion de se signaler par des faits éclatants, empêché par le malheur d'une mort prématurée de déployer tout son génie dans une composition littéraire, laissa dans ces feuilles volantes une trace étincelante de tout ce qu'il pouvait au titre d'homme d'action et de littérateur. » (Littré, préface des œuvres d'Armand Carrel.)

M. Littré, qui était très-fort en anglais et en allemand, fut chargé de faire la traduction des journaux anglais et allemands ; ce qu'il fit jusqu'en 1851. Il publia aussi plusieurs feuillets très-remarquables.

Pendant ce temps aussi, il traduisait les œuvres d'Hippocrate avec le texte grec en regard, collationné sur les manuscrits et sur les diverses éditions. Cet ouvrage, qui a coûté à l'auteur vingt ans de recherches et de travaux, est accompagné d'une introduction remarquable, d'un grand nombre de commentaires médicaux, de variantes et de notes philologiques.

En même temps qu'il collaborait au *National* il fondait l'*Expérience*.

En 1848, il fut nommé membre du conseil municipal de la ville de Paris, mais il donna bien vite sa démission.

En 1855, il collabora d'une façon assidue au *Journal des Savants* et y publia plusieurs articles d'histoire et de philosophie.— Vers la même époque, il publia, avec M. Robin, une nouvelle édition du *Dictionnaire de médecine* de Nysten, qui fait aujourd'hui le désespoir de M. Dupanloup. Il donna plusieurs articles à la *Revue des deux Mondes* et au *Journal des Débats*.

L'année dernière, il fonda une revue nouvelle portant le titre de *Philosophie positive* dont le succès a été immense dès le premier numéro. Il ne pouvait en être autrement avec des collaborateurs tels que

MM. Robin, Naquet, Wirouboff et Littré enfin, qui, quoique étant le créateur et l'inspirateur de cette publication, entend aussi en rester l'un des ouvriers les plus assidus. Le premier numéro contenait un article admirable sur les *Trois philosophies, théologique, métaphysique et positive*, dans lequel se trouvait racontée en traits généraux l'évolution de la pensée humaine depuis l'origine jusqu'à nos jours, et qui se terminait par ces lignes magnifiques :

« S'il est certain que, dans l'ordre du savoir, la vérité se poursuit pour elle-même et sans autre récompense que la satisfaction de l'avoir trouvée, de même, dans l'ordre de la morale, le bien se poursuit pour lui-même et sans autre récompense que la satisfaction de l'avoir pratiqué. Certes, on ne fera pas au bien l'injure de le mettre au-dessous du vrai et de lui accorder un moindre attrait dans la conscience que n'a le vrai dans l'entendement. Grâce à ce suprême désintéressement, de plus hautes vertus sociales commencent à être demandées aux hommes. Le poëte de Henri IV et de Louis XIII, à la vue des troubles funestes de son temps, s'est écrié : « Un « malheur inconnu glisse parmi les hommes. » Au-

jourd'hui, devant un nouvel avenir, je renverse ce vers douloureux, et je dis : Un bonheur inconnu glisse parmi les hommes ; c'est le dévouement à l'humanité ! Heureux ceux qui lui rendent d'éclatants services ! mais heureux aussi ceux qui lui vouent le constant service du bon travail et de la bonne vie ! car on la sert et on l'honore quand on lui consacre la bonne vie et le bon travail. »

La publication de cette nouvelle revue nous a vélé un nouveau côté du talent de M. Littré. Jusqu'ici nous connaissons M. Littré savant, médecin, philosophe, journaliste, historien ; aujourd'hui nous connaissons M. Littré poète et vrai poète encore ; jugez-en plutôt par la pièce suivante parue dans la *Philosophie positive* et qui est intitulée *la Terre* :

O terre, mon pays, monde parmi les mondes,
 Où mènes-tu tes champs, tes rochers et tes ondes,
 Les bêtes, leurs forêts ; les hommes, leurs cités ?
 Où vas-tu déroulant ton orbite rapide,
 Sans repos dans le vide
 Des cieux illimités ?

Ah ! c'est grandeur à moi, chétive intelligence,
 De me dresser pour prendre à ton voyage immense
 Une part toute pleine et d'extase et d'effroi ;
 Et, sentant sous mon pied l'abîme et son mystère,
 Courir même carrière
 Un moment avec toi !

Nous voilà dans le ciel, où tu fais ta journée,
 Autour de ton soleil à tourner entraînée !
 Les hommes de jadis y rêverent des dieux ;
 C'est une plaine froide, et vide et désolée,
 Seulement étoilée
 Par des points radieux...

Que dites-vous de cette poésie philosophique ?
 Cela ne vaut-il pas, pour la forme et pour le fond,
 les « Petites choses » de la pléiade du Parnasse contemporain ?

Et son fameux *Dictionnaire de la langue française* ?... Mais, au fait, je n'ai pas besoin de vous en parler. N'est-il pas entre les mains de tous, ce monument superbe qu'on croirait élevé par une armée de géants de la science et de l'érudition et qui est l'œuvre d'un seul !!!

Ah ! je comprends que des hommes comme M. Littré fassent peur aux momies du palais Mazarin !

Malgré tout son savoir, toute sa science, tous ses travaux, M. Littré, aujourd'hui comme en 1830, est modeste et pauvre. Il habite, rue de l'Ouest, un tout petit appartement situé au fond d'une cour, au troisième étage ! MM. Le Verrier et Dumas doivent bien rire dans leurs splendides hôtels aux lambris dorés...

M. Littré n'est pas beau, loin de là ; d'aucuns disent même qu'il est laid. Pour moi, je ne sais si l'illustre savant est beau ou laid, mais je trouve que son front révèle une fière énergie et une rare fermeté ; et que, derrière ses lunettes, ses yeux brillent d'une singulière façon ! L'élégance et la recherche dans les vêtements ne sont pas précisément ce qui inquiète M. Littré. Le sans-gêne et ses aises, voilà ce qu'il aime, et il a raison.

Un jour, le savant se rendait chez un personnage haut placé, et, dédaigneux de l'étiquette, il avait gardé sa redingote à collet de velours au lieu d'en-dosser l'*habit* de rigueur. Arrivé dans l'antichambre du personnage, un valet galonné des pieds à la tête s'approche de lui et s'apprête à lui retirer son pardessus : — Ce n'est pas la peine, lui dit Littré, et, comme le valet insistait : — Ah ça ; vous voulez donc que j'entre chez M. X... en chemise ? Allez, mon ami, annoncez : LE PALETOT DE M. LITTRÉ.

LE DOCTEUR JACCOUD

Les commencements du docteur Jaccoud furent des plus pénibles, et ce n'est qu'à son travail persévérand et à sa volonté de fer qu'il doit la position qu'il occupe aujourd'hui dans le corps médical.

Né à Genève en novembre 1830, M. Jaccoud, après de bonnes études dans une pension de sa ville natale, partit pour Paris en 1850, léger d'argent, — sa famille s'étant trouvée subitement réduite à la misère, — et n'ayant pour toute recommandation qu'une lettre pour Stourm, membre de l'Institut, son compatriote, à qui la science doit la découverte d'un théorème algébrique important.

Arrivé dans la capitale, M. Jaccoud alla trouver

son protecteur. Celui-ci ayant de très-belles relations, lui procura quelques leçons de musique, — M. Jaccoud était très-fort sur le piano et le violon, — dont le prix lui permit de préparer ses examens du baccalauréat et de commencer ses études médicales.

Nommé externe en 1854, il est reçu, après un brillant concours, interne en 1855, et en 1858 il remportait la grande médaille d'or des hôpitaux.

Docteur en 1860, M. Jaccoud fait une thèse remarquable sur *les Conditions pathogéniques de l'albuminurie*. En 1862, il concourt pour les hôpitaux avec Bucquois, Archambaud, etc., et sort premier de la lutte. L'année suivante, il devient agrégé à la suite d'un concours plus brillant encore, et est nommé au premier rang, après avoir soutenu une fort belle thèse sur *l'humorisme ancien comparé à l'humorisme moderne*.

M. Jaccoud a aujourd'hui trente-huit ans à peine et déjà il a fourni une brillante carrière. Outre ses deux thèses de doctorat et d'agrégation, nous lui devons une traduction de Graves, qui a déjà deux éditions, et à laquelle M. le professeur Troussseau a ajouté une remarquable introduction ; un volume sur les *paraplégies et l'ataxie* ; un volume de *clinique médicale*, paru chez Delahaye, dans lequel l'auteur

teur a réuni ses belles leçons de la Charité, alors qu'il suppléait M. Natalis-Guillot, en 1866.

Envoyé, en 1864, en mission scientifique en Allemagne pour y étudier l'*organisation des facultés de médecine*, M. Jaccoud, à son retour, publia un rapport remarquable d'environ 200 pages, à la suite duquel il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, chevalier de la Couronne royale de Prusse et officier de Saint-Jacques.

L'année dernière enfin, M. Jaccoud fut élu à l'unanimité secrétaire général du Congrès médical, après avoir été déjà secrétaire du Comité organisateur et avoir plus fait pour lui que tout le reste du bureau. C'est lui qui est chargé de la rédaction et de la publication en volume des actes du Congrès.

J'allais oublier de vous dire que le docteur Jaccoud est encore le directeur de la rédaction du nouveau *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, publié par J.-B. Bailliére.

Et dire que, sans ses leçons de piano, M. Jaccoud ne serait jamais devenu un médecin éminent ! Décidément Molière avait raison quand il faisait dire à l'un de ses personnages : « Ah ! Monsieur, la *musique et la danse !* »

Un détail que je regretterais d'omettre, et qui montrera le bon cœur et la délicatesse de sentiments de M. Jaccoud : le jeune docteur venu à Paris avec sa mère, vécut avec elle jusqu'en 1858, année de sa mort ; la soutint constamment entourée de soins et de respect, et, dans les derniers temps, alors que la maladie qui devait l'emporter, la retenait dans le lit, M. Jaccoud ne la quitta ni jour ni nuit, et se priva souvent du nécessaire pour suffire à ses besoins et exécuter les prescriptions du médecin.

Bel exemple de piété filiale !

LE DOCTEUR DESPRÉS

Fils d'un ancien chirurgien des hôpitaux, Armand Després naquit à Paris au mois d'avril 1834. Si vous me demandez le quantième, je vous dirai le 13 avril (mais pas un vendredi !); et si vous insistez pour savoir pourquoi on l'appela Armand, j'ajouterais que c'est parce qu'il eut pour parrain l'illustre rédacteur du *National*, Armand Carrel.

Le docteur Després a aujourd'hui trente-quatre ans, et c'est à peine s'il en paraît vingt, à voir sa figure imberbe, son corps grêle et délicat. Plus que tout autre, il confirma ce vieux dicton français : *Dans les petites boîtes sont les bons onguents.*

En 1865, en effet, M. Després n'avait pas trente ans, et déjà il était agrégé et chirurgien des hôpitaux, après avoir été interne et lauréat de l'Assistance publique et de la Faculté.

A cette époque, il avait déjà publié un *Traité complet de l'érysipèle* et un travail remarquable sur les *tumeurs des muscles*.

L'année dernière, il publiait le *Dictionnaire de thérapeutique médico-chirurgicale*. J'ai déjà dit que M. Bouchut avait traité les articles de médecine. M. Després, lui, s'est chargé de tout ce qui concerne la chirurgie. Sa méthode n'est pas la même que celle de M. Bouchut. Ses articles n'ont pas, pour la partie nosographique, la forme d'une série de propositions dogmatiques ou aphorismes. Autant qu'il l'a pu, le jeune auteur a tâché de donner d'abord une définition anatomique ou physiologique d'une maladie ou d'une lésion, et d'y faire entrer en quelques mots l'anatomie pathologique et quelquefois les causes. Il a ensuite indiqué les signes caractéristiques et distinctifs de la maladie, et enfin le diagnostic avec le traitement. Dans la partie consacrée à la thérapeutique, M. Després a introduit une innovation : au lieu d'indiquer et de grouper les procédés opératoires suivant leur simplicité ou leurs compli-

cations, il les a groupés selon les indications thérapeutiques.

Enfin on se souvient encore de la discussion récente à la Société de chirurgie, où M. Després a montré le défaut de la cuirasse des partisans du mercure.

Mais c'est comme journaliste que M. Armand Després s'est montré vraiment remarquable. Qui ne se souvient de ses articles dans la *Gazette des Hôpitaux*. Quelle vigueur ! quelle verve ! quel esprit ! comme nous regrettons que le jeune écrivain ait si-tôt abandonné cette presse dans laquelle il avait si brillamment débuté. Voici ce qu'écrivait à ce propos M. Félix dans la *Presse scientifique* :

« Le journalisme médical vient de faire une perte qui sera vivement regrettée : M. Armand Després, rédacteur de la *Gazette des Hôpitaux*, a donné sa démission. Il n'est personne qui n'ait lu les premiers Paris de ce spirituel journaliste, et tout le monde se rappelle l'esprit et la verve qui donnaient à la pensée du bouillant écrivain, une force incisive presque toute-puissante. On peut reprocher à M. Després de n'avoir pas toujours su garder une sage mesure dans les discussions qu'il soulevait ou qu'il soutenait ; on

peut l'accuser de s'être parfois laissé emporter par l'ardeur de ses convictions ; mais ce qu'il faut reconnaître, c'est la sincérité et la droiture que respiraient tous ses articles. Ses attaques étaient vives, mais elles étaient sincères et franches, et si, quand elles étaient justes, elles ne faisaient pas grâce aux petits intérêts, aux petits calculs et aux petites ambitions, qui s'en plaindra ? De tous ceux qui font profession d'écrire les progrès de la science et d'en défendre les intérêts, M. Armand Després était peut-être le plus hardi et le plus libéral. Il y avait de la jeunesse et de la foi dans ses articles, on aimait à les lire ; on y retrouvait surtout avec plaisir la force de ceux qui savent et qui ne transigent pas. »

M. Després était l'élève chéri de Velpeau, et l'immortel chirurgien lui a laissé, en mourant, la moitié de sa splendide collection d'instruments de chirurgie.

Le jeune chirurgien a tout à fait le caractère du Parisien. Esprit mordant, vif, sarcastique, moqueur même, et la *tête près du bonnet*. Plusieurs fois même, sans l'intervention amicale de certaines personnes, M. Després serait allé sur le terrain. C'est ainsi qu'il y a quelques années, se trouvant dans un

salon, où il critiquait la vie et les œuvres de M. Émile de Girardin ; un monsieur qui écoutait, froissé de ses paroles, se leva d'un air courroucé :

— Monsieur ! dit-il, je suis le filleul d'Émile de Girardin !

— Et moi, monsieur, je suis le filleul d'Armand Carrel !

Et ils allaient échanger leurs cartes, lorsque la dame de la maison intervint fort heureusement.

Le docteur Després excelle dans presque tous les arts d'agrément : c'est ainsi qu'au gymnase il fait une rude concurrence à M. Wurtz, et M. Maisonneuve n'a pas de plus digne émule quand il s'agit de patiner.

En fait de dessin, vous le jugerez aussi bien que moi, si vous regardez les gravures de ses livres, dessinées par lui.

J'allais oublier de vous parler de M. Després, ténor remarquable, très-recherché dans les salons.

Voici dans quelles circonstances se révéla le jeune chanteur.

C'était un soir, chez M. Velpeau. La réunion était nombreuse et animée ; on faisait de la musique. Une jeune fille venait de terminer un morceau de chant,

qu'elle avait dit avec un goût ordinaire, et toute l'assistance applaudissait, lorsque Velpeau, interrompant une partie de dominos commencée avec le père Dubois :

— Voyons, Després, vous qui faites de tout, je gage que vous ne chanterez pas comme mademoiselle ? *

— Pardon, maître, si cela peut vous faire plaisir, vous allez m'entendre.

Et, prenant une partition au hasard, — il tomba sur celle de *Rigoletto*, — il chanta tous les airs du *ténor* de l'opéra de Verdi, à la grande stupéfaction de Velpeau, qui interrompit de nouveau sa partie pour applaudir le jeune virtuose.

M. Després, en quittant la presse, a écrit quelque part : *On commence par le journalisme, on ne finit JAMAIS par lui.* En écrivant ces mots, le jeune écrivain aurait dû songer à son parrain Armand Carrel, qui ne commença pas par le journalisme, et qui cependant finit par lui.

LE DOCTEUR LANGLEBERT

Quel est celui d'entre mes lecteurs qui ne connaît pas le docteur Langlebert ? — Je parle de vous tous, qui n'avez pas encore quarante ans et qui avez passé par les bancs d'un collège.

Vous souvenez-vous de l'époque à laquelle vous prépariez votre baccalauréat ès sciences ! De quel ouvrage vous serviez-vous alors ?... Ah ! vous y êtes, vous vous serviez du *Manuel* de M. Langlebert, qui a aujourd'hui une trentaine d'éditions au moins.

Eh bien, M. Langlebert qui, dans sa jeunesse, a publié un volume si répandu, est aujourd'hui un de nos spécialistes distingués.

Quel chemin de traverse a-t-il donc suivi pour en

arriver là ? C'est ce que je vais essayer de vous conte en quelques lignes.

Né à Bapaume, petite ville du Pas-de-Calais, en 1820, M. Edmond Langlebert vint à Paris de bonne heure. Après de brillantes études à Charlemagne, — il fut lauréat du grand concours, — il dût, comme tant d'autres à qui la fortune a réservé le mérite d'être les fils de leurs œuvres, se livrer à l'enseignement particulier, en même temps qu'il étudiait la médecine.

Il avait vingt et un ans à peine, lorsqu'il publia un travail assez important sur *les Substances minérales employées en médecine*.

En 1842, il concourut pour la chirurgie militaire, et fut attaché à l'hôpital de Cambrai en qualité d'aide-major. Mais il abandonna bientôt cette carrière qui était loin d'offrir, à cette époque, les avantages qu'elle présente aujourd'hui, et revint à Paris où il se fit recevoir docteur en 1843, à l'âge de vingt-trois ans !

Vingt-trois ans ! et pas de barbe au menton. Que peut faire un médeuin dans ces conditions ? Tout, excepté la clientèle.

M. Langlebert fonda alors un enseignement spécial préparatoire pour les sciences physiques et na-

turelles, dont le succès fut très-grand. Pendant sept ans, jusqu'en 1855, il vit une foule d'élèves se presser sur ses bancs. A cette époque, il abandonna cet enseignement; mais ne voulant pas quitter ses élèves sans leur laisser un souvenir, il publia son *Cours d'études scientifiques*, qui comprend la *chimie*, la *physique* et l'*histoire naturelle*, rédigées suivant le programme du baccalauréat, et que nous avons tous eu entre les mains.

A la même époque, il publia un *Guide de l'étudiant en médecine*, avec cette belle pensée pour épigraphé : *Il n'est pas plus permis à un médecin d'être ignorant qu'à un soldat d'être lâche !* Ce livre, qui a eu deux éditions, est entre les mains de tous les étudiants.

En 1852, mûri par l'âge et l'expérience, il aborda sérieusement la pratique de sa médecine. Ancien élève de Ricord, il fonda une clinique spéciale de maladies syphilitiques, suivie encore aujourd'hui par de nombreux étudiants, avides d'entendre ses leçons (réunies en un volume, sous le titre de *Traité théorique et pratique des maladies vénériennes.*)

Le docteur Langlebert a fait faire des progrès à cette science, car le premier il a démontré la possibilité de la transmission de la syphilis par les acci-

dents secondaires. Jusque-là tout le monde avait cru, et M. Ricord en tête, que les accidents secondaires n'étaient pas contagieux. Mais aujourd'hui le fait nouveau, découvert et proclamé par M. Langlebert, est admis par tous les savants, MM. Ricord et Cul lerier en tête.

Professeur attrayant, praticien répandu, M. Langlebert est encore un écrivain distingué, et on peut voir, en lisant ses ouvrages, le charme du style « sans lequel, a dit Voltaire, il est impossible qu'il y ait un bon ouvrage en aucun genre. »

LE DOCTEUR VIGLA

Membre de l'Académie de médecine, médecin de l'Hôtel-Dieu, M. Vigla adore la prose d'Henry Rochefort, et je l'ai maintes fois surpris à l'Académie lisant des pages du spirituel chroniqueur du *Figaro*, tandis que l'on discutait sur la vaccine, la tuberculose ou autre question. Au milieu des académiciens de la rue des Saints-Pères, presque tous affligés d'une calvitie très-prononcée, M. Vigla se fait remarquer par une superbe chevelure épaisse et frisée, du plus beau blanc, qui forme aussi un contraste frappant avec sa figure, dont le teint est assez animé.

M. Vigla est un des fondateurs de la Société médicale des hôpitaux. Il reçut, en 1848, le ruban de la Légion d'honneur pour services rendus à la garde nationale dans les journées de Juin.

LE DOCTEUR DOLBEAU;

On a souvent dit, et j'ai cru longtemps moi-même, que M. Dolbeau était un neveu de Pierre Bérard, l'ancien doyen de l'École. C'est là une erreur complète. Le docteur Dolbeau n'est nullement le neveu de Bérard : il fut simplement son ami. Voici comment :

Le père des deux Bérard étant employé des contributions, — vulgairement *rat-de-cave*, — avait souvent affaire avec le père du docteur, qui était brasseur. Ces deux hommes avaient fini par se lier d'amitié, et lorsque M. Dolbeau père vint à mourir, l'amitié qu'avaient pour lui les trois Bérard retomba

sur le fils, dont l'intelligence précoce annonçait déjà ce qu'il a tenu depuis.

Le jeune Dolbeau, après avoir terminé de brillantes études au collège Saint-Louis, se trouva dans cette position embarrassante de tout individu qui ne sait trop quelle carrière embrasser. Entrer dans le commerce ? l'exemple de son père n'était guère fait pour l'encourager dans cette voie. Étudier la médecine ! le métier lui semblait bien dur et bien répugnant. Cependant Pierre Bérard, qu'il consulta à ce sujet, lui ayant conseillé d'embrasser la carrière médicale, le jeune Dolbeau suivit les conseils de son protecteur.

On était alors en novembre 1849.

Un matin, gris et brumeux, à huit heures, M. Dolbeau se présentait chez le concierge de la Charité, et, d'une voix timide :

— Voudriez-vous, s'il vous plaît, m'indiquer le service de M. Velpeau ?

— Eh ! que lui voulez-vous, à M. Velpeau ? lui dit un petit homme à cravate blanche et à longs sourcils, qui lisait un journal dans le fond de la loge, et qui n'était autre que Velpeau lui-même.

— *Je voudrais le prier de m'apprendre la médecine*, répliqua naïvement l'élève.

— Montez dans la salle, riposta le petit homme.

Dolbeau sortit, sans être plus renseigné qu'en entrant. Il franchit la première cour de l'hôpital, puis la seconde, ne sachant trop où il allait, lorsqu'enfin il rencontra un étudiant à l'air *bon enfant* :

— Pourriez-vous m'indiquer la salle de M. Velpeau ? lui demanda-t-il en tirant son chapeau.

— Mon Dieu, monsieur, suivez-moi, je me rends justement dans son service.

Le nouveau *carabin* suivit son *cicerone*.

Il attendait depuis dix minutes dans la salle, en nombreuse compagnie, lorsque huit heures et demie sonnèrent. Le sixième coup n'avait pas retenti, que la porte s'ouvrit et qu'un homme entra. C'était celui-là même qu'il avait trouvé chez le concierge, et dont la vue et les paroles l'avaient tant effrayé.

Velpeau s'assit, prit la feuille *de présence*, et fit l'appel de ses élèves en marquant au poingon les absents. L'appel terminé, et jetant un regard scrutateur sur le groupe qui l'entourait :

— Où est donc celui d'entre vous, nouveau venu, qui *veut que je lui apprenne la médecine* ?

Dolbeau alors, plus mort que vif, et dont le visage

passa, en moins d'une minute, par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, fut bien obligé de se montrer.

— Eh bien, mon ami, lui dit d'une voix douce l'illustre maître, je veux bien *vous apprendre la médecine*, mais *TRAVAILLEZ!*... et il commença sa visite.

À partir de ce jour, M. Dolbeau fut attaché au service en qualité de simple *roupiou*, sous les ordres de M. Foucher, alors interne.

Il était depuis trois mois dans le service et travaillait assidûment, lorsqu'un jour Velpeau, ayant à opérer une malade de la cataracte, ordonna, suivant sa coutume, une saignée. La visite faite, un externe se prépara à pratiquer l'opération ; mais la femme étant très-grasse et les veines du pli du bras peu apparentes, il fit ce qu'on appelle une *saignée blanche*. Passant alors la lancette à un de ses confrères, celui-ci ne fut pas plus heureux, et ainsi des trois suivants, qui, désespérés et honteux de leur échec, y renoncèrent.

Le lendemain, Velpeau, arrivé au lit de cette femme, demande à voir le sang résultant de la saignée.

— Monsieur, répond un externe, il nous a été

absolument impossible de la saigner; le sang n'a jamais paru.

— Vous êtes tous des maladroits, dit le chef avec humeur; vous recommencerez aujourd'hui, et vous tâcherez de réussir cette fois.

Velpeau parti, les *externes* essayent de nouveau, mais en vain: pas plus que la veille, le sang ne sortait! Ils allaient se retirer, lorsque le jeune Dolbeau, qui était présent, demanda à pratiquer lui-même cette fameuse saignée.

Aussitôt les *externes* lui passèrent la lancette, se promettant bien de rire du jeune *roupiou* qui assurément ne réussirait pas mieux qu'eux.

Cependant Dolbeau examine le bras de la malade, et s'aperçoit que ses collègues n'ont ouvert que de petites veines superficielles; en cherchant attentivement, il finit par découvrir une veine profonde, enfonce la lancette, pratique une large ouverture, qui donne aussitôt issue à un superbe jet de sang!

Vous voyez d'ici l'*épatement* des *externes* et la satisfaction du *roupiou*.

Tableau!

Le lendemain, comme la veille, Velpeau demande la saignée; on la lui porte.

— Qui l'a pratiquée?

— C'est moi, monsieur, répond M. Dolbeau.

— Très-bien, mon ami, très-bien! — Et vous, messieurs les externes, vous devriez rougir de la *lesson* que vous donne là un débutant.

— Ah! monsieur, soupira la malade, ils m'ont saignée à sept sans succès; mais le huitième a réussi! *S'il fonde toujours comme ça, celui-là, jamais rien ne l'arrêtera!*

La malade avait, dans ces quelques mots, tiré l'horoscope du futur médecin. M. Dolbeau, en effet, a toujours bien *fondé* depuis, et rien ne l'a arrêté dans sa brillante carrière.

Reçu premier externe à la fin de sa première année de médecine, interne l'année suivante, lauréat des hôpitaux en 1854, aide d'anatomie en 1855, docteur la même année, prosecteur en 1857, il est enfin nommé, en 1858, chirurgien des hôpitaux, et deux ans plus tard agrégé à la Faculté!

Ses nombreux travaux scientifiques, consignés dans des thèses, des mémoires, des articles de journaux, portent sur *les vaisseaux du globe de l'œil*; *les grands kystes de la surface convexe du foie*; *les tumeurs sanguines*; *les tumeurs cartilagineuses de la parotide*; *les tumeurs cartilagineuses des doigts* et

des métacarpiens ; les tumeurs cartilagineuses du bassin, des mâchoires ; l'emphysème traumatisique ; l'épispadias et son traitement, etc., etc...

Il a, en outre, publié un *Traité pratique de la pierre dans la vessie*. Dans cet ouvrage, le plus complet qui ait été écrit sur ce sujet, l'auteur a étudié la thérapeutique des calculs de la vessie, leur diagnostic, les différentes méthodes employées jusqu'à ce jour pour guérir les malades atteints de cette affection grave. Mais la partie capitale de ce Traité, celle qui est vraiment personnelle à M. Dolbeau, se rattache à une opération nouvelle désignée sous le nom de *lithotri-
cie périnéale*, qui a été couronnée par la Faculté de médecine.

Mais, puisque je parle de la *pierre*, permettez-moi de rappeler un mot du docteur. C'était à l'hôpital de Lourcine : on causait de Mourawieff et de sa cruauté envers les Polonais :

— Cet homme-là a un cœur de *pierre*, disait quelqu'un.

— Et son cœur lui est descendu dans la vessie, ajouta Dolbeau.

Chacun sait, en effet, que Mourawieff est atteint de la *pierre*.

Cependant les nombreux travaux et les recherches intéressantes auxquelles se livrait le docteur Dolbeau ne l'ont pas empêché de faire à l'Ecole pratique des cours de médecine opératoire, de pathologie externe et de chirurgie, qui ont duré de 1858 à 1865. Pendant toute cette période, le jeune professeur a obtenu un succès éclatant, parfaitement justifié, du reste, par son talent sympathique, sa parole facile et éloquente, enfin par la clarté et la méthode qu'il déployait dans tous ces cours.

Aussi, pendant l'année scolaire 1865-1866, a-t-il été choisi pour suppléer Jobert de Lamballe à l'Hôtel-Dieu.

A l'Hôtel-Dieu dans l'enseignement officiel, comme à l'Ecole pratique dans l'enseignement libre, M. Dolbeau a eu un plein succès. Dans son service se pressaient un grand nombre d'élèves français et étrangers, qui couraient, à la fin de la visite, au grand amphithéâtre se disputer les places trop peu nombreuses pour les contenir tous.

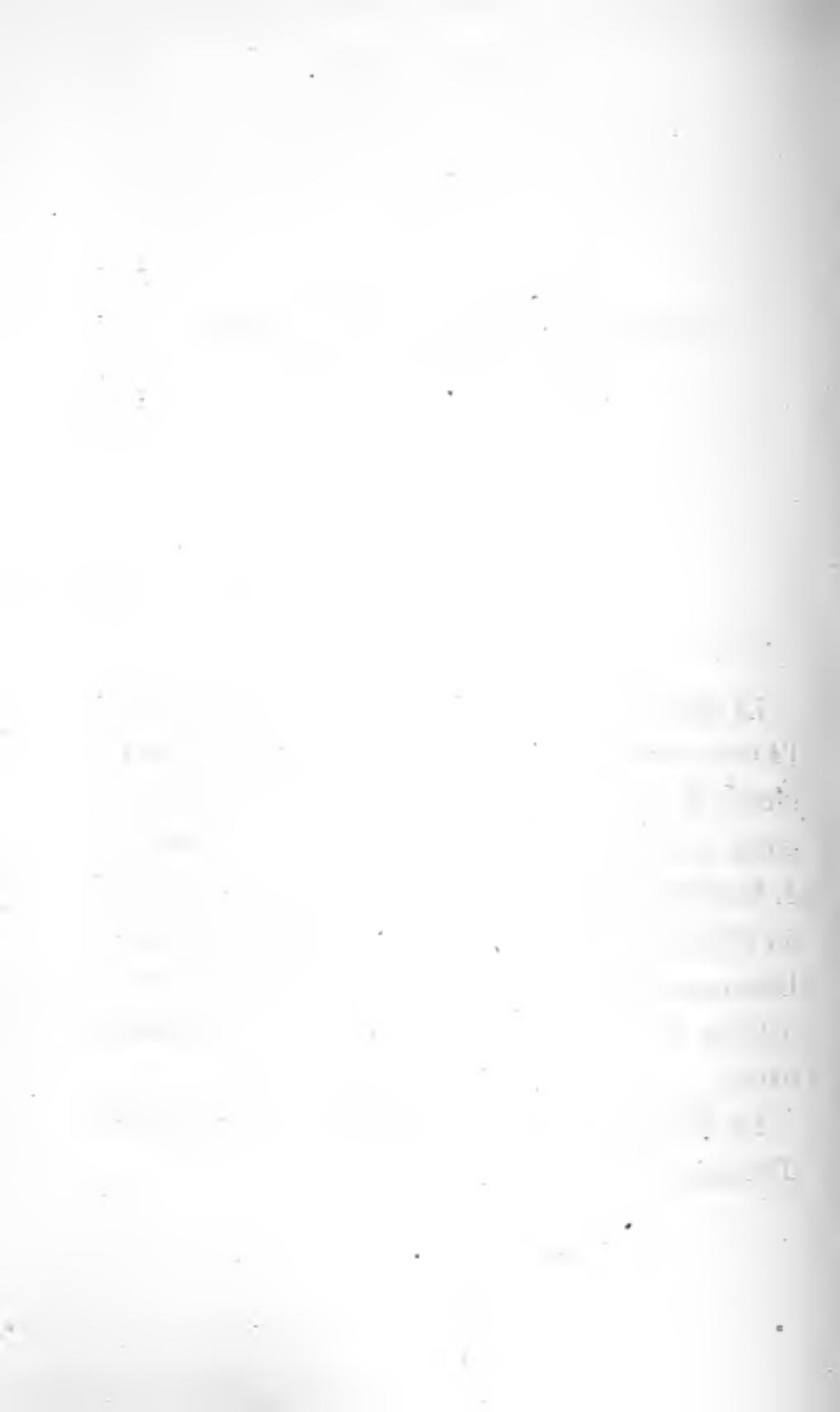
M. le docteur Besnier, alors l'interne du jeune suppléant, a eu l'heureuse idée de recueillir toutes ses leçons en un gros volume dont la première édition est déjà presque épuisée.

Professeur éloquent et disert, écrivain remarqua-

ble, opérateur habile, M. Dolbeau serait un chirurgien accompli s'il avait un peu moins d'humeur lorsqu'il pratique une opération. Hâtons-nous d'ajouter que cette humeur est souvent justifiée par l'inattention ou la maladresse de ses aides, et s'il s'emporte, ce n'est que dans l'intérêt des malades, qu'il soigne toujours avec un zèle et un dévouement peu communs, et pour preuve, nous n'en voulons que le fait suivant :

Lorsque M. Dolbeau a dans ses salles un malade sur lequel il a pratiqué une opération très-grave, il lui arrive souvent d'aller jusqu'à trois fois dans une journée à l'hôpital s'assurer de l'état du malheureux. Je connais bien des confrères qui n'en feraient pas autant.

Secrétaire de la Société de chirurgie et un de ses membres les plus actifs, M. Dolbeau a sa place marquée à l'Ecole et à l'Académie.



LE DOCTEUR RICHELOT

Le docteur Richelot, — aujourd'hui gérant de l'*Union médicale*, — a enrichi notre littérature médicale de la traduction des œuvres de deux chirurgiens anglais très-remarquables : A. Cooper et J. Hunter. Nous lui devons en outre une traduction du *Traité des maladies des yeux*, de Mackensie, publiée en 1834, sans compter un grand nombre d'articles et de mémoires insérés dans différents journaux.

Le docteur Richelot est chevalier de la Légion d'honneur.

Laurent et Gerhard étaient de même race
et de même valeur. La mort n'a moins frappé,
peut-être, leurs contemporains qu'il n'a été
aux yeux de la génération présente. La mort
les a grandi. Esprits éminents ils se sont attaqués
aux questions les plus difficiles; novateurs hardis
ils ont décomposé la puissance de l'école et ont
entraîné la France dans de voies nouvelles, celles
ardentes, ils étaient nés pour la lutte tous deux
et tous deux ont succombé jeunes, pauvres, la veille
de la victoire. Ainsi, par les voix de Sandblad
par l'élevation de leur intelligence, par le génie
de leurs œuvres et par le génie de leur destinée.

D. Wirth

2. $\mathcal{P}(10) \approx 0.0017^{(10)}$



LE DOCTEUR WURTZ

Fils d'un ministre protestant de Strasbourg, Adolphe Wurtz, après des études universitaires très-sérieuses, entra d'abord à la faculté de théologie, qu'il abandonna bientôt pour embrasser la carrière médicale. Reçu docteur en 1843, il fut aussitôt nommé chef des travaux chimiques de l'école de Strasbourg. Mais, l'année suivante, ayant appris qu'une place analogue était vacante à Paris, il s'y rendit, concourut, et fut élu à la suite d'épreuves très-remarquables. Trois ans après, il fut nommé agrégé au concours en même temps que MM. Robin et Regnault, tous deux professeurs aujourd'hui.

En 1852 M. Dumas, alors professeur de chimie

organique et de pharmacie, déserta l'enseignement pour la politique, la chaire pour un siège à l'assemblée, et la toge de professeur pour le portefeuille de ministre. M. Wurtz, comme agrégé, fut chargé de le remplacer, et il s'en acquitta fort bien.

Le 11 mars 1853, mourait Orfila, qui, pour faire oublier toutes ses fautes, laissa à sa mort cent vingt mille francs à distribuer aux diverses institutions scientifiques ; — fonda le musée qui porte son nom et qui est un monument scientifique sans pareil ; — dota d'une somme considérable l'*association médicale*, œuvre considérable depuis, qui secourt l'infirmité et la vieillesse, adoucit les derniers moments du médecin, par la consolante pensée qu'une main bienfaisante s'ouvrira pour ses enfants ou pour sa veuve !

Ce fut à M. Wurtz que revint le périlleux honneur de remplacer ce professeur dans une chaire qu'il avait occupée pendant trente-quatre ans, ayant autant de succès au dernier cours qu'au premier. Le jeune professeur sortit vainqueur de cette épreuve redoutable, et déploya dans son enseignement un talent et une science qui depuis quatorze ans n'ont fait que croître et se perfectionner.

Comme homme, M. Wurtz n'a rien qui rappelle le chimiste tel que se le figure en général le public, c'est-à-dire avec une tête aux cheveux longs et à la barbe inculte, aux traits amaigris et aux yeux caves, au corps sec et courbé vers la terre, enveloppé d'une vaste robe de chambre bariolée ; dans un cabinet sombre et enfumé où sont entassés pêle-mêle des fioles, des cornues, des alambics et toutes sortes de drogues... Ce type n'existe plus guère, et, pour ma part, je ne connais qu'un homme — M. Bouchardat — qui puisse le rappeler, lorsque tous les matins il se promène en pantoufles et en grecque rouge, vêtu d'une robe de chambre à grands ramages, dans les constructions de l'Hôtel-Dieu, qui sont à deux pas de sa porte.

M. Wurtz est jeune encore. Sa figure franche et ouverte est encadrée par des cheveux et des favoris frisés du plus beau brun ; ses yeux vifs et pétillants, sa bouche fine et pincée ont une mobilité extrême, grâce à laquelle sa physionomie change vingt fois d'expression par seconde. Il marche droit, la tête haute, l'air dégagé, tenant d'une main un jonc souple et élégant, auquel il fait exécuter toutes sortes d'évolutions, tandis que de l'autre il caresse complaisamment ses favoris.

Il possède une instruction solide et étendue ; un esprit ardent et mesuré, à la fois capable de descendre aux plus petits détails de la science, et de s'élever jusqu'aux plus hautes généralisations. Professeur éloquent, sa diction est facile, mouvementée ; seulement, quelquefois, par suite d'une trop grande activité de corps et d'esprit, il précipite trop ses phrases, et se laisse aller à une surabondance de gestes qui peut nuire à la clarté de l'action. Doué d'une activité incroyable il déploie une étonnante adresse dans ses expériences, et une grande fertilité dans ses inventions pour les varier et les contrôler l'une par l'autre.

Je ne vous énumérerai pas ses nombreux travaux, ses remarquables découvertes, dans lesquelles on trouve toujours le cachet de la vérité et de la sincérité la plus absolue. Je citerai seulement son ouvrage de *Chimie philosophique* et son admirable *Traité de chimie médicale*, qui est et restera un grand et solide monument élevé à la science, et qui a obtenu il y a deux ans, à l'Institut, le grand prix de 20,000 francs, décerné cette année à un ami et compatriote de M. Wurtz — M. Sédillot — pour son beau travail sur l'*évidement des os*.

A la fin de 1865, à la suite de troubles survenus à l'école, — troubles amenés par la sévérité de M. Duruy, sévérité que le *ministre à circulaires* devrait bien montrer quelquefois envers ses deux fils, — M. Tardieu ayant donné sa démission de doyen, le poste fut offert à M. Nélaton, qui refusa, *ayant des vues plus élevées*; puis à M. Velpeau, qui déclina cet *honneur* en faisant un calembour. Enfin M. Wurtz accepta ce poste devenu difficile, et... ma foi! je voudrais bien savoir qui s'en est plaint. Ses collègues? je ne crois pas : ses élèves? j'assure le contraire.

En effet, depuis qu'il est doyen, M. Wurtz s'est montré, pour les étudiants, un camarade et un ami plutôt qu'un supérieur. Animé d'un esprit très-libéral, et soucieux de tous les intérêts matériels et scientifiques de ses élèves, il a opéré plusieurs réformes utiles.

Il a créé un *cours de chimie pratique* qui, confié à M. Lutz, agrégé distingué, a eu un plein succès.

Il a fondé, en outre, un très-beau *laboratoire de chimie pratique* à l'usage des élèves, où tout, par ses soins, a été disposé avec art et intelligence. Ici de

vastes tables parfaitement éclairées, où chaque élève a sa case, ses instruments, sa boîte de réactifs, une lampe à gaz alimentée par un gazomètre qui en permet l'usage à tout instant; là une collection nombreuse de solutions et de mélanges habilement combinés pour habituer progressivement l'élève aux difficultés de l'analyse; à côté, des fourneaux de toute sorte placés sur des cheminées spacieuses; plus loin une autre cheminée pour la préparation des gaz méphitiques, dont le devant est garni de vasistas de glaces, qui permettent à l'œil de suivre sans aucun danger tous les détails des opérations; enfin un vaste fourneau avec tous ses accessoires pour les grandes manipulations, des alambics, des bains de sable, des instruments de précision, etc...

M. Wurtz vient encore d'inaugurer un cours de chimie biologique.

Le docteur Wurtz est un homme excessivement simple dans ses goûts. Il vit essentiellement d'une vie de famille. Marié à une charmante femme, il a quatre beaux enfants frais et roses qu'il adore et avec lesquels il joue sans cesse.

Sans approcher le fameux Ampère, Wurtz est très-distrait et c'est là son seul défaut, si tant est que ce soit un défaut. Ainsi un jour, entrant dans

son laboratoire : — Bon jour, monsieur Fridel, dit-il à un de ses élèves en lui serrant la main :

Et, cinq minutes après, causant avec un autre :

— Ce diable de Fridel, où est-il donc ? voilà deux jours qu'on ne l'a pas vu !...

L'hiver, il reçoit quelques-uns de ses élèves et amis, tous les jeudis ; on joue le whist, auquel il est de première force ; puis on fait de la musique ; on chante des chœurs et des solis, avec accompagnement de piano, car M. Wurtz adore la musique et possède une voix délicieuse.

Ce sont ces mêmes élèves qui, au nombre d'une vingtaine, lui offrirent un superbe banquet chez Brébant, lors de sa nomination à l'Institut.

M. Naquet (1), agrégé distingué, qui a la bosse de la science, et Dieu sait s'il l'a forte, — but, non à M. Wurtz, mais au représentant des idées chimiques nouvelles, qui ont enfin avec lui pénétré dans ce temple conservateur qu'on appelle l'Institut.

M. Lieben, de Palerme, — car M. Wurtz a des élèves de tous les pays, — débuta ainsi dans son petit *speech* : « Ce ne sont pas les canons énormes de l'Exposition qui ont ouvert à M. Wurtz les portes de

(1) C'est ce même M. Naquet qui vient d'être jugé et condamné pour délit de société secrète.

l'Institut... mais les enfants de ses veilles, ses travaux, etc... » On porta aussi la santé de madame Wurtz, et après une charmante soirée, où l'esprit et le champagne ne manquèrent pas, on se sépara vers onze heures.

Deux passions de M. Wurtz :

1^o Il affectionne les exercices du corps, et on peut le voir trois fois par semaine au gymnase de la rue de Vaugirard, se livrant à toutes sortes d'exercices et faisant des tours que ne désavouerait pas Léotard.

2^o IL ADORE LA PÊCHE A LA LIGNE!!! et il éprouve autant de plaisir à prendre un gros poisson qu'à trouver une nouvelle réaction chimique.

Signe particulier : il chante toujours en travaillant. Parlez-nous donc, après cela, du fameux silence du cabinet!

LE DOCTEUR VULPIAN

M. Vulpian est un homme d'étude par excellence. Peu soucieux de la fortune, qui est aujourd'hui le mobile de tant de gens, il a sacrifié sa vie à la science, et n'a jamais fait de clientèle qu'accidentellement.

Ancien interne des hôpitaux, il fut reçu docteur en 1846, agrégé et chirurgien des hôpitaux quelque temps après.

Ses travaux ont surtout porté sur l'*anatomie pathologique* en général, et sur le *système nerveux*, *l'appareil digestif*, *l'appareil genito-urinaire*, en particulier. On a encore de lui de très-belles études sur le *ramollissement cérébral*.

C'est donc avec plaisir que nous avons vu l'École l'appeler à occuper la chaire d'*anatomie pathologique*. Ses nombreux travaux ayant porté sur cette branche de la médecine, appelaient d'avance à cette place ce savant, que nous avions déjà pu apprécier comme professeur, alors qu'il suppléa pendant trois ans M. Flourens, professeur de physiologie au Muséum d'histoire naturelle.

LE DOCTEUR BROCA

Le grand Malgaigne disait, en parlant de lui :

« — VOILA LA PLUS BRILLANTE ÉTOILE DE LA JEUNE CHIRURGIE. »

Né en 1824, dans une petite ville de la Gironde, où son père exerçait la médecine, le jeune Broca vint de bonne heure à Paris, et embrassa la carrière médicale qui devait être pour lui une longue suite de triomphes.

Il avait à peine vingt ans et déjà il était interne ! — « C'était le premier succès important de la vie médicale. Aussi, les fatigues du travail opiniâtre qu'il a fallu s'imposer pour réussir sont bien vite oubliées

au milieu des aspirations vers l'avenir que ce nouveau titre soulève dans les jeunes intelligences. Car certainement en s'éveillant au lendemain de sa nomination, à ce moment de vague et de rêverie, qui n'est plus le sommeil et qui n'est pas encore le réveil, plus d'un interne a laissé errer son imagination assez loin pour voir confusément écrite dans le mouvement de ses pensées cette devise de l'insatiable Fouquet : *Quo non ascendam!* »

Cette impression, le jeune Broca l'éprouva. Mais si au lendemain de sa nomination il se berça des rêves d'un brillant avenir, assurément il ne put rien imaginer de plus beau que ce que devait plus tard lui donner la réalité.

Successivement nommé aide d'anatomie, lauréat des hôpitaux, prosecteur à la Faculté, il fut reçu docteur en 1848. A cette époque son père l'invita à rentrer dans son village pour lui succéder. Le nouveau docteur refusa net, et déclara formellement à l'auteur de ses jours que son intention bien arrêtée était de rester à Paris.

Eut-il raison ?

Demandez plutôt à son vieux père.

Une fois docteur, M. Broca se prépara par le tra-

vail du cabinet et ses cours de l'École pratique à la lutte des concours, qu'il aborda en 1853 avec un plein succès ; car la même année le vit agrégé et chirurgien des hôpitaux.

Dès 1854, il suppléait Gerdy à la Faculté pendant l'hiver, et Laugier à l'Hôtel-Dieu pendant l'été. En 1858, il suppléa encore à l'Hôtel-Dieu Jobert de Lamballe.

Ces nombreuses suppléances lui fournirent l'occasion de se révéler. Mais la parole ne lui suffisant pas, il prit la plume et publia dans plusieurs journaux une foule de mémoires et d'articles originaux dans lesquels se trouvent contenues ses recherches et ses découvertes sur plusieurs points intéressants des sciences médicales. Pendant ce temps parut, chez Victor Masson, le bel *Atlas d'anatomie descriptive*, qu'il fit en collaboration avec Beau et Bonamy. La *Splanchnologie* est tout entière due à M. Broca, et forme le troisième volume, où se trouvent consignées plusieurs recherches originales, parmi lesquelles nous citerons celles qui sont relatives à la description des *arcades artérielles gingivales*, à la découverte du muscle *amygdalo-glosse*, à la structure de la *tunique musculaire de l'estomac*, à la structure du *foie* et de la *rate*.

Déjà en 1850, M. Broca avait publié un mémoire de près de 400 pages sur l'*Anatomie pathologique du cancer*, qui remporta le prix Portal à l'Académie de médecine, récompense à laquelle l'auteur attacha d'autant plus d'importance que c'était la première fois que les doctrines de l'Ecole à laquelle il appartenait comparaissaient devant l'Académie. Le résultat le plus saillant des recherches que contient ce travail est le diagnostic anatomique établi d'après des *caractères visibles à l'œil nu*, entre les principales espèces de tumeurs déterminées par l'étude du microscope. La classification histologique se trouve ainsi sanctionnée par l'anatomie pathologique ordinaire. L'histologie pathologique cesse d'être une science isolée, et ses destinées sont les mêmes que celles de l'anatomie pathologique. Mais la plus grande partie du mémoire est consacrée à l'étude des tumeurs cancéreuses proprement dites. Loin de se borner à décrire les éléments et les tissus de ces tumeurs, M. Broca a étudié les diverses phases de leur évolution, et prenant la tumeur cancéreuse à son début, et la suivant jusqu'à la période de l'infection générale, il montre que tous les degrés de son évolution, accroissement, propagation, ramollissement, ulcération, invasion des ganglions lymphati-

ques, pénétration dans les veines, sont la conséquence directe de la multiplication des éléments microscopiques.

Parmi les points les plus nouveaux de ces recherches, on peut signaler la distinction du ramollissement apparent et du ramollissement réel; l'étude des phénomènes de la propagation dans chaque espèce de tissu, celle de la gangrène spontanée des tumeurs cancéreuses, celle des lésions des parois artificielles, d'où résulte l'état d'hématode, si mal interprété par les auteurs classiques; enfin, et surtout la description des lésions des parois veineuses et de leurs graves conséquences.

En 1858 parut son beau *Traité des anévrismes*, couronné par l'Académie des sciences. La première partie de cet ouvrage renferme un chapitre entièrement neuf sur la physiologie pathologique des anévrismes. M. Broca décrit les phénomènes circulatoires qui se passent, soit dans la tumeur anévrismale, soit dans les artères situées au-dessous du sac; il étudie les conditions à la faveur desquelles se forment les caillots *actifs* et les caillots *passifs*, et les phénomènes qui sont la conséquence de la formation de ces deux espèces de caillots. L'étude des oblitérations sponta-

nées, naturelles ou accidentelles, l'a conduit à déterminer le meilleur mode de guérison des anévrismes, et à établir les bases du parallèle des méthodes thérapeutiques, considérées au point de vue de leur mode d'action.

La seconde partie comprend l'histoire, la description et l'appréciation de chacune des dix-neuf méthodes connues jusqu'à ce jour, et de leurs divers procédés. L'auteur n'a pas craint de donner beaucoup de place aux recherches historiques et critiques, dans le double but de rendre justice à tout le monde, et de puiser dans l'étude du passé des enseignements pour le présent et pour l'avenir. Par la description et l'appréciation des méthodes, il a mis en œuvre plus de onze cents observations, à l'aide desquelles il a pu rectifier bon nombre d'opinions erronées. Il s'est attaché d'une manière toute particulière à déterminer le mode d'action de chaque méthode. Enfin M. Broca a consigné dans le chapitre consacré à la galvano-puncture, les recherches originales qu'il a faites avec M. le professeur Regnault, sur l'action coagulante des courants galvaniques.

Enfin, en 1863, M. Broca publiait son fameux *Traité des tumeurs*. Cet ouvrage, qui suffirait à illus-

trer la vie d'un homme parvenu à la fin de sa carrière, est le fruit de quinze années d'études et de recherches sur l'un des sujets les plus difficiles et les plus discutés de la pathologie.

Convaincu que les faits bien observés ne sauraient être en contradiction les uns avec les autres, M. Broca avait déjà, dans des travaux antérieurs, démontré que les distinctions établies par le microscope coïncident avec des différences anatomiques appréciables à l'œil nu; et dans son ouvrage sur les tumeurs, il s'est proposé de prouver que ces différences anatomiques correspondent à des différences de propriétés qui donnent lieu à des distinctions cliniques plus ou moins tranchées, mais toujours réelles.

La première partie de cet ouvrage, qui a seule paru, traite des tumeurs en général, et comprend un livre consacré à l'étude de la *pathologie des tumeurs en général*, et un autre consacré à l'étude de leur traitement.

Nous attendons avec impatience la seconde partie de cet ouvrage qui est encore sous presse, mais dont nos voisins d'outre-Manche ont déjà eu la primeur; plusieurs des principaux chapitres ayant paru dans le *Dictionnaire de chirurgie* de Costello, publié en Angleterre.

Malgré toutes ces recherches et toutes ces publications sur l'anatomie et la chirurgie, M. Broca a encore fait une foule d'études sur l'*anthropologie*, insérées dans les mémoires de la Société de ce nom, dont il est un des principaux fondateurs.

C'est ainsi qu'en parcourant les archives de la Société, nous avons remarqué ses *Recherches sur l'ethnologie en France*. Dans ce mémoire, M. Broca, après une discussion historique sur les origines ethnologiques de la population de la France, prouve que les caractères des deux grandes races gauloises, quoique prédominant encore dans les deux régions respectives qu'elles occupaient au temps de Jules César, ont presque partout été modifiées par des croisements. Il montre l'influence durable que ces divers croisements ont exercé sur les caractères des populations actuelles et en particulier sur la taille. Il étudie ensuite la répartition de la taille en France, en se basant sur les comptes rendus des conseils de révision, et prouve que les origines ethnologiques peuvent seules expliquer les détails de cette répartition. La carte à quatre teintes, que l'auteur a annexée à son travail et qui représente les variations de la taille dans les divers départements, se trouve divisée par la distribution des teintes, en deux

grandes régions qui correspondent exactement aux deux Gaules, Belgique et Celtique, de Jules César.

Un autre travail curieux est celui sur le *poids relatif du cerveau des Français et des Allemands*, dans lequel M. Broca signale la cause de l'erreur de Em. Huschke, qui a comparé les cerveaux allemands avec ceux des Français, en prenant pour fixer la moyenne des cerveaux allemands une statistique où figurent un très-grand nombre d'individus suicidés ou exécutés. Le cerveau, dans les maladies, maigrit comme le reste du corps, ainsi que l'a démontré M. Malgaigne; il doit donc, ajoute avec raison l'auteur, être plus lourd, en moyenne, chez les individus morts de mort violente. En outre, le crime et le suicide peuvent souvent être attribués à l'aliénation mentale, et l'on sait que chez les aliénés non paralytiques, le poids du cerveau est ordinairement accru. Les suicidés et les criminels forment une catégorie particulière, aussi M. Broca les a-t-il retirés de la statistique de Huschke. Il est ainsi arrivé à prouver que la moyenne des autres cerveaux allemands ne diffère pas sensiblement de celle des cerveaux français, n'en déplaise à M. de Bismarck.

J'allais oublier la curieuse étude comparée du savant anthropologue *Sur la capacité des crânes parisiens à diverses époques*.

Ce mémoire renferme les résultats de l'étude de trois cent quatre-vingt-quatre crânes, déposés par l'auteur dans le Musée de la Société, et provenant des fouilles de Paris. Ces crânes sont divisés en trois séries à peu près égales, correspondant, l'une à une époque antérieure à Philippe-Auguste, l'autre au seizième siècle environ, et la troisième au dix-neuvième siècle. La capacité moyenne du crâne s'est accrue, en six ou sept siècles, de plus de 35 centimètres cubes, et cet accroissement a porté presque entièrement sur la région antérieure du crâne. Les cent vingt-cinq crânes de la série du dix-neuvième siècle se divisent en deux catégories provenant, l'une des sépultures particulières, l'autre de la fosse commune, qui ne reçoit guère, à notre époque, que les prolétaires les plus malheureux et les plus déshérités sous le rapport de l'instruction. La mensuration des crânes de ces deux catégories a donné une différence moyenne de 80 centimètres cubes en faveur de la classe aisée. L'étude des crânes du moyen âge a fourni des résultats intéressants relativement aux types céphaliques de la population parisienne, à

cette époque où le mélange des races gauloises et des races germaniques était moins avancé qu'aujourd'hui. La série des cent vingt-cinq crânes du moyen âge comprend un nombre à peu près égal de dolichocéphales, de brachycéphales, et de crânes de forme intermédiaire, résultant du mélange des races. Le type brachycéphale est celui des autochtones antérieurs à la première invasion des peuples indo-européens ; subjugués par les Celtes, qui opposaient à leurs armes de pierre des armes métalliques, les autochtones brachycéphales ont été considérés comme étant d'une race inférieure à celle de leurs vainqueurs. L'auteur a constaté cependant que la capacité du crâne est plus considérable chez les vaincus que chez les vainqueurs.

M. Broca est un travailleur infatigable, pour qui pas une minute ne se perd. C'est un professeur attrayant, un écrivain pur, concis et correct. Esprit vigoureusement trempé, indépendant, libéral, jeune enfin, M. Broca est très-populaire parmi les élèves.

Membre de la Société biologique, secrétaire honoraire de la Société d'anthropologie, correspondant de toutes les sociétés savantes de l'Europe, M. Broca a été élu, il y a quelques mois à peine, membre de

l'Académie de médecine, où il a déjà pris part à plusieurs discussions.

M. Broca n'est pas décoré. En revanche il avait, EN NAISSANT, DEUX INCISIVES, honneur qu'il n'a partagé qu'avec Louis XIV et Mirabeau !

Le savant docteur a beaucoup voyagé, et c'est dans son voyage en Espagne que lui arriva une aventure qu'il aime à raconter souvent.

Il était à Séville. Ayant besoin de se faire raser, il fit venir dans l'hôtel le Figaro le plus voisin. Celui-ci, sachant que son client était médecin, refusa toute rétribution pour ses bons offices, et répondit avec un air fier et dédaigneux :

— Oh ! monsieur, est-ce qu'on fait de ces choses-là entre *confrères* !

Chacun sait qu'en Espagne, de nos jours encore, les barbiers s'occupent de médecine, comme cela se faisait jadis en France.

LE DOCTEUR AMÉDÉE LATOUR

Reçu docteur en 1834, M. Amédée Latour fut, dès le début de sa carrière, attaché à la rédaction de plusieurs journaux de médecine. Il fonda d'abord la *Gazette des médecins praticiens*, devint ensuite rédacteur de la *Gazette des hôpitaux*, et fonda, en 1846, l'*Union médicale*, dont il est encore aujourd'hui le principal rédacteur.

Nous avons de lui peu de travaux originaux ; cependant, nous indiquerons son *Traité de la phthisie pulmonaire*, qui est le principal. Rappelons aussi qu'il a recueilli le cours de *Clinique interne*, du professeur Andral, dont la rédaction lui appartient tout entière.

C'est surtout comme critique que le docteur Amédée Latour s'est rendu célèbre ; la plus grande partie des productions médicales publiées depuis 1836 jusqu'à ce jour ont passé sous sa plume, juste et indépendante.

Tout le monde se souvient des charmantes causeries du docteur *Jean Raimond* dans la *Gazette des hôpitaux* et du docteur *Simplice* dans l'*Union médicale*, pseudonymes derrière lesquels M. Amédée Latour se cachait pour lancer ses critiques tour à tour gaies, mordantes et satiriques.

Pour donner une idée du genre d'esprit de l'écrivain, transcrivons ici quelques définitions tirées de son *Dictionnaire des termes de médecine* :

ABAISSEUR. — Les muscles *abaisseurs* donnent à la face une expression de tristesse et d'affliction. Ils se contractent surtout chez les médecins par l'abaissement des honoraires et l'ingratitude des clients.

ABDUCTION. — Mouvement du bras qu'il faut faire à l'égard de toute proposition qui blesse l'honnêteté médicale.

ABERRATION. — Voyez *Homœopathie* (!)

ABSTINENCE. — Terme très-connu du pauvre cheval

du pauvre médecin rural, et souvent même du pauvre médecin lui-même.

ACCORD. — Terme très-rarement employé en médecine.

AFFINITÉ. — Forme inconnue dans le monde médical.

AGGLUTINATIF. — Effet produit par une leçon ou un discours de Trousseau, Ricord ou Malgaigne. Ils collent l'auditeur et le retiennent sur son siège.

AGITATION. — Le médecin s'agit, la maladie le mène.

ARTIFICIEL. — Qualité de plusieurs succès médicaux qui font envie.

ASSIMILATION. — Faculté précieuse de plusieurs médecins qui, ne pouvant rien produire par eux-mêmes, jouissent d'une merveilleuse aptitude pour s'assimiler et faire fructifier à leur profit les travaux des autres... Etc., etc...

Et ses fameux aphorismes professionnels ? Prenons-en quelques-uns au hasard :

La vie est courte, la clientèle difficile, la confraternité trompeuse.

La clientèle est un champ dont le savoir-faire est l'engrais.

La clientèle est comparable à la flanelle, l'une et l'autre ne se peuvent quitter un instant sans danger.

Le médecin qui s'absente court la même chance que l'amant qui quitte sa maîtresse ; il est à peu près sûr, au retour, de trouver un remplaçant.

Voulez-vous vous défaire d'un client ennuyeux, envoyez-lui la note de vos honoraires.

Le client qui paye son médecin n'est qu'exigeant, celui qui ne le paye pas est un despote !

Le médecin qui attend ses honoraires de là reconnaissance de son client, ressemble à ce voyageur qui attendait que la rivière eût fini de couler pour passer sur l'autre rive.

S'armer en guerre contre le charlatanisme, c'est quelquefois en faire acte.

Simplicité, modestie, vérité ! conditions charmantes

partout ailleurs qu'auprès du malade ; car, simplicité se traduira par *hésitation*, modestie par *doute de soi-même*, vérité par *impolitesse*.

* * *

Restez dans les limites d'une habile assurance sans tomber dans les ridicules vanteries du fanfaron, c'est là le suprême talent du médecin.

* * *

Ces mots : *il faut rassurer le moral du malade*, sont un manteau commode qui couvre bien des hablées, et qui les justifie quelquefois.

* * *

Médecin ! La seule profession où le mensonge soit un devoir.

* * *

Souvenez-vous d'avoir toujours l'air de faire quelque chose, alors même et surtout quand vous ne faites rien.

* * *

S'abstenir de toute médication est quelquefois, sans contredit, d'une pratique intelligente et honnête ; mais sauvez toujours les apparences et faites que le malade ne s'aperçoive pas de votre inaction.

* * *

Passer pour savant, telle est la grande affaire du médecin. Il en est de la science médicale comme de la fortune. Si l'on vous croit riche, vous avez du crédit; si l'on vous croit savant, vous avez des clients. Malheureusement pour l'humanité, il est plus difficile de passer pour riche quand on ne l'est pas, que d'être cru savant quand on n'en a que les apparences.

• • •

A talent égal, et même inférieur, le médecin proprement et dignement vêtu, a de grands avantages sur le médecin malpropre ou négligé.

Nous n'en finirions pas si nous voulions reproduire ici tous ces *aphorismes*, que nous conseillons à tous les jeunes praticiens de méditer attentivement.

En finissant, nous nous excuserons auprès de M. Amédée Latour de lui avoir souvent emprunté ses appréciations et ses critiques sur les hommes dont nous parlons dans ce volume.

LE DOCTEUR RAYER

Le docteur Rayer, mort il y a quelques mois à peine, n'a jamais eu qu'un tort dans sa vie, celui d'occuper à l'École une chaire créée pour lui, dans laquelle il n'est jamais monté, et d'avoir accepté le décanat, qu'il ne garda que quelques jours.

Sa clientèle, qui se composait surtout des sommités de notre aristocratie financière, était très-nombreuse.

Elève aimé de Duméril, Rayer se rangea de bonne heure sous la bannière des partisans de l'anatomie pathologique, et publia même une *Histoire de l'anatomie pathologique*. On lui doit encore un ouvrage en trois volumes *sur les maladies de la peau*; de nombreuses études *sur la suette miliaire, la fièvre*

jaune, les maladies des reins; la morve et le farcin chez l'homme.

M. Rayer était membre de l'Académie de médecine et de l'Institut. Voici comment il entra au palais Mazarin :

Lorsque M. Andral se présenta pour succéder à Double dans la section de médecine, il rencontra pour sérieux adversaire M. Rayer. Alors, paraît-il, les amis de M. Andral, pour aplanir toute difficulté, offrirent à ceux de Rayer de le faire passer sans contestation au fauteuil alors vacant dans la section d'économie rurale s'il voulait abandonner ses prétentions à celle de médecine. Ce que, en homme d'esprit, M. Rayer accepta, convaincu qu'une fois de la maison, la première place vacante ne pourrait lui échapper.

Et dire qu'aujourd'hui, comme alors, tout se passe ainsi en famille à l'Institut ! *Risum teneatis, amici!*

Mon cher M.

la manière dont on tra-
vaille ~~les~~ ce que j'ai "dû à"
l'Académie, et il ne que
telle corréction devient
impossible. —

Je t'envierais que
tout fut retranché et
qu'on ne Borrat à dire:

M. Bovillain prend la
parole en faveur de la
philosophie musicale. il nous
est impossible de donner une
analyse exacte de son
discours.

22 juillet 1833. Bovillain

LE DOCTEUR BOUILLAUD

Le docteur Bouillaud est, sans contredit, une des plus grandes figures médicales du siècle, et ses travaux en médecine sont au nombre de ceux qui, dans plusieurs siècles, seront encore pour les générations futures de véritables articles de foi.

Né dans une petite ville des environs d'Angoulême, en 1796, M. Bouillaud fit ses premiers pas dans la carrière médicale sous les auspices de son oncle, chirurgien des armées. Lorsque celui-ci l'eut initié aux mystères de son art, le jeune Bouillaud vint compléter et finir ses études à la Faculté de Paris, où il prit son titre de docteur en 1823.

Dès 1824, M. Bouillaud entra de plain-pied dans le

monde de la science par la publication de son fameux *Traité des maladies du cœur*, la plus consciencieuse étude du cœur humain, et qui obtint à l'Institut le grand prix de médecine.

Six ans plus tard, après s'être longtemps livré à de remarquables recherches physiologiques, il concourut pour la chaire de physiologie vacante à l'École. Dire qu'avec lui concoururent Gerdy, Bouvier, Troussseau, Pierry, Bérard, c'est rappeler combien ce concours fut brillant. Il ne manqua qu'une voix à Bouillaud pour être nommé; au scrutin de ballottage, qui eut lieu entre lui et Bérard, M. Bouillaud obtint cinq voix, tandis que Bérard en eut six.

Un incident assez curieux pour mériter d'être rappelé signala ce concours.

Bouillaud avait eu cinq voix et Bérard six. Bérard fut donc nommé, et déjà le nouveau professeur se croyait en possession définitive de sa chaire et calculait les jouissances de son nouveau grade.

Mais voilà qu'on assure à M. Bouillaud qu'il a eu six voix et que c'est probablement par une erreur inexplicable que le bulletin décisif s'est glissé dans le plateau de Bérard. Comment vérifier le fait et quel parti en tirer?

Voici :

Bouillaud, ayant obtenu l'assurance positive de six juges ayant voté pour lui, pensa qu'aucun d'entre eux ne lui refusérait sa déclaration écrite. Tous signèrent en effet, Dupuytren en tête, en compagnie de Desgenettes, Itard, Marjolin, Rullier et Cruveilhier.

Muni alors de ces six certificats, Bouillaud se présenta chez le ministre de l'instruction publique et exposa ce fait, sans antécédent connu et par conséquent en dehors de toute prévision réglementaire.

Mais cette démarche n'aboutit à rien, ayant été faite plus de vingt-quatre heures après le concours, terme fixé par les règlements, et Bérard conserva sa chaire et... une grande rancune contre Bouillaud, qu'il accusa d'avoir violé en partie le secret des votes.

Bouillaud, aigri mais non découragé, se résigna en espérant un nouveau combat, qui ne se fit pas attendre, car l'année suivante, en 1832, s'ouvrit un second concours pour une chaire de clinique interne.

Il se présenta en concurrence avec Louis, Gen-drin, Rostan et Piorry, et fut cette fois nommé sans contestation. Ce concours, qui fut aussi très-remarquable, se distingua par l'hétérogénéité des doctrines émises. Les candidats n'eurent pas seulement

un antagonisme matériel, il s'établit aussi entre eux une lutte intellectuelle, image de celle qui agitait alors le monde médical. Il y eut cependant un point sur lequel les candidats semblèrent avoir ourdi une conspiration contre les doctrines physiologiques; ce fut à celui qui lui porterait les plus rudes coups; mieux inspiré que ses collègues, Bouillaud s'abstint de tremper dans cette conspiration, et non-seulement il le montra fidèle à l'étandard sacré, mais encore il se défendit avec la force de son talent et toute la chaleur de sa conviction.

Sa nomination fut accueillie par tous les élèves avec la plus grande démonstration de joie.

Bouillaud prit alors possession à l'hôpital de la Charité de la chaire de clinique, — illustrée déjà par Laennec et Corvisart, — ainsi que des deux salles Sainte-Madeleine et Saint-Jean-de-Dieu, directement situées au-dessus de l'Académie de médecine.

Ses cours furent suivis par une foule innombrable d'élèves jaloux de goûter ses remarquables leçons qu'il réunit en trois volumes publiés en 1835, sous le titre de *Clinique médicale de la Charité, ou Exposition statistique des diverses maladies traitées à la clinique de cet hôpital*. Presque en même temps



parut son fameux *Traité clinique du rhumatisme articulaire aigu, et de la loi de coïncidence des inflammations du cœur avec cette maladie*, ouvrage servant de complément indispensable au *Traité des maladies du cœur*, et qui est sans contredit son plus beau titre de gloire.

En 1842, le savant professeur s'offrit aux électeurs du département de la Charente pour les représenter à l'Assemblée constituante. Il fut élu à une immense majorité représentant du peuple. Mais son élection fut cassée parce qu'il n'avait pas son domicile dans le département où il s'était présenté. Bouillaud se représenta encore en 1843 et fut élu à l'unanimité des suffrages. Cette fois, son élection fut validée.

Libre alors de toute préoccupation étrangère à la science, le clinicien de la Charité reprit ses enseignements quotidiens. Les étudiants le saluèrent de leurs bravos frénétiques, et l'un d'eux, se levant, le félicita, au nom de tous, de l'immense succès de son élection. Bouillaud alors d'une voix émue répondit qu'il était très-sensible à ce témoignage de sympathie, et que toute sa vie il serait partisan du progrès en politique comme il avait été celui du progrès de la science.

Jusqu'en 1846, c'est-à-dire pendant toute la durée de son mandat, et tout au contraire de M. Nisard, son collègue à la Chambre, il vota toujours avec la gauche et ne voulut jamais consentir à l'abaissement de la France dans la triste question de l'indemnité Pritchard.

Ce fut à cette même époque que lui arriva l'histoire assez piquante qu'on va lire.

Guizot, qui occupait alors le ministère des affaires étrangères, avait réuni dans une splendide soirée bon nombre de représentants de toutes nuances, parmi lesquels se trouvaient MM. Thiers et Bouillaud.

M. Thiers causait de la *fièvre jaune* qui sévissait alors à Marseille, dont il était le mandataire à la Chambre. Apercevant le docteur, il le pria de lui expliquer ce que c'était que le terrible fléau. Bouillaud décrivit en quelques mots à son collègue cette horrible maladie.

Mais ses explications ne satisfirent nullement M. Thiers qui, se récriant :

— Mais j'ai étudié cette maladie, monsieur, et je n'y ai rien vu de tout ce que vous venez de me dire.

Bouillaud, fort étonné de cette réponse, rappela

alors un détail historique à son collègue qui venait de publier les premiers volumes de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*.

— Vous, monsieur Thiers, qui connaissez si bien l'histoire et qui l'écrivez encore mieux, vous souvenez-vous de ce fait :

« On raconte qu'Annibal, prisonnier chez Prusias, ayant entendu parler d'un nommé Fabius qui faisait des *leçons admirables* sur l'art de la guerre et la tactique militaire, ce conquérant voulut connaître ce Fabius ; l'histoire ajoute qu'Annibal, ayant entendu le rhéteur, ne put s'empêcher de s'écrier : « *Multos vidi delirare homines, sed nunquam magis quam Fabium !* »

M. Thiers comprit, et en homme d'esprit tendit en souriant la main au spirituel et mordant docteur.

C'est de ce jour que date l'amitié de ces deux hommes, — nés la même année, — amitié qui n'a pas cessé depuis.

En 1846, M. Bouillaud fut nommé membre du Conseil supérieur de l'Université, mais il donna bientôt sa démission et fut remplacé par Chomel.

Promu l'année suivante au grade d'officier de la

Légion d'honneur, il fonda cette même année l'Association du corps médical de Paris, — dont il fut nommé président à l'unanimité, — contre laquelle M. Marchal de Calvi vient de faire une triste campagne.

La révolution de 1848 venait d'éclater. Bouillaud fut nommé doyen de la Faculté de médecine en remplacement d'Orfila. Ces fonctions n'étant pas faites pour lui, et une discussion très-vive et très-animée ayant eu lieu à l'Ecole, au sujet de quelques soupçons qu'il avait laissé planer sur l'exactitude des comptes rendus par son prédécesseur, il abandonna la place du décanat, qu'il céda à M. Bérard.

(Pendant son passage au décanat, M. Bouillaud fit passer les thèses dans le grand amphithéâtre de l'Ecole, avec une certaine pompe. Aujourd'hui, les thèses se passent pour ainsi dire en famille, en vrai tête-à-tête, et sans que personne s'en doute.)

A partir de ce moment, l'illustre docteur, retiré de la vie politique et administrative, redevint le simple professeur de clinique, toujours couru et toujours aimé.

M. Bouillaud est un homme dont la vogue et la réputation ont été très-grandes. Il a fait pour la science immensément plus que bien des confrères qui ont eu plus de succès que lui. Il n'est pas de partie de la médecine traitée par lui qui n'ait été frappée au bon coin. Il a porté la science du diagnostic à son plus haut degré. Rien n'égale la précision, l'exactitude et l'habileté avec lesquelles il explore une maladie. Par ses fameuses saignées coup sur coup dans le traitement des phlegmasies aiguës, il a réduit à sa plus simple expression la thérapeutique, jusqu'alors peu connue et incertaine, de ces affections. Ses écrits sur les maladies du cœur et sur le rhumatisme articulaire sont des monuments immortels et impérissables qui suffiraient pour porter son nom jusqu'à la postérité la plus reculée. A l'Académie, il n'est pas un nom qui fasse plus autorité.

Ses théories, acceptées jadis avec enthousiasme, sont aujourd'hui pour la plupart à peu près abandonnées, et M. Bouillaud en a été très-affecté. Son caractère s'est aigri. Cette aigreur a pénétré dans ses discours et ses écrits, et, en 1859, il fit à l'Académie de médecine une sorte de testament scientifique empreint de tristesse, de découragement et de misanthropie.

Pourquoi cette tristesse, cet abattement? — lui dirons-nous avec notre confrère Amédée Latour. — Sans doute il fut une époque où vos doctrines ont fait plus de bruit, mais c'était aussi alors le temps des luttes passionnées, des contradictions énergiques et des résistances plus ou moins convaincues. M. Bouillaud n'est pas contesté, il est accepté comme maître et comme roi dans l'art de l'observation. Si tout n'est pas destiné à survivre de ses pratiques, — et qui peut se promettre cette gloire? — il n'est pas de médecin de nos jours qui passera à la postérité plus sérieux que l'auteur du *Traité des maladies du cœur* et de la loi des coïncidences des lésions de cet organe avec le rhumatisme articulaire aigu. On pourrait même dire que la génération présente a devancé sur cela le jugement de la postérité, et qu'il n'est pas d'esprit juste et loyal qui ne paye à M. Bouillaud son légitime tribut d'admiration respectueuse.

Que l'illustre professeur chasse donc ces décourageantes tristesses, papillons noirs qui semblent vol-tiger de temps en temps autour de sa belle intelligence et qui l'empêcheraient de rendre à la science et à l'humanité tous les services qu'elles peuvent encore attendre de lui.

Plus que jamais, du reste, M. Bouillaud aurait tort d'être triste et de maudire ses contemporains ; car il a eu, au mois d'août dernier, le plus beau *couronnement de l'édifice* qu'il soit permis à un homme d'oser espérer.

Tout le monde sait, en effet, qu'à cette époque eut lieu le fameux Congrès médical international de toutes les célébrités médicales de l'univers entier, et que M. Bouillaud a été élu à l'unanimité président de ce Congrès sans précédent dans l'histoire de la médecine.

Tout le monde sait aussi avec quel rare bonheur M. Bouillaud s'est acquitté de cette tâche rude et difficile, grâce à son esprit d'à-propos, à son exquise courtoisie, à son immense savoir et à son talent oratoire sans pareil.

Après un tel honneur, on peut bien n'être que commandeur de la Légion d'honneur et ne pas être de l'Institut, ne fût-ce que pour ne pas y siéger à côté de M. Nélaton qui, lui, est *grand officier* !

Oui, MAIS ?????



LE DOCTEUR MONAT

Ancien agrégé de la Faculté, médecin de la Charité, le docteur Nonat possède une des plus belles clientèles de la capitale. Il s'occupe surtout des maladies des femmes et a publié un *Traité pratique des maladies de l'utérus et de ses annexes*, ainsi qu'un *traité des dyspepsies*.

Neveu du grand Thénard, le docteur Nonat jouit d'une fortune splendide, et, l'année dernière, à la mort de Trousseau, il a acheté le superbe hôtel que possédait celui-ci rue Caumartin. — Une façon adroite d'accaparer aussi sa clientèle.

LE DOCTEUR MAISONNEUVE

Petit-neveu d'un député à la Constituante de 1789, fils d'un conseiller municipal de Nantes, cousin du bâtonnier de l'ordre des avocats de Nantes, le docteur Maisonneuve naquit en 1810.

Ses études au collège de sa ville natale furent très-brillantes. A dix-huit ans, il prenait sa première inscription en médecine à l'École secondaire de Nantes, et en 1829 il arrivait à Paris. Externe de Dupuytren et de Récamier, interne l'année suivante, il obtient, en 1833, le prix de l'internat et de l'École pratique, et est reçu docteur en 1835.

Nommé la même année procureur à Clamart, il

fait un cours de médecine opératoire auquel assistent plus de cent élèves.

1840 le voit chirurgien des hôpitaux et membre de la Société de chirurgie.

M. Maisonneuve est sans contredit le chirurgien le plus surprenant de notre siècle. Son esprit d'initiative et sa hardiesse opératoire sont effrayants. Dans sa main entreprenante, le champ du bistouri s'est considérablement agrandi, on peut dire plus, il n'a plus de limite ! Les opérations les plus graves, les résections, ablations, extirpations, en un mot les mutilations effroyables, loin de l'arrêter et de l'effrayer, ne font que grandir son audace.

M. Amédée Latour l'a appelé **LE PARACELSE DE LA CHIRURGIE.**

Le budget des inventions, modifications, perfectionnements, publications du chirurgien de l'Hôtel-Dieu est considérable, et tout cela lui est venu, non dans le silence et la méditation du cabinet, mais le bistouri à la main, et pour obéir aux exigences de quelques cas actuels où les règles de l'instrumentation faisaient défaut.

Ses travaux ont porté sur le *périoste*, sur les *coxalgies*, la *trachéotomie*, l'*entérotomie de l'intestin*.

tin grêle; les maladies de la vessie le conduisent au *cathétérisme sans conducteur*; l'*éthérisation*. Le premier, il fait avec succès la section du col du fémur; le premier, il substitue au couteau, pour l'enlèvement du cancer, la cautérisation *en flèches*, etc., etc., etc....

M. Maisonneuve est assurément l'opérateur le plus ingénieux, le plus audacieux, et souvent aussi le plus heureux.

Ainsi, en 1862, nous l'avons vu présenter à l'Institut un malade qui avait le rare avantage de posséder trois tibias, — deux à ses jambes et un dans sa poche. Ce phénomène était un jeune ingénieur. A la suite d'un grave accident, le malheureux avait sa jambé dans un tel état de désorganisation, que les plus remarquables chirurgiens de la capitale avaient jugé l'amputation du membre non-seulement nécessaire, mais très-urgente, lorsque M. Maisonneuve conçut l'espoir de conserver le membre et d'éviter cette terrible opération par l'application des vues physiologiques, données par Flourens sur la reproduction des os par le périoste.

A cet effet, le docteur pratiqua le long de la jambe une large ouverture longitudinale, détacha, à l'aide d'une scie, le tibia en le réséquant à ses deux extré-

mités, et conserva, dans toute son intégrité, le périoste qui pouvait régénérer l'os. Ce qui arriva, en effet, car l'os s'est reproduit chez son malade d'une manière si complète, qu'il se porte à merveille et marche, court, chasse, comme si jamais il n'eût subi d'opération.

Tout le monde se souvient aussi de son fameux malade atteint d'une mortification du maxillaire inférieur, auquel il enleva la presque totalité de la mâchoire, en conservant le périoste, et en laissant les dents suspendues à leurs gencives et flottant comme les grains d'un chapelet. Après l'extirpation de l'os, l'incroyable et audacieux chirurgien appliqua avec soin le lambeau de peau sur toutes les parties, en les maintenant avec des points de suture, et la réunion de cette vaste plaie se fit avec une rapidité très-grande : les dents, restées pendues aux gencives, se consolidèrent par le rapprochement de deux lames du périoste, qui ne tarda pas à s'osssifier. Enfin, la lèvre se réunit sur la ligne médiane, en ne laissant qu'une légère cicatrice, et le malade, parfaitement guéri, a été depuis infirmier dans les hôpitaux.

Mais nous n'en finirions pas si nous voulions énu-

mérer tous les tourns de force opérés par M. Maisonneuve.

M. Maisonneuve est le professeur qui parle le plus mal : sa phrase est lourde, embarrassée, obscure, difficile ; mais, en revanche, — étrange contraste ! — je ne connais pas d'écrivain plus séduisant, plus correct, plus châtié, plus clair et plus concis.

Petit de taille, gratifié d'une assez grosse bedaine, le docteur Maisonneuve a une figure ouverte et expressive : son œil est vif et intelligent, sa bouche pinçée et mordante ; son nez court, aplati, et retroussé à son extrémité...

C'est son nez qui lui valut un jour, dans un salon, la réplique qu'on va lire :

Le docteur venait d'éternuer.

— Dieu vous b... conserve la vue, monsieur, dit aussitôt une jeune dame.

— Mais pourquoi donc, madame ?

— Parce que vous n'avez pas un nez à porter des lunettes !



LE DOCTEUR DUPRE

Gros, petit, la figure festonnée d'une barbe noire, le nez toujours barbouillé de tabac, tel est au physique le docteur Dupré.

M. Dupré est très-connu de tous les élèves et de tous ceux qui aiment à trouver réunis un talent réel et un noble caractère. Poussé par une vocation irrésistible, le docteur Dupré est un héros, je pourrais même dire un martyr de l'enseignement libre. D'autres, dans la même voie, ont fini par conquérir chaires officielles, honneurs, richesses... Rien de tout cela n'est échu à l'humble et modeste enseignant de l'Ecole pratique. Mais, en revanche, dans son long et riche labeur, il a conquis quelque chose

de plus précieux que tout le reste, la vive et profonde affection de plusieurs générations d'élèves.

Mais j'aurais pu me dispenser de vous dépeindre le docteur Dupré, lui laissant le soin de se dépeindre lui-même dans les vers que voici, et qui figurent en tête d'un travail sur la liberté de l'enseignement :

Modeste dans mes goûts, modeste en mes désirs,
En un labeur obscur je cherchai mes plaisirs.
Et, sans que jamais rien pût lasser ma constance,
Détruire mon ardeur, briser mon espérance,
J'allais de la nature inscrivant les secrets,
Lisant et relisant ses éternels décrets.
De l'homme j'admirais la grande architecture,
L'arrangement parfait et l'intime structure;
Je scrutais dans les corps, le scalpel à la main,
Les secrets inconnus de l'organisme humain;
Et, lorsque j'eus appris l'art qui nous fait connaître
Ces secrets merveilleux, à mon tour je fus maître.
J'ai vécu, sans jamais, pour prix de mon labeur
Convoiter la fortune avec la croix d'honneur.
Tout entier à mon but : l'œuvre scientifique,
J'accomplis, ignoré, ma tâche pacifique.
La science est ma foi, c'est ma religion,
Et de mon cœur ardent l'unique ambition !



L'écrivs dans vos livres ce
que vous voudrez; l'annoncer, nous
ne cesserons pas d'être organisés
et de chercher par tous les moyens,
dans les organes solides ou
liquides la raison des symptômes
et les procéder les plus convenables
pour combattre les maladies,
d'hypothèse du vitalisme abstrait
n'en j'aurais fait faire un pas à
la science; l'organopathisme sa
fait avancer tous les jours. Ce
vitalisme hypothétique a toujours
été et sera toujours enemi du
progress; l'organopathisme est et
sera à jamais la base de la
condition vincula non, de toute
médecine rationnelle, de tout
thérapisme calculable et de
toute découverte sielle et
applicable dans des cas déterminés

P. B 110784

(Savant de l'académie
24 juillet 1860)

LE DOCTEUR PIORRY

Le professeur Piorry est un des hommes les plus extraordinaires de notre époque. J'en connais peu dont la carrière ait été mieux remplie. Anatomie, physiologie, hygiène, médecine, chirurgie, philosophie, poésie, le savant docteur a touché à tout, et de main de maître.

Fils de l'immortelle Révolution de 89, M. Pierre-Adolphe Piorry naquit à Poitiers, le 31 décembre 1794. A l'âge de seize ans, après de brillantes études universitaires, il commençait à peine ses études médicales, lorsqu'il fut appelé par la conscription. Il partit pour l'armée d'Espagne en qualité de chirurgien, et passa quinze mois à l'hôpital d'Atara-

zanas de Barcelone, observant et ne se lassant pas de relire la petite bibliothèque qu'il avait emportée de France pour tout trésor. Il eut souvent l'occasion d'étudier les symptômes et le caractère d'un ictère, avec vomissements noirs, très-analogue à la fièvre jaune. Atteint lui-même de cette maladie, il publia ses observations lors de la discussion que souleva plus tard, dans le monde médical, la fièvre jaune d'Espagne. Il profita encore de son séjour à Barcelone pour recueillir un grand nombre de faits sur la *gangrène d'hôpital*, sur la *compression des trajets fistuleux des plaies par armes à feu*; sur la nécessité de les soustraire à l'action dangereuse de l'air, et sur la *syphilis*.

De retour en France, M. Piorry, dont les sentiments patriotiques s'étaient échauffés sous le soleil du Midi, contribua à l'organisation de l'Ecole de médecine en compagnie d'artillerie, en 1815. Après ces journées de tristesse, qui virent la France foulée aux pieds par les étrangers vaincus jadis par elle, M. Piorry déposa les armes de guerre et se remit à étudier la médecine. Les cliniques de Pinel et de Boyer étaient celles qu'il suivait de préférence.

Enfin, le 16 juin 1816, à l'âge de vingt et un ans, M. Piorry soutenait sa thèse de docteur : *Sur le*

danger de la lecture des livres de médecine par les gens du monde. Ce travail, remarquable à plusieurs titres, attira l'attention des savants, et fut inséré tout au long dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

Une fois docteur, M. Piorry, malgré l'exiguïté de ses ressources, — sa famille avait été ruinée par la Révolution, — resta à Paris et continua à suivre les leçons de Pinel et de Roux, dont il avait tout d'abord adopté les idées. Mais l'apparition de Broussais et de ses doctrines, les découvertes de Magendie ébranlèrent ses convictions médicales, et contribuèrent fortement à lui faire abandonner les théories *vitales* de Barthez et de Bichat, pour entrer dans l'ordre des faits plus sévères de Haller et des continuateurs de sa doctrine. Il comprit, ainsi qu'il l'a dit lui-même, que l'art de soulager et de guérir les hommes doit reposer sur les mêmes bases que les autres connaissances humaines. L'exactitude devait être la règle de cet art, et la médecine proprement dite ne pouvait avoir d'autres fondements que l'organisation.

M. Piorry créa en quelque sorte l'organopathisme, dont il est toujours resté le plus zélé partisan et le plus chaud défenseur.

Dès ce moment, il travailla avec ardeur et persévérence, et se prépara à affronter le concours au sujet duquel il écrivait, dès 1822 : « De tous les moyens de s'élever dans la société, le concours est sans doute le plus honorable. Le savoir, qui compte sur des forces qu'il apprécie, y trouve l'occasion de les développer, et l'audace présomptueuse y trouve un écueil qu'elle ne peut franchir. Au mot de concours, l'ignorance se retire, l'émulation se réveille, et l'intrigue se cache dans l'ombre. Le concours est dans nos mœurs et dans les besoins de l'époque ; il n'étend encore ses salutaires influences que sur les sciences et sur les arts. Puisse-t-il bientôt se propager sur toutes les parties de l'édifice social, et puisse une honorable et généreuse lutte mériter partout aux plus dignes la protection et les succès ! »

En 1823, il se présenta à l'agrégation. Mais, dans ce temps de fanatisme religieux, on raya son nom de la liste des candidats, parce qu'un de ses parents avait été conventionnel ! Cependant Laennec parvint à faire réparer cette injustice en le faisant réintégrer sur la liste ; mais, comme on le pense bien, M. Piorry ne fut pas nommé à ce concours, malgré la supériorité de ses épreuves. Ce fut alors qu'Esquirol lui proposa de le faire nommer professeur d'anatomie à

Montpellier. Le jeune docteur refusa, et concourut encore quelques mois plus tard,— mais sans succès,— pour une place de chirurgien des hôpitaux.

Ces deux échecs successifs, loin de le décourager, ne firent que redoubler son ardeur pour le travail, et, en 1826, il concourut de nouveau pour l'agrégation, et fut cette fois nommé après avoir soutenu une très-belle thèse sur la mort des noyés. Quelques mois après, il fut aussi reçu médecin du Bureau central.

La révolution de 1830 venait d'éclater. M. Piorry, qui avait été chirurgien de l'armée d'Espagne, se souvint des services que l'on doit aux blessés; et, pendant les sanglantes journées de Juillet, il prodigua ses soins aux malheureuses victimes que l'on transportait à l'hospice de la rue de Sèvres, et reçut, en récompense de son dévouement, la médaille de Juillet.

Après les événements de 1830, le concours fut rétabli à l'École. M. Piorry fut toujours au premier rang dans les luttes honorables qui se succédèrent. Ses antécédents le nommaient de droit à la chaire de *physiologie*; ses épreuves furent bonnes, cependant il ne fut pas nommé. Il brilla dans deux concours de *clinique médicale*, qui lui valurent la croix

de la Légion d'honneur. On se rappelle combien la chaire d'*hygiène*, de 1838, donna lieu à diverses réclamations, et quel fut l'étonnement que produisit le résultat final de ce concours. Ce n'est qu'en 1840 que M. Piorry obtint enfin le titre de professeur de *pathologie médicale*, qu'il conserva jusqu'en 1851, époque à laquelle il prit la chaire de *clinique médicale*, devenue vacante par la mort du vénérable Fouquier.

Bien avant de faire de l'enseignement officiel, M. Piorry s'était livré à l'enseignement particulier. Dès 1817, nous le voyons faire des cours de *physiologie proprement dite*, et de *physiologie pathologique*. De 1828 à 1840, il fait un grand nombre de cours, soit sur *la percussion médiate et l'auscultation*, soit sur *l'anatomie pathologique*. En 1836 et 1837, il fait un cours d'*hygiène*. Enfin, une fois professeur de *pathologie interne*, non content de ses cours de l'École, il fait encore des conférences cliniques à l'hôpital, grâce auxquelles chaque jour les élèves peuvent faire au lit du malade les applications pratiques des leçons que la veille ils avaient entendu professer à la Faculté.

Dès 1817 aussi, le jeune savant publiait dans les

dictionnaires et les recueils périodiques une foule d'articles et de mémoires originaux sur les diverses parties de la science.

En 1828, il publiait un volume sur le *plessimétrisme* ou la *percussion médiate*. Dans ce travail se trouve consigné le fait capital, la découverte la plus importante de la vie scientifique de M. Pierry.

Datant de 1827, le plessimétrisme est né des recherches d'Avenbrugger sur la percussion simple. Son auteur, appréciant à leur haute valeur les magnifiques travaux de Laennec, aspirait avant tout à marcher sur les traces de ce grand observateur. Se rappelant que les vibrations sonores d'un corps sont de beaucoup plus distinctes quand elles se communiquent à d'autres corps solides, il appliqua ce fait aux organes, et parvint à constater l'exactitude des propositions suivantes :

1° Un corps solide étant appliqué sur une substance consistante, liquide, gazeuse ou présentant à la fois ces divers états, si l'on vient à frapper, à percuter ce corps : métal, bois, caoutchouc, ivoire, os recouvert de peau (ainsi que l'est le doigt), il en résulte un bruit dont les éléments sont complexes. Ce bruit est, en effet, composé, soit de ceux que

fournit le corps percuté, soit des sons produits par les parties qui lui sont sous-jacentes;

2° Ce bruit est de beaucoup plus fort que celui qui résulterait de la percussion simple du corps situé au-dessous de l'instrument de médiation;

3° La force du bruit varie : en raison des conditions de sonorité ou de vibratilité qu'offre l'instrument de médiation ; en raison de sa disposition matérielle, de la densité, de la consistance, de l'élasticité, de la disposition organique des parties situées au-dessous de l'instrument médiateur;

4° Les divers corps métalliques, alors qu'ils sont mis en vibration, produisent chacun un son spécial ; or, chaque organe ayant une structure qui lui est particulière, donne également lieu à des bruits qui lui sont propres ;

5° Quand on applique très-exactement un instrument médiateur de percussion (plessimètre) sur une surface au-dessous de laquelle des organes divers sont superposés, il arrive que, suivant la manière dont on percuté, on obtient des sons variables et qui correspondent à la structure des parties plus ou moins profondément placées ;

6° On éprouve encore par le plessimétrisme des sensations tactiles tout aussi importantes en dia-

gnostic et non moins variables que les bruits dont il vient d'être parlé; elles correspondent ainsi à la disposition matérielle et organique des parties: tantôt il s'agit d'un sentiment de dureté, de mollesse, de résistance, et tantôt d'une sensation d'élasticité ou d'une sorte de matité que le doigt éprouve. *Ces impressions tactiles ont été étudiées par M. Pierry le premier.* Réunies aux notions fournies par les bruits plessimétriques, elles sont tellement utiles à bien apprécier, que si l'on écoute, sans percuter soi-même, les sons que donne la percussion médiate, on reconnaît infiniment moins bien les états organiques que si l'on percutait et si l'on écoutait en même temps;

7° Puisque chaque organe a une structure et une consistance qui lui sont propres, puisqu'il donne des sons et des sensations tactiles qui lui sont particulières, il en résulte que sur chaque point de la peau qui correspond à la ligne de démarcation de cet organe, il suffit de faire une marque avec le crayon pour indiquer nettement cette ligne; or, comme on peut en faire autant sur toute la circonférence de la partie explorée, il arrive que l'on obtient ainsi à l'extérieur le dessin linéaire de presque tous les organes qui composent le corps de l'homme. C'est de

cette façon que la percussion médiate devient un des moyens principaux de l'organographisme, méthode dont plus tard il sera parlé;

9° Comme le plessimétrisme fait reconnaître approximativement la distance à laquelle les organes sont éloignés de la peau, ainsi que les limites de leur superposition, on peut, à l'aide de cette voie d'exploration, constater les rapports que, dans tous les sens, les parties ont entre elles.

Une multitude d'expériences cadavériques et de recherches expérimentales sur le vivant, l'investigation suivie pendant trente ans, soit à l'hôpital, soit en ville, sur un nombre immense de malades, ont mis tous ces faits au-dessus de toute discussion et ont prouvé que, grâce au plessimétrisme, et pendant la vie, les formes, les rapports, quelquefois certaines conditions de structure, sont, au millimètre près, parfaitement appréciables. Étendue, variations de configuration et d'épaisseur ; matières dures, molles, liquides, gazeuses, contenues ensemble ou séparément dans les cavités du corps de l'homme ; présence, proportion, hauteur, élévation ou abaissement de niveau dans les épanchements ; bruits spéciaux en rapport avec la réunion de liquides et de gaz, ou avec la présence des hydatides, tout cela est appréciable.

cié d'une manière fixe et mathématique par des mains exercées à manier la plaque d'ivoire ; il ne peut y avoir de dissidence à cet égard. L'étranger a publié des livres qui consacrent ces vérités ; des chaires sont instituées à Vienne, à Madrid, qui ont pour objet ces études, ainsi que celles qui ont l'auscultation pour but, et l'Académie des sciences a décerné, en 1829, et sur le rapport de M. Duméril, à M. Pierry, la première récompense, le prix Montyon ; elle a ainsi encouragé une découverte dont l'importance est telle que, sans plessimétrie (pratiqué sur le doigt ou sur la plaque d'ivoire), il est devenu impossible de faire de la médecine exacte et calculable. *La certitude de ces documents est portée à ce point, que les aiguilles que l'on introduit sur le cadavre, au niveau des limites et des dessins plessimétriques tracés par le crayon, tombent toujours sur la circonscription des organes indiqués à l'extérieur.*

Presque en même temps, M. Pierry publiait ses travaux remarquables sur l'*auscultation*, modifiait l'instrument mal commode de Laennec, le rendait très-portatif, et l'introduisait ainsi dans la pratique générale.

De 1840 à 1851, l'éminent professeur de patholo-

gie médicale publia un travail considérable en huit volumes, sous le titre général de *Traité de médecine pratique*, tout entier rédigé d'après la doctrine organicienne.

Certes, voilà déjà un bagage scientifique considérable, et il semble que le savant clinicien avait assez fait pour la science. Mais lui, toujours sur la brèche, sans repos ni trêve, travaillait sans cesse, et, dans ces dernières années, il publiait encore deux ouvrages importants :

Et d'abord son fameux *Traité du plessimétrisme et d'organographisme*. Cet ouvrage remarquable, qui ne contient pas moins de 100 planches intercalées dans le texte, est le complément des innombrables expérimentations auxquelles il s'est livré sur la médico-percussion depuis 1826 (époque de sa découverte) et 1828, alors que l'Académie des sciences, sur le rapport de son vénérable maître, Duméril, accorda à son auteur le prix Montyon ! Cette méthode de diagnose est devenue une science et un art, à la fois applicables à la chirurgie et à la médecine, et a permis de lire, en quelque sorte, pendant la vie, les principaux états pathologiques ou normaux que présentent les organes de l'homme.

On a accusé d'exagération l'exposition de certains faits de diagnose plessimétrique énoncés dans les divers écrits de M. Piorry : il prie en grâce l'Académie, ses confrères et ses élèves, de vouloir bien se défier de ceux qui parlent ainsi ; *il se fait fort de leur démontrer expérimentalement que les propositions établies dans le TRAITÉ DE PLESSIMÉTRISME sont aussi exactes qu'utilement applicables. Il suffirait, le plus souvent, de mettre la plaque de percussion dans la main des personnes qui affichent l'incréduité sur ce sujet, pour faire voir à tous qu'elles ne se sont jamais exercées au plessimétrisme.*

Enfin son fameux livre aujourd'hui populaire, et qui a pour titre : *Médecine du bon sens, ou l'Emploi des petits moyens en médecine.* Ce livre est une publication humanitaire et doctrinale, ayant pour but de faire voir que la véritable médecine curatrice consiste, non pas dans un empirisme grossier, mais dans un rationalisme prudent, et qui, fondé sur ces faits, s'accorde toujours avec le bon sens. Ce livre est écrit dans l'intention de faire voir que les médicaments dangereux, prodigués si généralement alors que trop souvent on n'a pas assez étudié les conditions de leur emploi, doivent autant que possible être évités, et que les plus simples précautions

hygiéniques valent beaucoup mieux que les médications hasardeuses et fantaisistes qui plaisent si fort au public. C'est ainsi que dans un passage de cet ouvrage, — pour citer un exemple entre mille, — l'auteur blâme le sirop d'*erystimum* et quelques autres préparations composées en grande partie de sucre et de gomme avec addition d'un peu d'*opium*, de *belladone*, etc., qui constituent la médication employée par bien des chanteurs pour enlever, comme on dit vulgairement, les *chats* qui font tout à coup perdre la voix.

A toutes ces tisanes, à tous ces sirops, souvent peu efficaces, l'auteur des *Petits Moyens* recommande comme infaillibles « *les inspirations lentes et profondes suivies d'expectorations brusques pour expulser les mucosités du larynx que les chanteurs appellent des chats, mucosités qui viennent se placer dans les organes conducteurs des sons et probablement vers les cordes vocales et empêchent ainsi les vibrations sonores de se former.* »

A l'appui de l'efficacité de ce *petit moyen*, M. Piorry raconte l'histoire suivante :

Dans une des représentations d'*Herculanum*, à laquelle j'assistais, il arriva que le ténor éprouva

tout à coup l'accident dont je viens de parler, et plusieurs fois de suite ce malheur se renouvela. Alors Roger, très-impressionnable, se laissa entraîner par le désespoir; il jeta même à ses pieds la couronne qu'il portait et s'enfuit éperdu dans la coulisse. J'avais lu récemment mon mémoire à l'Académie des sciences sur *les respirations accélérées et expultrices*, et je vis tout d'abord la cause de cette perte de la voix qui pouvait, à un si haut degré, nuire à un grand artiste. Je me fis conduire sur la scène et je trouvai Roger dans les coulisses, assis et désolé. Il ne me fut pas difficile de lui persuader de faire lentement de très-profondes inspirations suivies d'expirations très-brusques et dirigées vers le larynx, de telle sorte que l'air expulsé entraînât avec lui les mucosités qui gênaient l'action des cordes vocales.

L'acteur n'avait pas eu trois fois recours à cette pratique qu'il évacua les liquides visqueux qui oblitéraient en partie la cavité du larynx où la voix se produit. M. Roger continua ensuite à remplir son rôle, et jamais peut-être sa voix ne fut plus claire et plus sonore.

M. Piorry ajoute même, en finissant, cette remarque, que M. Roger ne comprit que très-médiocrement l'importance du service qui lui avait rendu

car il n'a pas même eu l'honneur de recevoir une carte de visite de lui !

— O ingratitudo !

— J'allais oublier sa fameuse *nomenclature*, qui souleva à son apparition une foule de tempêtes.

— L'illustre clinicien, frappé du chaos qui règne dans la terminologie médicale, — frappé de la révolution accomplie dans les sciences chimiques par la formation d'une nomenclature, — a créé une *nomenclature médicale* dont l'idée principale est de placer le nom de l'organe malade au milieu du mot, celui de la lésion à la fin de ce mot, et de faire précéder celui-ci d'une particule initiale qui désigne le degré, le siége, la marche, la cause de l'affection, tout cela avec des éléments tirés du grec. Cette nomenclature médicale, quoique non encore classique dans notre Faculté, est cependant employée par plusieurs médecins, et les étrangers, moins routiniers que nous, s'en servent depuis longtemps. Elle a même traversé les mers, et les États-Unis l'ont adoptée depuis qu'elle leur a été apportée par des docteurs américains venus tout exprès, en 1861, l'apprendre de la bouche même du maître, alors qu'il était médecin à l'hôpital de la Charité !

D'après ce résumé succinct des travaux du professeur Piorry, on peut voir que l'illustre médecin a toujours été un travailleur et un chercheur opiniâtre, que n'ont jamais découragé les insuccès, les vexations auxquelles il a été en butte et les conspirations honteuses ourdies contre lui par ses ennemis. Il s'était dit au début de sa carrière : *J'arriverai*, et il est arrivé !

Il est arrivé; et cependant il travaille encore; malgré sa retraite — forcée — et depuis un an qu'il a été dépossédé de son enseignement officiel, loin de se résoudre à un silence complet, l'illustre docteur a encore fait des leçons sous une autre forme, et, chaque semaine, il publie, sous le titre de *Clinique de la ville*, des articles très-remarquables dans l'*Evénement médical*, — nouvelle feuille hebdomadaire qui compte à peine un an d'existence. Le succès de ce journal, qui publie depuis peu une édition espagnole, a été complet, grâce au talent sympathique et au zèle à toute épreuve des écrivains consciencieux qui le rédigent.

L'illustre docteur dont nous esquissons la vie et l'œuvre n'a pas été seulement un grand médecin, il a été un *poète* remarquable. Mon Dieu, oui ! Ses sou-

venant qu'Apollon, le dieu de la médecine, est aussi le dieu de la poésie, M. Piorry, après lui avoir sacrifié comme médecin, lui a sacrifié comme poète.

Ses premiers vers datent de 1812. C'était pendant la guerre d'Espagne, qu'il suivait alors en qualité d'aide-chirurgien. M. Piorry, âgé de seize ans, commença un poème épique *sur les grandeurs de Napoléon I^e*, qu'il n'a jamais terminé.

Plus tard, il publia un volume de vers, intitulé : **DIEU, L'AME, LA NATURE**. Je ne puis résister au plaisir de transcrire ici sa pièce qui a pour titre : **LE TEMPLE DE DIEU**.

LE TEMPLE DE DIEU

Grand Dieu ! pour t'implorer, je veux chercher un temple,
 Où mon âme, en priant, te trouve et te contemple !
 Ce temple est l'univers, mais pour nos faibles yeux,
 Ta lumière éblouit, et l'image des cieux,
 Le magique tableau de l'immense nature,
 Dont nul cadre jamais n'entoura la peinture,
 Sont trop vastes pour l'homme, et sa pâle raison
 Te devine en tremblant par delà l'horizon.
 Pour oser entrevoir ta puissance infinie,
 Pour niveler à toi notre infime génie,
 Il faut que les éclairs dont brille ta grandeur
 Soient réduits à l'éclat d'une faible lueur.

C'est dans un lieu restreint, sous un riant ombrage,
 Où les rayons du jour nuancent le feuillage,
 Sous les épais rameaux de cèdres toujours verts,
 Sous des chênes touffus âgés de cent hivers,
 Dont les troncs sont couverts de flexibles lianes
 Qui, balançant dans l'air leurs festons diaphanes,
 Empruntent au soleil de magiques reflets
 Ornant de pourpre et d'or la teinte des forêts ;
 Sous un plateau altier dont la cime élancée
 Semble jusques à Dieu diriger sa pensée ;
 C'est là qu'il faut prier et décorer l'autel
 Où l'âme avec amour aspire l'éternel.

Versons dans ce lieu saint les pleurs de la prière ;
 Mais, pour mieux s'approcher du foyer de lumière
 Qui fit dans le néant naître les feux du jour,
 Et qui créa la vie au flambeau de l'amour,
 Qu'apparaisse à nos yeux la nature animée :

* * * * *

* * * * *

Suit une longue description de la nature, de ses arbres, de ses animaux, de ses insectes, qui glorifient Dieu, leur créateur.

Enfin l'auteur finit ainsi la pièce :

Dans ce temple idéal dont l'âme et la nature
 Ont dessiné les plans et gravé la sculpture,
 Que demander à Dieu, à Dieu dont la splendeur
 Dépasse les soleils, et qui lit dans les cœurs ?

Limitant l'horizon à l'amour de soi-même,
 En rapportant à moi ce mot divin : Je t'aime !
 Irai-je l'implorer pour qu'au jour de ma mort
 Mon vaisseau soit reçu dans le céleste port ?
 Irais-je le prier de verser sur ma vie
Ces futilles trésors que l'égoïsme envie ;
Ces rubans colorés que l'orgueil et les rois
Jettent sur les flatteurs qui rampent sous leurs lois ?
 Irai-je le prier pour que mon existence
 Passe au delà du temps qu'il a marqué d'avance ?
 Non ! mais les vœux ardents que lui seul peut combler,
 C'est que je sois meilleur pour lui mieux ressembler.

Je voudrais bien aussi vous dire quelques mots de M. Piorry *avocat* ! J'ai là sous les yeux une pièce très-curieuse : c'est la plaidoirie qu'il présenta au jury d'expropriation en 1861, alors qu'il fut chassé de son habitation de la rue Neuve-des-Mathurins par la légion de démolisseurs que M. le préfet de la Seine traîne après lui dans notre capitale ainsi *haussmannisée* ! Ce mémoire est un modèle du genre, et valut à l'auteur les félicitations de plusieurs avocats distingués du barreau de Paris. Je regrette de ne pouvoir le placer ici.

M. le professeur Piorry a aujourd'hui *soixante-treize ans*, et c'est à peine s'il en paraît *cinquante*. Il est encore aujourd'hui alerte et juvénile comme

autrefois ; son corps est droit et souple, sa démarche assurée, sa figure vive et animée, son œil brillant, sa bouche mordante, ses cheveux et ses favoris *du plus beau noir* (??).

L'illustre docteur aime beaucoup la musique, et ses doigts agiles exécutent sur le violon les plus belles fantaisies, à faire envie à Sivori lui-même ; enfin, nous l'avons vu, il y a quelques mois à peine, valser à faire rougir un Allemand.

J'allais oublier de vous parler de son faible pour l'escrime, et le docteur m'en aurait voulu de cet oubli, certainement.

En un mot, M. Piorry est presque un homme parfait ; et, pour ma part, je ne lui connais qu'un seul défaut bien commun aujourd'hui : demandez plutôt à Alexandre Dumas ? — Comme cet illustre romancier, M. Piorry aime beaucoup à parler de lui.

Dame, *l'homme n'est pas parfait* !

Enfin, disons à la plus grande gloire de l'illustre clinicien que, dans ses articles, comme dans ses livres, il est toujours resté fidèle à ses principes et à sa doctrine, qu'il résumait ainsi dans le fameux discours qu'il prononça à l'Académie de médecine le 24 juillet 1860 :

« Il y a longtemps, messieurs, qu'Ésope a dit que

la langue était à la fois la meilleure et la pire des choses du monde. Gardons-nous avec soin de nous laisser séduire par elle et du mal qu'elle peut causer. Gardons-nous surtout de concessions bâtarde qui ne satisfont personne, et, sous le prétexte fallacieux d'une conciliation impossible, ne laissons pas entamer la vérité que nous avons mission de défendre. C'est dans l'organisation que sera toujours notre point de départ. Qu'importent d'ailleurs, pour le clinicien au lit des malades, les abstractions ? Là elles tombent et doivent être oubliées.

« Écrivez dans vos livres ce que vous voudrez. Pour nous, nous ne cesserons d'être organicien et de chercher par tous les moyens, dans les organes, la raison des symptômes et les moyens de combattre les maladies. L'hypothèse du vitalisme abstrait n'a jamais fait faire un pas à la science ; l'organicisme la fait avancer tous les jours. Le vitalisme a toujours été et sera toujours ennemi du progrès ; l'organicisme est et sera à jamais la base, la condition *sine qua non* de toute médecine rationnelle, de toute thérapeutique calculable et de tout progrès. »

LE DOCTEUR DENONVILLIERS

« C'EST UNE RUDE TACHE QUE CELLE DE SE FAIRE UN
« NOM, — écrivait quelque part M. Denonvilliers, —
« ET IL N'EST DONNÉ QU'A UN PETIT NOMBRE D'ATTEINDRE
« A CETTE FORTUNE.»

Il aurait dû ajouter en toute modestie : *quorum pars parva fui!* Car honneurs, titres, richesses, M. Denonvilliers possède tout cela, sauf cependant la popularité parmi les élèves. Mais bast !...

M. Denonvilliers est aujourd'hui professeur de médecine opératoire, chirurgien des hôpitaux, membre de l'Académie de médecine, inspecteur général de l'enseignement supérieur, et membre du conseil de l'Université. Et comme il ne pourrait en

conscience remplir tous les devoirs attachés à ces titres, l'honorable docteur s'en dispense, et on le voit manquer souvent aux séances de l'Académie, ne pas faire ses inspections, faire son cours par-dessous la jambe et se faire remplacer à l'hôpital !!

En revanche aussi, nous devons à M. Denonvilliers le rétablissement du baccalauréat ès lettres pour les étudiants en médecine, et la nouvelle organisation du stage forcé dans les hôpitaux. Enfin, il s'est opposé au rétablissement d'une chaire d'histoire de la médecine à la Faculté, a condamné les élèves du Congrès de Liège, et soutient avec acharnement la déplorable institution des officiers de santé.

Décidément, « C'EST UNE RUDE TACHE QUE CELLE DE SE FAIRE UN NOM ! »

LE DOCTEUR RAIGE-DELORME

Né à Montargis (Loiret) en 1795, M. Raige-Delorme fut reçu docteur à Paris en 1819. Nommé bibliothécaire adjoint de la Faculté en 1836, il devint bibliothécaire en 1852, à la mort de Deseimbris.

M. Raige-Delorme a été un des rédacteurs fondateurs des *Archives de médecine*, auxquelles il a fourni d'excellents articles de fonds de 1823 à 1854. Il a en outre participé à la publication du *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*.

M. Raige possède une grande érudition médicale qui est souvent mise à contribution par les per-

sonnes qui fréquentent la bibliothèque de l'Ecole, et pour lesquelles il est toujours d'une complaisance rare et d'une aménité parfaite.

Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1855.

LE DOCTEUR HÉRARD

Membre de l'Académie de médecine depuis peu, M. Hérard a trouvé dans cette nomination une juste récompense de sa vie laborieuse, tout entière consacrée à la science.

Lauréat de la Faculté de médecine, M. Hérard, après quatre années d'internat, obtint en 1845 la grande médaille d'or de l'Ecole pratique. Reçu docteur en 1847, chef de clinique de la Charité l'année suivante, il fut nommé médecin des hôpitaux en 1850, et professeur agrégé de la Faculté en 1855.

Ses travaux ont porté principalement sur la *variole*, la *colique de plomb*, ouvrage couronné par l'Académie de Toulouse, la *scrofule*, la *fièvre ty-*

phoïde, l'*ictère*, la *syphilis vaccinale*, l'*endocardite ulcéruse*, etc., etc. Mais son ouvrage le plus remarquable est, sans contredit, le *Traité de la phthisie pulmonaire*, publié l'année dernière. Cet ouvrage, auquel a collaboré M. Cornil, un de nos micrographes les plus distingués, actuellement chef de clinique de M. Bouillaud, a eu un immense succès à son apparition.

M. Hérard a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en récompense du zèle et du dévouement qu'il montra pendant l'épidémie cholérique de 1854.

LE DOCTEUR CHAUFFART

M. Chauffart a lu les philosophes allemands — pas tous! — Il est dans sa *Pathologie générale*, comme dans la discussion sur la *tuberculose*, long, nuageux et nourri en même temps. Il compose des images singulières, telles que : « *Les égarements inouïs* ; » des phrases telles que celles-ci : « *De la spontanéité, caractère primordial de tout ce qui vit, notre doctrine, assurée dans sa marche, forte de ses immuables inspirations, conduit pas à pas à la spontanéité de tous les actes vitaux hygides et pathologiques, à la spontanéité de toutes les affections morbides, qu'elles soient communes ou spécifiques.* »

OUUFF!!!

M. Chauffart croit à l'élévation du style, et juge qu'une de ses pensées est sublime, quand il a été long à l'enfanter, quand elle lui ouvre à lui-même des horizons, les uns vastes, les autres restreints, quand elle lui montre deux ou plusieurs points de vue contradictoires, quand il lui semble enfin qu'elle renferme quelque chose de vrai à côté d'aperçus spacieux.

Lorsqu'on écrit sur cet auteur, on tombe malgré soi dans l'imitation de son style.

Pour notre part, nous sentons que devant une individualité harmonieusement tendue vers une métaphysique depuis longtemps délaissée, quoique de concordance avec la scolastique, ait pu, par une de ces sympathies cachées des objets moraux et immatériels, servir à la pensée humaine comme d'une espèce de brassière; pour notre part, dis-je, nous sentons que le public, habitué depuis Dupuytren, Laennec, Broussais et Claude Bernard aux études exactes, reste muet et ne veuille point raisonner à l'unisson avec M. Chauffart, lui permettant de dire ainsi qu'il parle une langue élevée à un auditoire incapable de comprendre les pensées profondes exprimées dans un grand style..

LE DOCTEUR LOUIS

M. Louis, né en 1787 et reçu docteur en 1813, est un des doyens du corps médical de Paris. Ses débuts dans les recherches scientifiques furent tardifs, et ce n'est guère qu'en 1826 qu'il publia son premier travail intitulé : *Recherches anatomiques et pathologiques sur plusieurs maladies aiguës et chroniques*, qui le plaça tout de suite au nombre des disciples les plus fervents et les plus éclairés de l'école anatomo-pathologique dont Bayle et Laennec avaient fait de l'hôpital de la Charité le centre et le point de départ. Vinrent ensuite ses *Recherches pathologiques et thérapeutiques sur la phthisie pulmonaire ; la fièvre typhoïde*. Ces ouvrages remarquables placèrent M. Louis au rang de nos cliniciens les plus distingués.

Plus tard, il s'occupa à démontrer par des faits irréfutables, dans un travail qui a pour titre : *Examen de l'Examen de Broussais relativement à la phthisie pulmonaire et à la fièvre typhoïde*, que la doctrine physiologique s'était fait la plus complète illusion en considérant ces deux maladies comme des phlegmasies pures et simples, auxquelles le traitement antiphlogistique était de toute nécessité et exclusivement approprié.

Il publia, en outre, une foule de mémoires dans lesquels on reconnaît toujours un esprit éminemment judicieux et scrupuleusement observateur.

M. Louis n'a jamais appartenu à l'École. Le concours, dont il a une seule fois couru les chances en 1831 (il obtint cinq voix et Bouillaud sept), a mis entre elle et lui une barrière infranchissable. Tant il est vrai qu'il n'y a pas d'institution si bonne qui ne laisse quelque chose à désirer, pas de principe si absolu qui puisse s'appliquer à tous les cas.

Et cependant M. Louis eut fait un de nos meilleurs professeurs de clinique. Mieux que personne en effet, il était apte à signaler aux élèves les écueils de l'art, à leur en indiquer toute la portée, c'est-à-dire à leur apprendre à rattacher les symptômes d'une maladie aux désordres qu'elle entraîne dans

les organes; mieux que personne, enfin, il pouvait les guider dans le choix de ces innombrables moyens dont chaque jour, chaque heure, voit doter la thérapeutique, et leur donner le plus bel exemple de persévérance dans l'étude, et de prudence dans la pratique.

Membre de l'Académie de médecine, M. Louis est aussi président perpétuel de la Société médicale d'observation, dont il est le fondateur. Les membres de cette Société étaient tenus de recueillir dans les hôpitaux et en ville les observations complètes de toutes les maladies qu'ils soignaient, afin de former un recueil très-utile pour tout le corps médical. Ces observations devaient être faites d'après une certaine méthode, et le médecin devait s'informer de la santé antérieure du malade, de la santé de ses parents, de leurs maladies, de l'âge de leur mort, etc., ce qui parfois devenait d'un haut comique, comme dans le cas imaginé par M. Ricord pour en montrer le ridicule.

Le spirituel docteur supposait un membre de la Société appelé auprès d'un chauffeur de locomotive auquel l'essieu de la roue de sa machine avait traversé le ventre complètement, de sorte que ce malheureux était en quelque sorte embroché par cet essieu.

Le médecin arrivé auprès du souffrant, procédant par ordre, lui adressa alors ces diverses questions qui durent lui sembler peu drôles :

- Eh bien, mon ami, souffrez-vous beaucoup?
- Pouvez-vous tousser?
- Montrez-moi votre langue?
- Pouvez-vous vous coucher sur le ventre?
- Et sur le dos?
- Est-ce la première fois qu'un accident de ce genre vous arrive?
- Votre père, votre mère, quelque membre de votre famille a-t-il éprouvé un pareil accident?

Etc., etc.

Que dites-vous de cette charge, cher lecteur? n'est-elle pas digne de Molière, et le grand auteur ridiculisa-t-il jamais mieux les médecins?

Mais au fait, si elle est digne de Molière, M. Hervé a cru aussi pouvoir se l'approprier en la modifiant un peu, et tout le monde reconnaîtra que la scène du médecin et de la personne à la flèche dans l'œil ressemble singulièrement à la scène du docteur et du chauffeur de M. Ricord, pour lequel je réclame à hauts cris la priorité.

LE DOCTEUR FORT

Le *Quanta tulit fecit que puer...* d'Horace peut très-bien s'appliquer à M. Fort. Voyez plutôt se dérouler en quelques lignes la vie du jeune docteur.

Renvoyé à quatorze ans du collége de Mirande,—sous-préfecture du Gers, qui a l'insigne honneur d'avoir Granier(dit de Cassagnac)pour député,—pour cause d'insubordination, ses parents dénués de fortune le placèrent d'abord comme apprenti chez un pharmacien de Lourdes. Il n'y resta qu'un an, et, au bout de ce temps partit pour Bordeaux comme élève en pharmacie. Pendant son séjour dans cette ville, son père mourut. Le jeune Fort avait alors

seize ans. Malgré le consentement de sa mère, il partit pour Paris et entra dans la pharmacie de Cadet-Gassicourt aux appointements de 25 fr. par mois, et se mit à préparer son baccalauréat qu'il subit avec succès en 1855. Il prit alors sa première inscription en pharmacie et entra chez un pharmacien de la rue du Temple, qui le renvoya au bout de quelques mois : le prétexte de ce renvoi, c'est que M. Fort usait trop de gaz à travailler la nuit après la fermeture de la pharmacie !!

En 1857, il fut reçu interne en pharmacie ; mais il avait, un an auparavant, pris une inscription en médecine et avait été reçu externe en médecine en même temps qu'interne en pharmacie !

L'âge d'or commençait pour lui, mais à quel prix ! Il recevait 80 fr. par mois comme interne en pharmacie et 25 fr. comme externe en médecine dans un hôpital excentrique. Pendant six mois, il fit le service de la pharmacie à l'Hôtel-Dieu, et le service de la médecine à la Salpêtrière. Grâce à ce cumul, il avait le vivre et le couvert, plus 105 francs par mois !

Mais, un beau jour, l'Assistance publique ayant découvert cette ruse, mit M. Fort en demeure d'opter entre son titre d'interne en pharmacie ou celui

d'externe en médecine. Ce dernier titre fut celui qu'il préféra.

Pendant six mois, le courageux et laborieux externe fut réduit à vivre avec 20 francs par mois, que vinrent grossir le prix de quelques leçons d'anatomie qu'il donnait à ses camarades.

En 1858, il fut reçu interne, et, malgré ses nouvelles fonctions, il continua à donner des leçons d'anatomie à raison du prix dérisoire de 10 francs par mois.

Au mois d'avril 1863, il obtenait son titre de docteur, après avoir soutenu une remarquable thèse sur la *névralgie lombo-abdominale*.

Depuis cette époque, le docteur Fort s'est exclusivement livré à l'enseignement de l'anatomie et de la pathologie. Ses cours de l'École pratique sont très-suivis des élèves, qui sont très-nombreux. Ce succès du jeune et brillant représentant de l'enseignement libre est, du reste, très-mérité par la clarté, la méthode, la précision qu'il apporte dans ses leçons, qualités qui se retrouvent dans son livre intitulé : *Anatomie et dissection*, dont la première édition a été épuisée en moins d'un an.

Le jeune professeur a publié en outre un *Traité d'histologie* d'après les cours de M. Robin, et, en ce

moment même, il prépare un manuel de *Pathologie externe* qui sera la reproduction exacte de ses leçons particulières recueillies par un sténographe.

Membre de plusieurs sociétés savantes de France, le docteur Fort est aussi médecin consultant des eaux de Cauterets.

J'oubliais de vous parler d'une élève de M. Fort : une *doctoresse américaine*, qui suit tous ses cours et dissèque comme le dernier *carabin* venu. Je ne vous dirai pas ce que je pense de la *femme docteur*, je vous renvoie pour cela au remarquable article publié par mon compatriote, le docteur Montanier, dans l'*Opinion nationale*, dans le courant du mois de mars 1868.

LE DOCTEUR MICHEL LÉVY

Directeur de l'École militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce, M. Michel Lévy est en outre professeur d'hygiène et de médecine légale, et membre de l'Académie de médecine.

Une chose assez curieuse à noter, c'est que M. Michel Lévy, né à Strasbourg, fut reçu docteur, non à Paris, mais à Montpellier, en 1834.

La carrière déjà longue qu'il a parcourue nous l'a toujours montré praticien éclairé, professeur plein de zèle et écrivain érudit. Toutes ses places ont été obtenues au concours.

Pendant longtemps, collaborateur assidu de la *Gazette médicale*, il publia dans ce recueil un grand

nombre d'articles d'*hygiène*, de *philosophie* et d'*institutions médicales*.

En 1839, il publia l'*Éloge de Broussais*, qu'il prononça au Val-de-Grâce dans une occasion solennelle. Cette admirable étude, à la hauteur, s'il est possible, du sujet qui l'inspira, fut unanimement remarquée parmi toutes celles que la même circonstance fit naître. Son éloge de l'immortel chirurgien en chef de la grande armée figure au même niveau que celui de Broussais.

L'œuvre la plus importante de Michel Lévy est sans contredit son *Traité d'hygiène publique et privée*, auquel tout le public médical fit l'accueil le plus flatteur lors de son apparition. Cet ouvrage, qu'un des critiques les plus spirituels et les plus compétents dans l'espèce, M. Révillé-Parise, rangea au nombre des meilleurs livres et des productions les plus utiles que notre époque ait vus naître, est aujourd'hui entre les mains de tous, et compte plusieurs éditions.

LE DOCTEUR PELLETAN

Descendant de l'ancien professeur de l'École, le docteur Pelletan, chef de clinique de la Faculté, est aujourd'hui médecin de la Charité. Attaché pendant longtemps à la rédaction de plusieurs journaux, il a rendu compte des séances de l'Institut et de l'Académie de médecine, et a publié plusieurs mémoires sur *les principales formes de la pneumonie*, sur *la pleuro-pneumonie*, sur *la migraine et ses divers traitements*. Dans tous ces écrits, M. Pelletan a sans cesse décelé un homme instruit et toujours au niveau de la science, un écrivain facile et élégant.

M. Pelletan a eu la manie de vouloir jouer

la comédie. Aussi a-t-il organisé chez lui un petit théâtre de salon où il invite des artistes et des amis à venir jouer des proverbes et des vaudevilles. Comme le docteur a une nombreuse clientèle qui ne lui laisse guère de loisirs pour étudier ses rôles, il est forcé de les apprendre et de les répéter dans son coupé, lorsqu'il se rend à l'hôpital ou auprès de ses malades de la ville.

M. Pelletan n'est pas parent de l'honorable député de la Seine.

LE DOCTEUR BAILLON

Nommé professeur d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris, à la mort de Moquin-Tandon, M. Baillon est sans contredit le plus éminent botaniste de nos jours, et s'il n'est pas plus connu dans le public, la faute en est à sa modestie et à sa timidité par trop grandes. Parmi les savants qui, de nos jours, se consacrent à l'étude de la science, il en est peu qui le fassent par pur amour pour elle. Chez eux, presque toujours, la science n'est qu'un marchepied pour arriver aux honneurs, à la renommée et à la fortune. M. Baillon n'est pas de ceux-là; tout au contraire, le jeune savant, dédaigneux des titres et des honneurs, consacre toute

sa vie et toute sa fortune à l'étude de la botanique, dont il est amoureux passionné. Travailleur et chercheur infatigable, tout son temps se passe à l'École où il professe, au Jardin des plantes, dans son laboratoire où il se livre à toutes sortes de recherches sur le règne végétal, et enfin dans son cabinet où il consigne les résultats de ses recherches.

Il publie en ce moment un ouvrage qui sera assurément le plus beau monument élevé à la botanique dans notre siècle. Que de travaux, que de recherches, que de fatigues de toutes sortes cette publication doit lui coûter ! Je ne parle pas des sommes très-fortes qu'il est obligé de dépenser : ses appoin-tements de professeur seraient loin d'y suffire. Heureusement que M. Baillon possède une fortune personnelle assez belle, autrement je le plaindrais beaucoup.

M. Baillon est un professeur remarquable ; son enseignement se distingue par la clarté de l'exposition, l'élégance du style et l'excellence de la méthode, et son cours de l'École est très-suivi. Les herborisations qu'il fait tous les ans, dans la belle saison, réunissent toujours un grand nombre d'élèves et d'amateurs, parmi lesquels ne dédaignent pas de se mêler de charmantes dames dont le goût

pour la botanique est très-prononcé, et qui rendraient bien des points à la plupart des étudiants. Tantôt, c'est du côté d'Étampes que l'excursion a lieu ; tantôt c'est sur les bords de la mer ; tantôt dans la forêt de Fontainebleau.

Dans toutes ces promenades scientifiques, M. Baillon et son aide, le docteur Marchand (1), se montrent d'une gracieuseté et d'une complaisance vraiment remarquables. Vous ramassez une plante dont vous ignorez le nom ; vite, vous courez à M. Baillon et aussitôt le savant professeur vous fera, en quelques mots, son histoire complète, et souvent trouvera le moyen de vous égayer par quelque anecdote ou quelque bon mot.

Ainsi, un jour, il y a quatre ans de cela, nous étions en train d'herboriser dans la forêt de Fontainebleau, lorsqu'une jeune personne, qui suivait l'herborisation sous l'œil de son père, présenta une

(1) M. Marchand est, lui aussi, un travailleur remarquable. Docteur en médecine, pharmacien de première classe, licencié ès sciences, docteur ès sciences, il arrivera sûrement à l'agrégation au prochain concours. C'est lui qui est le fondateur de la *Société de thérapeutique expérimentale de France*, qui a à peine un an d'existence et commence cependant à faire parler d'elle.

violette à M. Baillon. Celui-ci, aussitôt, lui récita avec un sourire malin le quatrain de Chapelain, offrant une violette à madame de Rambouillet :

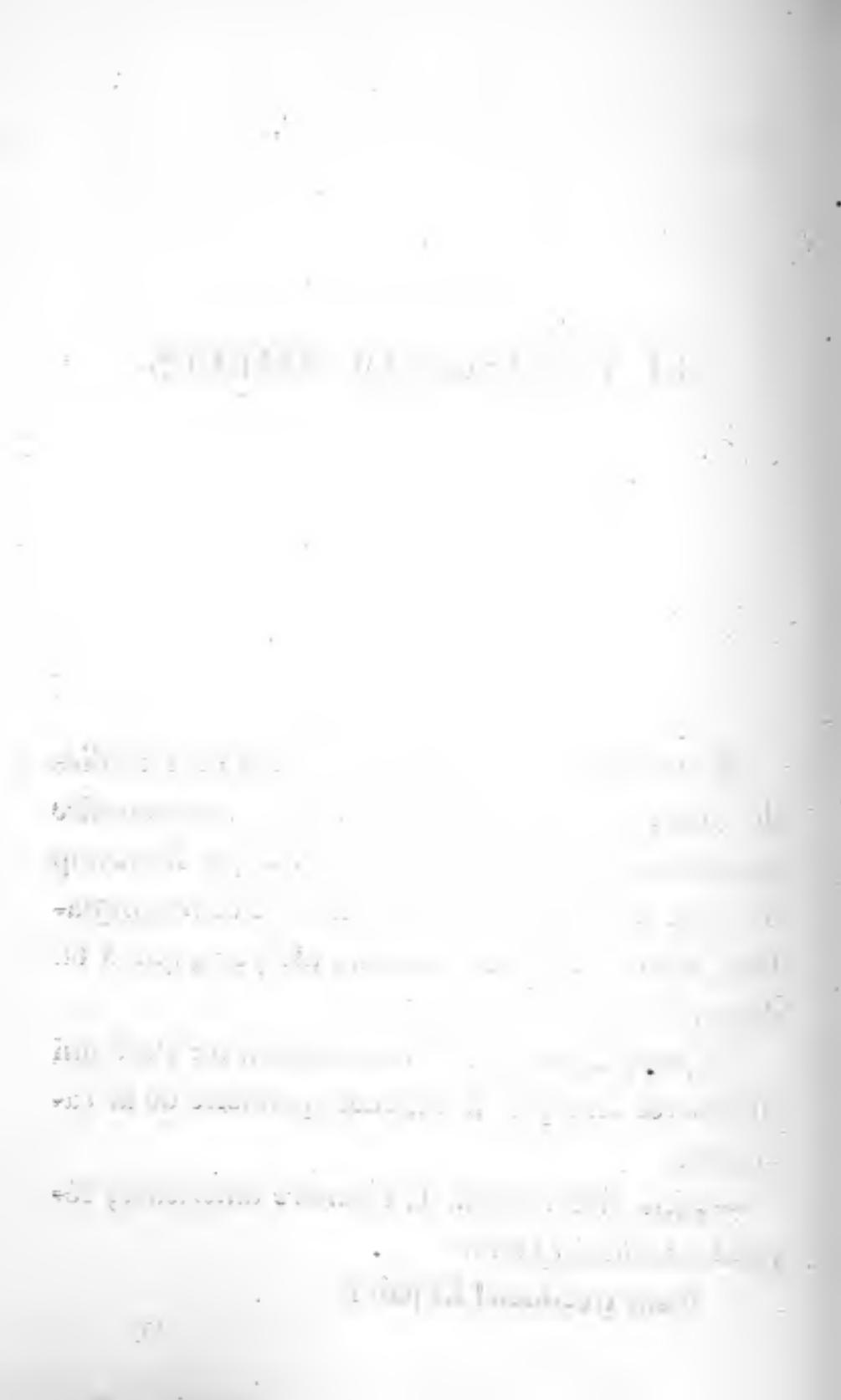
... Modeste en couleur, modeste en mon séjour,
Reptile végétant, je me cache sous l'herbe ;
Mais si sur votre sein je peux me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe !

Et la jeune fille de fuir en riant et... en rougissant.

Le même jour, comme je montrais au jeune professeur une *sensitive*, il me conta l'histoire suivante : Une maîtresse de pension se promenait dans un jardin où croissait cette plante, et, connaissant sa propriété, elle fit croire à ses élèves que cette herbe se retirait lorsqu'une femme ou une fille non vierge en approchait. Pour preuve de cela, ajouta-t-elle, elle va se retirer de moi qui suis mariée, si j'en approche. Ce qui arriva en effet et surprit beaucoup les demoiselles. Mais ce qui les surprit encore plus, c'est que l'une d'elles s'étant approchée... la plante se retira aussi !... Inutile d'ajouter qu'aucune des autres ne voulut expérimenter.

M. Baillon est debout tous les matins à six heures, aussi bien en hiver qu'en été ; il travaille toute la

journée jusqu'à l'heure de son dîner. Mais après sept heures, n'allez pas lui parler science et surtout botanique, il se fâcherait tout rouge. Après son dîner, en effet, M. Baillon n'est plus botaniste, il est jeune homme et adore tous les plaisirs en général, et le théâtre en particulier : *miscuit utile dulci!*



LE DOCTEUR DESMARRES

M. Desmarres s'occupe spécialement des maladies des yeux, et fait tous les jours dans son dispensaire une clinique ophthalmologique suivie par beaucoup d'élèves. Il a publié plusieurs mémoires remarquables, et un traité des maladies des yeux, qui a eu deux éditions.

Un jour, M. Desmarres demandait à un élève qui suivait ses cliniques le manuel opératoire de la cataracte.

— Je... vide d'abord la *chambre antérieure*, répond hardiment l'élève.

— Bien, très-bien ! Et puis ?

— Et puis... je vide la *chambre postérieure*, ajoute l'élève encouragé.

— A merveille ! Et après ?

— Je... je...

— Vous écrivez dessus : CHAMBRE A LOUER !

LE DOCTEUR LEGRAND DU SAULLE

Fils d'un capitaine de dragons, le docteur Legrand du Saulle naquit à Dijon le 10 avril 1830. Après de brillantes études au collège de cette ville, il commença ses études médicales et montra, dès son entrée dans la science, le goût pour les maladies mentales. D'abord interne à l'hospice des aliénés de *la Chartreuse*, situé dans les environs de Dijon, il remplit les mêmes fonctions à l'hospice de *Quatremarres*, près de Rouen, et devint enfin interne de Charenton.

En 1854, à l'âge de vingt-quatre ans, il entra à la rédaction de la *Gazette des Hôpitaux*, à laquelle il collabora pendant sept ans. C'est dans cette feuille qu'il publia presque toutes les leçons cliniques de

Trousseau, qui lui étaient payées à raison de *cinq francs* la colonne! Cette somme, quelque minime qu'elle fût, permettait cependant au jeune docteur, qui n'était pas riche, les moyens de vivre à Paris. En 1862, il abandonna la *Gazette*, et s'adonna tout entier à l'étude de la médecine légale et mentale. En 1864, il publia son bel ouvrage sur *la Folie devant les tribunaux*, qui a été couronné par l'Institut. Enfin, en 1867, le docteur devenait médecin de Bicêtre.

Depuis 1856, rédacteur-gérant des *Annales médico-psychologiques*, et secrétaire-trésorier de la Société du même nom, le docteur Legrand du Saulle est encore président de la Société de médecine pratique, et travaille en ce moment avec MM. Gallard et Devergie à la création d'une *Société de médecine légale*.

Comme enseignement, le docteur Legrand du Saulle compte quatre ans de cours à l'Ecole pratique. Ses leçons, qui traitent toujours de médecine légale et de maladies mentales, ont obtenu un grand succès et ont été publiées chez l'éditeur Savvy.

M. Legrand du Saulle est expert devant les tribunaux, et supplée M. Lasègue dans le service des aliénés au dépôt de la préfecture de police.

Officier du Medjidié, le docteur Legrand du Saulle a été nommé chevalier de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique à la suite du fameux procès Sagréariat, qui a eu tant de retentissement en Espagne. M. Legrand vient, en outre, de recevoir le titre d'officier d'Académie.

Avant de finir, plaçons ici un incident assez curieux du voyage fait en Italie par le docteur en 1859.

Il se trouvait à Rome, à l'époque de la semaine sainte. Un de ses amis, personnage haut placé, lui demanda s'il désirait être reçu en audience par Pie IX.

— Mon Dieu, non, répliqua le docteur, je n'ai rien à lui demander. Du reste, je le verrai le jour de Pâques.

— C'est égal, mon cher, je vous ai fait inscrire, et ce soir même, à quatre heures, vous irez au Vatican...

— Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement!

— Du reste, le costume est très-simple : gilet blanc, cravate blanche et habit noir.

— Jusque-là, c'est très-simple, en effet.

— Oui, mais laissez-moi finir. Il vous faut encore une paire d'escarpins.

— Diable! j'ai bien dans ma malle bon nombre de bottines; mais en fait d'escarpins, je n'en ai pas le moindre vestige.

— Ils vous sont cependant indispensables.

— J'en serai quitte pour en acheter une paire chez le premier cordonnier venu.

— Je vais vous conduire chez le mien.

Et le docteur et son ami de courir chez le bottier; celui-ci n'en avait pas. On court chez un autre, qui n'en possédait pas davantage. Cependant trois heures sonnaient, et il fallait être au Vatican à quatre heures! Les deux amis continuèrent leurs visites chez les bottiers sans pouvoir trouver les fameux escarpins. Ils allaient y renoncer, lorsque, avisant une boutique borgne, ils y entrèrent. Le marchand avait un air désespéré.

— Monsieur, dit le docteur, je désirerais une paire d'escarpins?

— Monsieur, répond le marchand, je n'en ai plus une seule.

— Décidément, *docteur*, nous jouons de malheur!

A ce mot de *docteur* prononcé par l'ami de M. Legrand, le cordonnier tressaillit et, se jetant aux genoux de ce dernier :

— Monsieur, s'écria-t-il, puisque vous êtes *doc-*

teur, venez voir ma fille qui se meurt, et... je vais vous trouver une paire d'escarpins !

Un peu étonnés, les deux amis se regardent ; puis M. Legrand monte examiner la jeune malade pendant que le cordonnier sort en toute hâte, et revient haletant, au bout de vingt minutes, rapportant une paire de superbes *escarpins*, qu'il ne remit à M. Legrand qu'en échange d'une ordonnance pour sa fille.

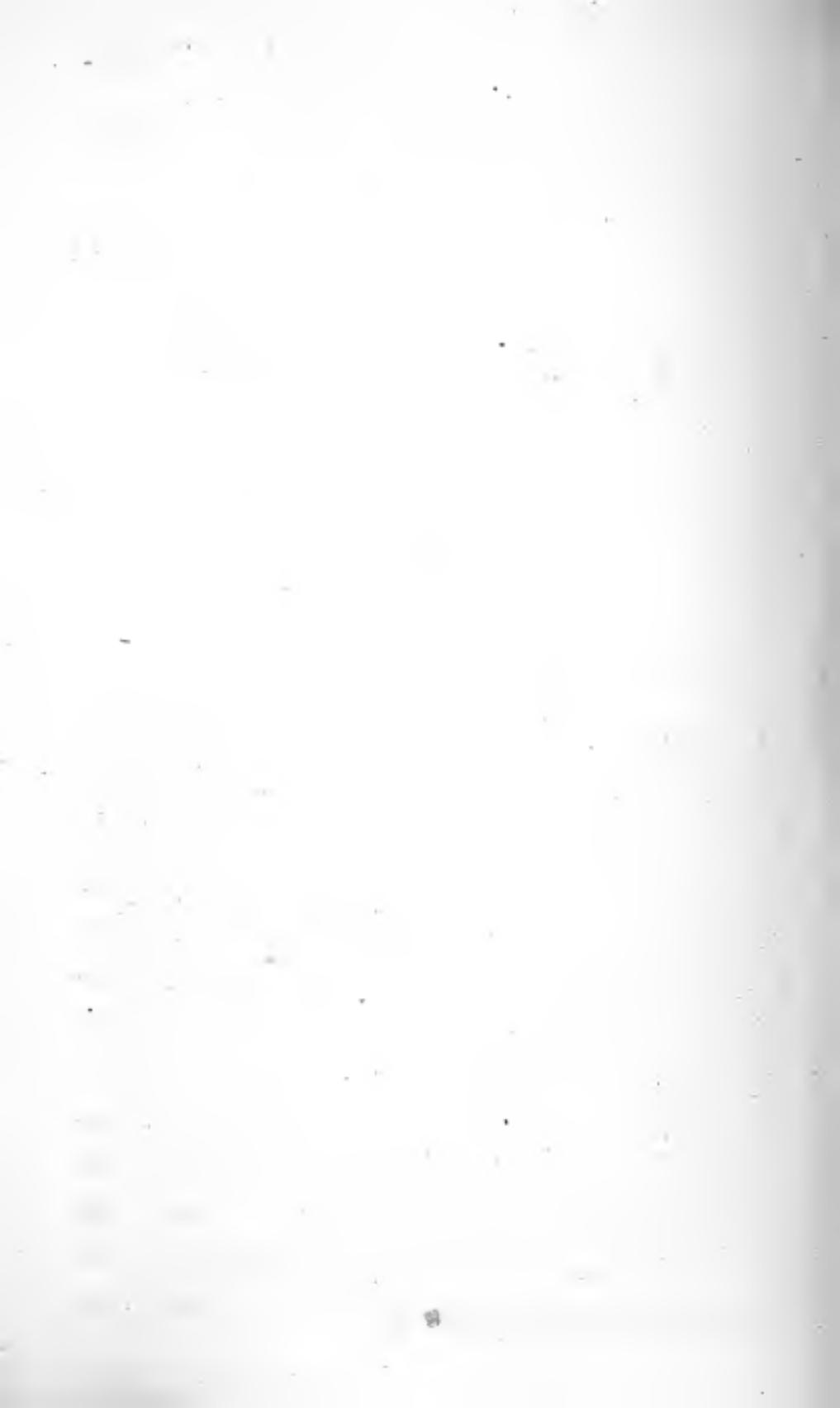
A quatre heures, le docteur était reçu en audience au Vatican.

Voici ce qu'avait fait le bottier pour se procurer les escarpins : le disciple de saint Crépin avait couru au palais du cardinal Matteucci et avait prié le valet de chambre de lui remettre les escarpins envoyés par lui le matin, et auxquels on avait oublié quelque chose, promettant de les rapporter le lendemain matin.

Voilà comment, sans s'en douter, le docteur Legrand du Saulle alla rendre visite au pape les pieds dans les escarpins du cardinal Matteucci.

Un détail que j'oubliais :

Le docteur Legrand du Saulle a fait la chronique scientifique du *Grand Journal* pendant toute la première année de sa fondation.



LE DOCTEUR JARJAVAY

Le docteur Jarjavay naquit, le 15 avril 1815, à Savignac-les-Églises, petite ville de la Dordogne. Au sortir du collège de Périgueux, où il avait fait ses études avec grand succès, M. Jarjavay concourut pour l'École normale supérieure dans la section des lettres. Ayant échoué, il entra dans une famille comme précepteur. Pendant les trois ans qu'il y resta, il fit des économies grâce auxquelles il put venir à Paris étudier la médecine. Reçu externe en 1838 et premier interne en 1844, M. Jarjavay commença dès lors sa carrière dans l'enseignement en donnant des leçons d'anatomie et de pathologie. Après trois années passées chez Blandin, Bérard et Velpeau, il ob-

tint le grand prix de l'École pratique et fut nommé, la même année, premier aide d'anatomie à la suite d'un concours dans lequel il eut Alphonse Guérin et Demarquay pour concurrents. Prosecteur en 1845, il soutint sa thèse de docteur en 1846, et fut nommé agrégé et chirurgien des hôpitaux à la suite du concours de 1847.

En 1849, la chaire de médecine opératoire étant vacante, un concours eut lieu : le jeune docteur se présenta et soutint une thèse remarquable sur *les opérations applicables aux corps fibreux de l'utérus*. L'année suivante, il concourut encore pour la chaire de clinique, qui fut dévolue à Nélaton, et fit une thèse très-originale : *Ensemble des généralités sur les fractures articulaires*.

En 1854, il fut nommé au concours chef des travaux anatomiques en remplacement de M. Gosselin, et en 1858, enfin, il obtint, encore au concours, la chaire d'anatomie devenue vacante par la permutation de M. Denonvilliers !

On voit d'après cette énumération, que M. Jarjavay a été un homme de concours et par conséquent un grand travailleur !

Pendant ce temps, M. Jarjavay publiait plusieurs travaux remarquables ; des mémoires sur divers su-

jets d'anatomie et de chirurgie; un traité d'*Anatomie chirurgicale* en deux volumes, qui,—il faut bien le dire,—n'a pas eu tout le succès qu'en attendait l'auteur; enfin un beau travail sur *l'urètre de l'homme*, ouvrage précieux et trop peu connu des élèves.

La carrière de M. Jarjavay a été toute de travail. Sa vie s'est écoulée à l'hôpital et à l'École: il faisait le matin, à Beaujon, des cliniques très-suivies, malgré l'éloignement de cet hôpital; le soir, il professait à l'École l'anatomie, et son cours était, de tous ceux de l'École celui qui réunissait le plus d'élèves.

Depuis trois mois, il a abandonné cette chaire, dans laquelle il avait professé neuf ans, pour prendre celle de clinique chirurgicale laissée vacante par la démission du *grand officier* Nélaton. C'est la seule place que M. Jarjavay n'ait pas obtenu au concours, pour une bonne raison, c'est qu'il n'existe plus. Les cliniques de M. Jarjavay attirent une foule d'élèves. C'est que le nouveau professeur continue l'enseignement à la manière de Nélaton. Comme lui, il est simple, clair et surtout pratique, au risque de paraître moins savant.

On a qualifié M. Jarjavay d'*ambidextre* et de *litté-*

rateur. — *Ambidextre*, c'est vrai ! ce chirurgien opère aussi facilement de la main droite que de la gauche, et c'est là, selon moi, un grand avantage lorsqu'on a à pratiquer certaines opérations, telles que la cataracte de l'œil gauche. — *Littérateur* ! je crois que ce titre est un peu usurpé et que la littérature n'est pas la passion dominante de M. Jarjavay, quoique dans sa jeunesse il ait voulu entrer à l'École normale. En fait de passions, je ne lui en connais qu'une : la chasse !

Quoique à Paris depuis trente ans, M. Jarjavay a conservé les goûts de la campagne et le culte du pays natal; c'est un vrai paysan du... non de la Dordogne, où il passe tous les ans deux mois.

M. Jarjavay, à l'opposé de son vieux maître Velpeau, est très-sévère au point de vue des calembours. Il ne les comprend jamais !

LE DOCTEUR LOUIS FIGUIER

Vulgarisateur de la science, tel est le principal titre de Louis Figuier à la reconnaissance des masses, dont il a compris les aspirations et auxquelles, mieux que personne, il a fait saisir sans fatigue et sans contention d'esprit ses merveilles innombrables.

Reçu docteur en 1842 à l'École de Montpellier, M. Louis Figuier est le neveu d'un des professeurs distingués de l'École de pharmacie de cette ville. Il vint à Paris en 1845 et concourut pour l'agrégation en pharmacie. N'ayant pas eu la chance d'être nommé, quoique ayant fait des épreuves très-remarquables, le jeune savant renonça à la carrière des concours et de l'enseignement officiel pour se livrer

à l'enseignement libre par les livres, et dès 1832 il publiait : *l'Exposition de l'histoire des principales découvertes scientifiques modernes*. Cet ouvrage en trois volumes, dans lequel se trouvaient racontées les merveilles de la galvanoplastie, de la photographie, des télégraphes, des chemins de fer, etc., obtint un véritable succès et rangea M. Figuier au rang des premiers écrivains scientifiques de l'époque.

Puis parurent successivement : *le Savant du foyer*, — *l'Histoire de l'alchimie et des alchimistes*, — *la Terre avant le déluge*, qui n'est autre chose qu'un traité de géologie, et a eu cependant sept éditions ! — *le Tableau de la nature*, — *la Vie des insectes*; — *les poissons, les reptiles, les oiseaux*, etc.

Mais ses deux œuvres les plus remarquables, et qui vivront longtemps après les ouvrages que nous venons d'énumérer, sont : *l'Histoire du merveilleux*, et la *Vie des Savants illustres*.

Le premier de ces deux ouvrages, *l'Histoire du merveilleux*, qui n'a pas moins de quatre volumes, contient l'explication naturelle, par les lumières de la physiologie et de la médecine, de tous ces préten-dus prodiges appelés : *divination, sorciers, devins, sibylles, thaumaturges, magiciens, miracles, tables*

*tournantes, esprits frappeurs, etc., etc. ; et, à côté de cela, l'histoire de toutes les persécutions dont les esprits indépendants et les savants libres penseurs des temps passés ont été accablés, soit par l'Inquisition, soit par les souverains et les despotes. Nous avons surtout remarqué dans cet ouvrage une page émue et émouvante dans laquelle l'auteur retrace les tourments auxquels les protestants furent soumis par Louis XIV. — « Ce monarque, dit Pelletan, qui a fait le plus de mal à la France et que cependant la France a admiré le plus ! ce despote qui avait le soleil pour emblème et qui osa écrire dans son *Manuel* à l'usage du dauphin : « *Je suis lieutenant de Dieu ; lorsque je prends une résolution, Dieu m'envoie son esprit. Je possède la vie et la fortune de mon peuple en toute propriété. La nation réside tout entière dans la personne du monarque !* »*

Je ne puis résister au plaisir de citer ici ce fragment :

« Le protestant, dit M. Figuier, ne pouvait ni se marier ni tester ; ses enfants étaient réputés bâtards. Toutes professions libérales lui étaient interdites ; il ne pouvait être médecin, avocat, marchand, orfèvre, imprimeur, libraire, apothicaire, épicier, et même domestique ! On ne lui permettait ainsi que

de se faire ouvrier, berger ou laboureur. L'exercice du culte était interdit sous les peines les plus horribles. Dans le code sanguinaire qui proscrivait la célébration de toute cérémonie religieuse, chaque article concluait uniformément à la mort. La mort pour tout ministre banni rentré en France ; la mort contre toute personne qui se livrerait à un acte quelconque du culte réformé ; la mort contre toute personne surprise dans une assemblée religieuse. Pour avoir chanté ou écouté un prêche, le calviniste était traîné au gibet. Après avoir volé la fortune des protestants, le roi volait leurs enfants. L'édit de 1686 porte que les enfants, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à seize, seront enlevés à leurs parents protestants et remis à des étrangers catholiques nommés par les tribunaux. Malgré les prières d'un père, la rage et le désespoir d'une mère, les soldats entraient dans la maison et emportaient ces innocentes créatures ; souvent ces enlèvements se faisaient d'une manière clandestine ; quand la mère rentrait dans la maison où elle avait laissé son fils au berceau, elle ne trouvait qu'un berceau vide, les dragons étaient venus et ils avaient pris l'enfant, que la malheureuse mère ne devait jamais revoir !! »

L'autre ouvrage, qui a pour titre *les Savants illustres*

tres, et dont l'auteur vient de publier il y a quelques jours le troisième volume, est on ne peut plus intéressant.

Malgré toutes ces nombreuses publications qui nécessitent une foule de recherches, M. Figuier publie encore, sous le titre de *l'Année scientifique*, un recueil qui compte aujourd'hui douze années d'existence. Dans ce volume se trouvent consignés les principaux travaux de l'année sur les diverses branches, de la science, telles que la chimie, la physique, la médecine, la physiologie, l'hygiène, l'agriculture, etc., etc. Dire que, chaque année, cette publication se vend à plus de 10,000 exemplaires, c'est suffisamment proclamer son succès. Elle est vraiment utile, pour ne pas dire indispensable, et chacun doit l'avoir dans sa bibliothèque.

M. Figuier est chevalier de la Légion d'honneur, et il n'a pas volé son ruban...

LE DOCTEUR LAUGIER

M. Laugier, né à Paris en 1798, est le fils d'un ancien professeur de chimie dont le nom est inscrit dans les fastes de la science. Elève des hôpitaux de Paris, où il remporta la médaille d'or des internes, M. Laugier fut nommé, au concours, agrégé, en 1829, c'est-à-dire un an après avoir soutenu sa thèse inaugurale. En 1834, il fut reçu chirurgien des hôpitaux.

Aujourd'hui professeur de clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu, commandeur de la Légion d'honneur, membre de l'Académie de médecine, M. Laugier vient d'être appelé, le 17 février 1868, à occuper le fauteuil devenu vacant à l'Institut par la mort de

Velpeau. Nous ne critiquerons pas ce choix des immortels, mais nous dirons que bien d'autres chirurgiens éminents étaient plus dignes que M. Laugier d'entrer au palais Mazarin.

M. Laugier a aujourd'hui soixante-dix ans. Si son esprit n'a pas vieilli, son corps n'a plus la vigueur nécessaire à un chirurgien d'hôpital et à un professeur. Aussi son service de l'Hôtel-Dieu en souffre-t-il, et les cours que le nouvel immortel fait depuis longtemps, en dormant, ont souvent lieu devant un amphithéâtre vide. Pourquoi donc M. Laugier ne ferait-il pas place aux jeunes en donnant sa démission ? Ah ! mais j'oubliais... M. Laugier a un fils qui est interne aujourd'hui, et en bon père de famille, — imitant en cela M. Cruveilhier, — il veut faire de son fils un agrégé et un chirurgien des hôpitaux ; après quoi, il ira se reposer à l'ombre de ses lauriers et charmera les loisirs de sa retraite en exécutant sur le violon, — qu'il manie aussi bien que Sivori, — les meilleurs morceaux des maîtres !

LE DOCTEUR FAUVEL

Qui se douterait que M. Fauvel, alors qu'il était interne de Velpeau, en 1859, a publié *la Vraie Vérité sur le fameux docteur Noir* ?

Le jeune docteur, en effet, prodigue son nom partout, et il n'est pas un journal qui ne parle des brillantes soirées dans lesquelles il réunit toutes les célébrités chantantes de la capitale, dont il conserve intacts et purs les larynx précieux.

Ainsi, ce n'est que grâce à son fameux *laryngoscope* que les Capoul, Battaille, Faure, Roze, Nilsson, etc., conservent leurs organes enchanteurs.

Je ne demanderai à M. Fauvel qu'une seule chose : Est-il vrai que, lorsqu'il soutint devant son maître

Velpeau sa thèse sur le *laryngoscope*, le nouveau docteur jura de ne jamais faire de réclame avec son instrument ?

Un artiste de mes amis me demandant, il y a quelques jours, mon opinion sur M. Fauvel, ajoutait : « Il faut que ce soit un médecin sérieux, puisqu'il vient d'être nommé médecin de l'empereur ! »

— Halte là, mon cher ! C'est là une erreur assez répandue pour que je croie de mon devoir de la faire cesser. Ce n'est nullement M. Fauvel le *laryngoscopiste* qui vient d'obtenir cette place, mais l'honorable médecin de l'Hôtel-Dieu qui porte le même nom.

LE DOCTEUR SAPPEY

Membre de l'Académie de médecine, ancien chef des travaux anatomiques, M. Sappey vient d'être nommé professeur d'anatomie à la Faculté en remplacement de M. Jarjavay, passé à la chaire de clinique.

Le docteur Sappey est l'homme de science et d'étude par excellence : toute sa vie s'est passée à travailler sur le cadavre et à rédiger ce qu'il avait vu ; son livre d'anatomie, dont il publie en ce moment une nouvelle édition, est une œuvre de patience et de laborieuses recherches. On voit, en le lisant, l'anatomiste conscient qui a observé beaucoup et longuement. Chaque partie de cet ou-

vrage est un véritable mémoire original où toutes les questions sont étudiées longuement et suivies d'un historique très-intéressant et parfois très-piquant. Le style en est élégant, facile, et certains chapitres sont suivis de réflexions philosophiques très-élèvées.

Comme professeur, depuis longtemps, M. Sappey nous est connu, et ses cours de l'Ecole pratique ont toujours eu une vogue immense. Espérons que ceux qu'il fera à la Faculté auront le même succès.

M. Sappey est un homme de taille élevée. Son corps est courbé par le travail; sa figure pâle, complètement rasée, encadrée par de longs cheveux gris, est noble, mais froide. On sent, en le voyant passer, qu'il a plus longtemps vécu parmi les morts que parmi les vivants.

Nous ne ferons à M. Sappey qu'un reproche: Pourquoi tourmente-t-il les professeurs libres de l'Ecole pratique en les privant des cadavres dont ils ont besoin pour eux et leurs élèves? S'il agissait autrement, le père Dupré ne l'aurait pas surnommé **DISTRIBUTEUR DE CADAVRES!**

LE DOCTEUR JULES BÉCLARD

M. Jules Béclard est le fils de l'illustre anatomiste dont le nom a jeté, quelques années seulement, par malheur, tant d'éclat sur l'École de Paris ; et l'on peut dire qu'il soutient dignement le nom qu'il porte.

Reçu docteur en 1842, après avoir été interne de la Maison impériale de Charenton, il fut nommé agrégé de la Faculté dans la section d'anatomie et de physiologie, à la suite du concours de 1844. Deux ans après, il prit part au concours pour la chaire d'anatomie, devenue vacante par le décès de Breschet, concours à la suite duquel fut nommé M. Denonvilliers. M. Béclard a encore concouru, en 1851,

pour la chaire d'hygiène, qui fut donnée à M. Bouchardat.

A cette époque, ou plutôt un an après, en 1852, le concours fut aboli, et M. Béclard, ne se sentant pas les reins assez flexibles pour demander à la protection et à l'intrigue une chaire qu'il ne voulait avoir que par son talent, rentra dans la vie privée, et renonça à l'enseignement dont il avait été pendant dix ans, soit à la Faculté, soit à l'École pratique, un des membres les plus éminents.

Dès ce moment, il se consacra à la science, et, dès 1853, il publiait une nouvelle édition des *Éléments d'anatomie générale*, de son père, enrichie d'un grand nombre d'additions et de notes qui ont doublé le volume de l'ouvrage. En même temps, il collaborait activement à la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*.

Enfin, en 1862, après dix années d'études, — que ne venaient pas interrompre les exigences de la clientèle, puisque M. Béclard n'en a jamais fait, — le jeune savant publiait son remarquable *Traité de physiologie humaine*, qui, en moins de cinq ans, a obtenu cinq éditions et a été traduit en plusieurs langues.

Cet ouvrage lui ouvrit immédiatement les portes

de l'Académie de médecine, dont il est, depuis 1863, secrétaire annuel. C'est à ce titre que, tous les ans, il prononce à la séance publique annuelle les éloges historiques des principales illustrations de l'Académie. C'est ainsi qu'il a prononcé ceux de MM. de Blainville, Delpech, Villermé, Gerdy, Rostan.

Dans tous ces discours, qui font presque oublier ceux de Pariset, M. Béclard s'est toujours montré orateur parfait, et chaud défenseur de toutes les idées grandes, nobles et généreuses. C'est ainsi que, défendant M. de Blainville, qu'on blâmait de s'être occupé de questions politiques, telles que le *socialisme*, l'*élection* professionnelle, etc., etc., l'orateur indigné s'écrie :

« Quelques-uns diront, je le sais, qu'il n'est pas bon d'agiter ces questions ; que l'homme de science doit s'élever au-dessus des partis, dans une région inaccessible aux passions humaines. Mais ce détachement si vanté, quand il ne cache pas de secrètes pensées, ressemble fort à l'indifférence. C'est le propre des âmes faibles de flotter au gré de l'opinion. Le penseur, qui médite sur les rapports des choses, peut-il ne pas chercher à les rattacher à des principes ? Vous voulez qu'il s'abstienne, qu'il reste dans l'ombre ! Mais c'est lui qui porte la lumière. Les conquêtes de la science, qui de-

viendront plus tard le patrimoine de tous, il en est le dépositaire ; si ce n'est lui, qui donc délivrera l'humanité de la servitude de l'ignorance ? »

Je me souviens encore des belles paroles prononcées par M. Béclard à propos du concours dans son éloge de Gerdy, et je ne puis résister au plaisir de les reproduire ici :

« Comme toutes les institutions humaines, le concours, messieurs, a ses défauts et même ses erreurs. Mais il faudrait être bien confiant dans les assurances de la renommée, cette puissance équivoque, pour y trouver des garanties plus sérieuses que dans les épreuves publiques soutenues devant des juges compétents.

« Les luttes loyales de l'intelligence exerceront toujours sur les esprits un irrésistible attrait. Le concours plaît à l'homme, parce que le principe qui en est la source est un sentiment de justice, et qu'il a ses racines au plus profond du cœur. Par la publicité de ses épreuves, il émeut profondément les esprits et donne à l'aristocratie de l'intelligence une légitime et durable popularité. A notre époque, où l'on signale comme l'un des signes du temps les défaillances du sentiment moral, quoi de plus propre à relever et à fortifier les âmes que ces nobles spectacles, qui arrachent les esprits à l'oisiveté, enflamment l'émulation et répandent

dans la jeunesse de nos écoles la bienfaisante contagion de l'exemple, d'autant plus assurée et d'autant plus rapide qu'elle descend de plus haut.

« De toutes parts on s'étonne, on s'afflige. Notre école française, naguère sans rivale, souffre d'un mal profond. L'enseignement libre, autrefois si florissant, source généreuse à laquelle tant de générations d'élèves ont puisé les premières leçons, précieux auxiliaire plein d'activité et de jeunesse, stimulant salutaire de la science officielle dont il était la force, le mouvement et la vie, l'enseignement libre se meurt. Abaissez les barrières, ouvrez la voie à toutes les espérances, réveillez les ambitions qui sommeillent, et la santé reviendra d'elle-même dans ce jeune corps qui ne demande qu'à vivre. Du même coup tomberont ces mesquines entraves dont on l'avait chargé, croyant sauver ce qu'on a perdu.

« Ce qu'on reproche surtout au concours, c'est de paralyser le travail original, d'éloigner ce qu'on appelle les hommes à idées et de donner aux artistes de la parole le pas sur les véritables savants. Ne semblerait-il pas, messieurs, à entendre un pareil langage que les intérêts de l'enseignement doivent être livrés en holocauste à quelques personnalités exceptionnelles? Combien n'en a-t-on pas vu de ces hommes qu'en-tourait le reflet d'une juste célébrité, compromettre,

dans une chaire sans'auditeurs, tout un passé glorieux! On oublie trop que la principale mission de nos écoles n'est pas de former des savants, les savants se font eux-mêmes, mais des hommes instruits et utiles, et d'assurer en France le service de la santé publique.

« L'investigateur a le livre, la plume, la tribune des académies, des chaires de haut enseignement qui correspondent à la spécialité de ces recherches. Quant au génie, messieurs, il s'élève au-dessus des catégories sociales, et les institutions ne sont pas faites pour lui. Il a mieux que tout cela, il a la gloire dans le présent, et il aura plus tard les suffrages de la postérité.

« C'était en 1847, M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, soumettait à la chambre des pairs un projet de loi sur l'enseignement et l'exercice de la médecine. Ce projet devait être présenté l'année suivante à la chambre des députés. Dans la discussion qui eut lieu au palais du Luxembourg, l'une de nos gloires littéraires les plus éclatantes, M. Cousin, contesta les avantages du mode de nomination alors en vigueur pour les chaires de professeurs. Blessé dans ses plus chères convictions, M. Gerdy prit la plume, et dans une brochure, le morceau le plus remarquable qu'il ait écrit, il vengea le concours des accusations dont il avait été l'objet.

« Pourquoi, dit-il en terminant, pourquoi nous a-t-

on abaissés si bas que la position n'était plus honorable, et qu'il était impossible d'y demeurer sans honte!

« Ces luttes glorieuses que dénigrent si volontiers ceux qui ne les ont jamais affrontées, ont-elles paralysé l'esprit de recherches chez ce maître dont nous pleurons la perte et qui donna à la science du diagnostic une précision jusqu'alors inconnue? ont-elles empêché l'éminent clinicien de la Charité d'écrire le *Traité des maladies du cœur*, l'un des monuments les plus achevés de la médecine contemporaine? ont-elles arrêté l'essor de ce vif et séduisant esprit, professeur à la parole chaleureuse, qu'accompagnent dans sa retraite volontaire, avec le souvenir d'un double enseignement, d'un double triomphe, les regrets d'une jeunesse avide de l'entendre encore? ont-elles affaibli l'ardeur ou ralenti la plume de ce noble vétéran de la chirurgie devant lequel chacun s'incline, toujours jeune sous ses cheveux blancs, plus actif dans sa verte vieillesse que le plus jeune d'entre nous? »

M. Béclard excelle aussi à raconter un épisode, une anecdote, un mot. Je n'en veux pour preuve que ces lignes, dignes d'un romancier consommé, tirées de son éloge de Delpech :

« Il y avait, dans la prison attenante à l'hôpital, un émigré alors malade, coupable d'être rentré en France

pour visiter sa famille. Touché de son infortune, Delpech résolut de le sauver. Sans en prévenir le prisonnier, il dispose tout dans ce but. Il prend avec de la cire l'empreinte des serrures, fait fabriquer des clefs, et, un jour de fête, tandis que les employés sont au dehors, il entre chez le prisonnier et lui fait part de son dessein. Celui-ci hésite d'abord à le suivre; ce n'est qu'à ses vives sollicitations qu'il cède enfin. Il s'agissait de franchir une cour gardée par une sentinelle. Delpech avait tout observé d'avance. Pour traverser cette cour, qui séparait la prison des bâtiments de l'hôpital, il fallait saisir l'instant où la sentinelle aurait le dos tourné. Les moments étaient précieux; le moindre retard pouvait les perdre tous les deux. Affaibli par la maladie et brisé par l'émotion, le prisonnier s'affaisse sur lui-même. Delpech n'hésite pas, il le saisit, le charge sur ses épaules et franchit sans encombre le périlleux passage. Arrivés dans les dépendances de l'hôpital, les fugitifs montent sur une toiture peu élevée et s'élancent dans la rue alors déserte. Tout était préparé au dehors. L'émigré gagne l'Espagne, d'où il écrit à son sauveur pour lui exprimer sa reconnaissance. »

Je n'en finirais pas avec mes citations. Une encore cependant; elle est tirée de son éloge de Rostan :

« Tandis que le fléau sévissait dans toute sa rigueur, le bruit se répandit que l'empereur de Russie et l'em-

pereur d'Autriche, désireux de donner aux médecins français une marque particulière de leur estime, ainsi qu'un témoignage de sympathie compatissante à leurs soldats malades, se rendraient à la Salpêtrière. Ils s'y rendirent en effet, et M. Rostan les accompagna avec les principaux fonctionnaires de l'établissement. Le souvenir de cette double visite était resté profondément gravé dans sa mémoire.

« L'Empereur de Russie vint le premier. Il parcourut les salles, examina tout, adressa de nombreuses questions et fit observer, à propos d'un détail de service, qu'en Russie les choses se passaient autrement.

— En Russie, répliqua le jeune Provençal avec l'accent d'une franchise où perçait la secrète révolte du patriotisme, en Russie, c'est possible, sire, mais en France nous faisons mieux. » Alexandre le fixa de son regard doux et pénétrant, et ne répondit rien. L'empereur d'Autriche vint ensuite. La conversation prit un autre tour. Tandis qu'il traversait l'un des jardins : « Combien, dit-il, avez-vous de femmes ici ? — Trois mille, sire. — Cela ne doit pas être commode, répondit le souverain. »



LE DOCTEUR LÉLUT

Membre de l'Académie de médecine et de l'Institut, M. Lélut est un des médecins contemporains qui s'occupent d'une manière exclusivement scientifique de l'étude des maladies mentales. Doué d'un esprit sceptique, imbu d'opinions qui tournent évidemment au spiritualisme pur, il se laisse malheureusement guider dans cette étude bien plus souvent par son imagination que par l'observation pure et simple des faits. Aussi l'on peut dire que ses travaux appartiennent plutôt à la science psychologique qu'à la médecine proprement dite, et sont d'une bien faible utilité pratique pour le médecin qui s'occupe du traitement des maladies mentales.

Parmi les travaux de M. Lélut, nous citerons *le Démon de Socrate*, ouvrage dans lequel M. Lélut ne tend à rien moins qu'à démontrer que Socrate était fou! — *Qu'est-ce que la phrénologie?* ou essai sur la signification et la valeur des systèmes de psychologie en général et de celui de Gall en particulier; enfin une étude sur *l'Organe phrénologique de la destruction chez les animaux*, dans laquelle l'auteur prétend que les animaux carnassiers ou féroces n'ont pas à l'endroit des tempes, le cerveau et par suite le crâne plus large proportionnellement à sa longueur que ne l'ont les animaux d'une nature opposée. Cette opinion, contraire à celle de Gall, n'a pas été adoptée par un grand nombre de savants, qui s'accordent à regarder la différence marquée qui existe entre la conformation de la tête des carnassiers et celle des herbivores, comme un des faits qui déposent le plus en faveur du système de ce physiologiste, sur lequel nous publierons peut-être un jour un travail spécial.

LE DOCTEUR BLATIN

Vice-président de la *Société protectrice des animaux*, M. le docteur Blatin est un des fondateurs de cette Société, et un de ses membres les plus zélés. Il ne se contente pas d'écrire et de parler en faveur de ses protégés ; il agit, il invente, et on lui doit notamment d'ingénieux appareils destinés à adoucir et à faciliter le travail des chevaux et des bêtes de trait. Je dois ajouter que M. Blatin n'est pas seulement un zoophile : c'est un philanthrope de bon aloi. S'il a contribué à fonder et à faire prospérer la Société protectrice des animaux, il a pris aussi une part importante à la fondation de la *Société protectrice de l'enfance*, dont il est également un des vice-prési-

dents; enfin les questions d'hygiène et de salubrité, et en général les questions scientifiques, lui sont familières. Il possède donc toute la compétence et toute l'autorité qui peuvent recommander un écrivain spécial à la considération de ses confrères et du public éclairé.

Son dernier volume : *Nos cruautés envers les animaux*, est très-remarquable. Ne pouvant, dans les quatre cents pages de son livre, traiter sur toutes ses faces un sujet aussi vaste et aussi complexe que celui des rapports de l'homme avec les animaux, il l'a pris par son côté le plus saisissant, le plus propre à impressionner vivement toutes les âmes honnêtes et sensibles; il a eu le courage, lui dont le cœur est ouvert à toutes les infortunes et frémit à l'idée de toutes les souffrances, de dérouler sous les yeux de ses lecteurs le long et lamentable martyrologue de l'animal. Et encore n'a-t-il pas tout dit. Encore est-il bien des détails trop repoussants, bien des actes de sauvagerie dont il a voulu épargner le récit au public, et à lui-même aussi, j'imagine (1).

(1) Extrait du *Correspondant*, (Revue scientifique par Arthure Mangin, 25 février 1868).

Mon cher Dr.

J'vous envoie ci-joint la copie
esquie et complète de l'Article
sur l'Attentat. Suite à l'observation
vous pourriez écrire et en petit temps.
N'oubliez de transmettre à l'ingénieur
Martinet n'aurait donné jusqu'à
aujourd'hui.

Je vous prie bien recommander à
M. le professeur pour faire passer en Variété
ou ailleurs la Cour Mémoire du
Dr Larcher Bonfanti de Milan. Ce
pourra la bonne relation à je m'assurer
pour votre réueil. - et il sera très
bienvenu. de votre accueil express

A vous de l'envier.

A. Gerilley

Je vous prie de me faire oublier l'acte 100 £.
de que le tirage de l'acte sur l'attentat sera

LE DOCTEUR TARDIEU

M. Tardieu est un des hommes les plus heureux de notre temps. Fils de Tardieu, le graveur-géographe si connu, M. Ambroise Tardieu, après de brillantes études au collège Charlemagne, embrassa la carrière médicale. Interne à vingt-deux ans, il fut reçu docteur en 1843, et agrégé l'année suivante. Nommé médecin de Lariboisière après un brillant concours, en 1850, il devint, en 1861, professeur de médecine légale en remplacement d'Adelon. La même année aussi, il remplaçait Fleury comme médecin consultant de l'Empereur.

M. Adelon, âgé de quatre-vingt-quatre ans, professait la médecine légale depuis un demi-siècle.

C'était un homme excellent qui, pendant toute sa vie, se montra l'homme du devoir et sut toujours concilier la fermeté de l'homme de la loi avec la politesse et l'amérité des manières ; mais son enseignement était, il faut bien l'avouer, des plus ennuyeux, et la chaire de médecine légale était, entre ses mains, tombée dans une décrépitude profonde, ce qui rendit d'autant plus facile le succès de M. Tardieu. Le jeune professeur, grâce à son langage plein de charme et de raison, d'abandon et de dignité, à son esprit pénétrant et juste, pratique et également ami des tendances élevées, — au demeurant les plus pratiques de toutes, — ramena en foule les élèves dans cet amphithéâtre presque désert sous son prédécesseur, et devint en peu de temps un des maîtres les plus goûtsés des élèves qui lui firent aussitôt une réputation méritée.

Cette réputation qu'il avait dans le monde des écoles, il l'eut bientôt dans le public, grâce aux nombreux procès dans lesquels il fut appelé en qualité de médecin légiste. Tout le monde se souvient du procès du docteur Lapommeraye, et personne n'a oublié *l'affaire Armand*. Dans cette dernière affaire surtout, M. Tardieu fut très-remarquable. Contrairement à ce qu'avaient déclaré les médecins

de Montpellier, M. Tardieu, en arrivant devant le tribunal, démontra en s'attachant lui-même avec des cordes, que le domestique avait très-bien pu s'attacher lui-même dans la cave de son maître. A ce sujet même, quelques médecins profitant des contradictions survenues entre les experts osèrent manifester des soupçons injustes. Que les incertitudes et les tergiversations de quelques-uns aient donné lieu quelquefois à la médisance et au ridicule à nos dépens, cela se conçoit; mais que l'on ose suspecter la loyauté, la sincérité d'hommes honorables parce qu'ils ont exprimé et motivé une opinion différente de celle que l'on a soi-même, je ne le comprends pas!

Ces divers procès mirent M. Tardieu au premier rang des médecins légistes. C'est qu'aussi la discussion est son triomphe, qu'il écrive ou qu'il parle. Sa parole est une lumière et une harmonie, toujours sûre d'elle-même, jamais hésitante, toujours au service d'une pensée claire, nette, précise. Orateur abondant, facile et disert, son talent est aussi propre à la démonstration et à l'exposition dogmatique qu'à la discussion et à la polémique.

En 1864, M. Rayer ayant été forcé de donner sa

démission, l'École se trouvant sans doyen, il fallut en nommer un.

Parmi les candidats, le meilleur était celui qui serait sans antécédents, complètement libre dans ses allures, assez jeune pour jouir de toute son activité; dont l'intelligence eût fait ses preuves; qui fût aimé, apprécié et suivi des élèves; dont les relations fussent assez nombreuses et élevées pour obtenir ce qu'il croirait utile à l'École; qui fût doué de l'esprit de progrès et de prudence, sachant parler et écrire, et qui, dans les solennités publiques aussi bien que dans les conseils privés, fit respecter l'École et la défendit, non pas *unguis et rostro*, mais *voce et calamo*. M. Tardieu parut remplir toutes ces conditions. On ne lui reprochait qu'une chose, sa jeunesse. Mais le jeune savant avait juste l'âge d'Orfila lorsqu'il prit le décanat, en 1831 ! enfin il fut nommé.

Cette nomination fut chaleureusement accueillie par les élèves. Comme à côté des gens sérieux se trouvent toujours quelques farceurs, l'un d'eux afficha sur les murs de l'École le quatrain suivant :

Duruy trouva le seul remède
Qui pût sauver ce docte lieu :
C'est d'appeler le ciel en aide
Et d'invoquer un peu TARD-DIEU!!!

M. Tardieu devenu doyen fit tout aussitôt des plans fort beaux sur le papier : réorganisation de l'École, amélioration et construction de laboratoires, projet d'association fraternelle, etc., etc.... Mais rien de tout cela ne s'est réalisé, et dans son passage au décanat, M. Tardieu ne nous a rien donné, si ce n'est cependant quelques inscriptions de faveur.

Sur la fin de décembre 1866, à la suite des troubles survenus à l'École, troubles amenés par la trop grande sévérité de M. Duruy — sévérité que le ministre à circulaires devrait bien garder un peu pour ses fils — envers les étudiants du congrès de Liège, M. Tardieu qui, au lieu de défendre ses élèves, avait, au contraire, approuvé leur condamnation, fut forcé de donner sa démission. Depuis cette époque, il a perdu beaucoup de sa popularité à l'École.

M. Tardieu a beaucoup écrit, et, sauf son *Manuel de pathologie interne*, tous ses ouvrages traitent de médecine légale. Nous lui devons : un *Dictionnaire d'hygiène et de salubrité*, des études médico-légales sur les *Empoisonnements*, l'*Avortement*, les *Attentats aux mœurs*, etc., etc.

Membre de l'Académie de médecine, il a présidé

la docte assemblée l'année dernière, et a été nommé, à la mort de M. Rayer, président du Conseil d'hygiène et de salubrité.

Pianiste de talent, M. Tardieu est encore un..... mais n'escaladons pas le *mur de la vie privée*, M. Tardieu pourrait peut-être s'en plaindre et nous aussi.

LE DOCTEUR ULYSSE TRÉLAT

Agrégé et chirurgien des hôpitaux, M. Trélat est le fils de M. Trélat, médecin de la Salpêtrière, qui fut ministre en 1848.

Le jeune docteur n'adore pas que la chirurgie ; la musique est aussi en grande vénération chez lui, si nous en croyons le journal *la Liberté*. Nous lisons en effet, dans le numéro du 13 février 1868 :

« Lundi, délicieuse soirée de musique chez M. Trélat. Nulle part on ne fait de musique mieux choisie, mieux exécutée, et aussi bien écoutée. On reconnaît tout de suite que la musique y est aimée de tous ceux qui viennent dans ce salon, dont madame Trélat est l'âme délicieuse. On a entendu :

Chœur de la Saint-Valentin, dirigé par M. Bizet, *Chœur des nymphes dans la source*, dirigé par M. Delibes, bissé d'enthousiasme, et c'était justice pour les jeunes auteurs et exécutants, tous, hommes et femmes, amateurs distingués. Madame Massart, qui a un si grand talent aussi sur le violoncelle, a fait entendre *la Polonaise* de Chopin à le ravir lui-même s'il existait encore, la marche des *Ruines d'Athènes* et deux ravissantes études pour violoncelle. Madame Jeanne Devriès a dit avec une véritable émotion *la Jeune Religieuse* de Schubert. Madame Bertrand et la maîtresse de la maison ont complété cet ensemble, qu'une assistance exemplairement attentive, quoique nombreuse, n'a cessé d'écouter et d'applaudir. »

Nous lisons encore dans le numéro du 22 mars, du même journal :

« Lundi dernier, le salon de M. et Mme Trélat réunissait pour la dernière fois un public d'amis autour des artistes distingués qui avaient fait le charme des précédentes réunions. On devine ce que doivent être ces morceaux d'ensemble organisés et conduits par MM. Bizet et Delibes. Le *Chœur de Saint-Valentin*, l'une des perles de ce collier qu'on appelle *la Jolie Fille de Perth*, a été exécuté avec en-

train et finesse. Le *Chœur des nymphes du bois*, de M. Delibes, n'a pas été moins applaudi. Que dire de l'admirable quatuor de Beethoven, rendu avec tant de goût par M. et Mme Massard, M. Demunk et M. Tidou ? Les doigts de madame Massard ne posent pas sur les touches, ils y voltigent. Madame Grandval a dit avec émotion et avec le grand art que tout le monde connaît, l'une de ses œuvres les plus saisissantes et un *Benedictus* à trois voix chanté par elle, M. et Mme Trélat, et M. Pagans a fait apprécier plus encore sa musique si belle et si passionnée. J'en oublie, ou plutôt j'en passe, car je sais les talents qui veulent rester dans l'ombre et qui ne vous accordent le droit de les remercier qu'à mots couverts. Cette soirée a clos la série des charmantes réunions données par M. et Mme Trélat. **COMME LES BELLES ET BONNES CHOSES PASSENT VITE !** »

Aussi vite sans doute qu'a passé l'idée qu'avait eue d'abord M. Trélat de concourir pour la place de chef des travaux anatomiques.

LE DOCTEUR LORAIN

M. Lorain est fils et petit-fils d'universitaires. Son grand-père était professeur en Sorbonne, et son père, après avoir été proviseur, fut nommé recteur à Lyon. Il conserva ce poste jusqu'en 1848, époque à laquelle il se réfugia en Angleterre comme plusieurs autres orléanistes.

Le jeune Lorain commença ses études médicales à Lyon; mais, après 48, il vint à Paris, et entra comme répétiteur au collège Rollin, où il resta deux ans. Pendant ce temps, il travaillait la médecine avec ardeur, et en 1855, ayant été nommé interne au concours, il abandonnait l'Université. Après deux ans d'internat passés chez Nélatou et à la Maternité

M. Lorain soutint sa thèse de docteur. L'année suivante, il se présentait au concours de l'agrégation et soutenait une thèse assez curieuse sur *le régime dans les maladies*. Ce travail tout de compilation, fait de tous les fragments des auteurs qui avaient traité ce sujet, et ne renfermant pas une seule ligne du candidat, ne fut pas du goût des examinateurs, et M. Lorain ne fut pas nommé. Il fut plus heureux l'année suivante, et fut élu après avoir soutenu une magnifique thèse sur *l'albuminurie*.

Lauréat de l'École de médecine, son travail sur la *fièvre puerpérale* lui valut le prix Montyon ; lauréat des hôpitaux, il obtint en 1866 une grande médaille d'or pour son dévouement pendant le choléra à l'hôpital Saint-Antoine, épidémie dont il a consigné les diverses phases dans un volume qui vient de paraître à la librairie de J.-B. Baillière. Dans cet ouvrage se trouve consigné un fait de thérapeutique expérimentale assez curieux pour être rapporté.

La transfusion du sang a été pratiquée plusieurs fois, principalement en Allemagne, dans les cas de choléra. Les résultats de cette pratique n'ont pas toujours été heureux. On a proposé également d'injecter dans les veines des cholériques des liquides doués de propriétés chimiques actives, par exemple

des liquides alcalins. Ces tentatives, fondées sur des théories cliniques suffisamment justifiées, ne semblent pas avoir été suivies de succès. M. Lorain tenta une opération analogue, mais conçue dans des idées différentes; il se proposa d'introduire une substance liquide dans la circulation d'un homme pour opérer, non pas une action chimique, mais seulement une action mécanique, solliciter l'activité du cœur, et ranimer peut-être la circulation prête à s'arrêter, faute de liquide. En effet, le sang paraît ici faire défaut aux artères; le pouls est nul et semble battre à vide. M. Lorain se décida donc à injecter de l'eau pure, suivant en cela l'exemple d'une opération analogue faite par un habile physiologiste, Magendie, dans un cas de rage.

Voici dans quels termes le docteur décrit lui-même son expérience :

« Je fis d'abord l'essai de cette opération sur un lapin que je saignai et auquel j'injectai dans la veine crurale une assez grande quantité d'eau tiède. L'animal continua à vivre et ne parut pas incommodé. J'attendis, pour tenter l'opération sur l'homme, qu'on m'amenaît un cholérique dont l'état parut désespéré. Le 29 septembre 1866, un homme vigoureux et bien constitué fut amené dans ma salle à l'hôpital Saint-Antoine. Il

avait eu la veille douze selles riziformes et des vomissements. Le 29, à huit heures trente minutes du matin, il présentait tous les signes du choléra algide à la première période, qui est la plus périlleuse : crampes, refroidissement, cyanose généralisée, suppression complète de l'urine, voix éteinte, pouls nul, dyspnée excessive, prostration profonde... Le 29 au soir, à cinq heures trente minutes, l'état du malade avait empiré; il était tout à fait algide, incapable de se mouvoir ni de parler; ses pupilles dilatées ne se contractaient pas au voisinage de la lumière; il était tout à fait insensible, et lorsqu'on le porta sur le lit d'opération, il avait la souplesse et l'apparence d'un cadavre. Il n'eut pas la force de ramener vers le milieu du lit sa tête, qui était pendante en dehors de l'oreiller; enfin, il supporta sans en avoir conscience la dissection que je fis d'une veine sur son avant-bras; il ne retira pas son bras, et j'opérai comme sur un cadavre. Ayant mis à nu une veine superficielle, j'y introduisis un trocart dont la canule fut laissée en place et fixée dans la veine par une ligature; 400 grammes d'eau à 40° centigrades furent injectés à l'aide d'une pompe en verre, aspirante et foulante, dont les orifices étaient munis de valvules ou soupapes disposées de façon à ne pas laisser pénétrer l'air dans l'instrument. L'opération fut faite sans difficulté; le cœur battit plus fort. Tel fut le premier résultat constaté; le pouls ne devint pas encore sensible; le

second résultat constaté fut le suivant : la respiration devint plus ample et moins gênée ; le troisième fut l'élevation de la température. Un thermomètre maintenu dans la bouche marquait avant l'opération 26°,8 ; et après celle-ci, c'est-à-dire au bout de dix minutes, il monta et se maintint à 30°. Enfin, aussitôt après l'opération, le malade dit d'une voix faible qu'il avait soif. A huit heures, il était endormi et respirait librement ; sa peau était moite et se réchauffait. A onze heures, le thermomètre, qui n'avait accusé que 33°,8 dans l'aisselle au moment de l'opération, marquait 34°,8 ; le malade était agité et vomissait abondamment.

« Le 30 septembre au matin, il était assez fort pour se lever seul et se tenir assis sur une chaise ; sa voix était moins faible ; il ne souffrait plus. Les urines n'avaient pas encore reparu et le pouls était insensible. Le thermomètre marquait dans la bouche 35°,9 ; dans l'aisselle, 34°,6 ; et dans le rectum, 37°,8. Le poids du malade avait augmenté de 450 grammes, fait ordinaire et qui s'explique, parce qu'il buvait plus qu'il n'excrétait.

« Le malade alla de mieux en mieux ; le 2 octobre, il rendait un litre d'urine, sa température étant, dans la bouche, 36°,8 ; dans l'aisselle, 36° ; et dans le rectum, 37°,2. Le pouls donnait au *sphygmographe* un tracé régulier indiquant une tension forte et une impulsion normale. Le malade passa par les diverses phases du choléra régulier et en voie de guérison. Le

8 octobre, il quitta l'hôpital en pleine convalescence; et, le 17 octobre, il se présenta de nouveau à nous définitivement guéri. »

Bien entendu que M. Lorain ne rapporte ce fait qu'à titre de document pour servir à l'histoire de la physiologie pathologique du choléra; et qu'il ne réclame pas le prix de 100,000 francs réservé à celui qui trouvera un remède infaillible contre cette terrible épidémie. Inutile d'ajouter, pour rassurer les lecteurs effrayés, que M. Lorain n'entreprit cette opération qu'après avoir acquis la conviction, partagée par plusieurs médecins qui étaient présents, que ce malade offrait les signes d'une mort très-prochaine.

M. Lorain est une des curiosités de Paris, et M. Haussmann, dont il est l'étonnement, lui a fait maintes fois des offres splendides pour qu'il se laisse transporter au nouveau musée de l'hôtel Carnavalet! Mais M. Lorain a toujours refusé, ne voulant pas de son vivant être réduit à l'état de momie égypt... non, parisienne!

Vous me demandez pourquoi M. Haussmann est si étonné à la vue de M. Lorain, et ce qui rend l'aimable docteur une des curiosités de Paris? Voici:

Vous savez que, jusqu'à ce jour, on a prétendu que Paris ne renfermait pas un seul Parisien. Eh bien, il existe un Parisien de Paris, sans contrefaçon, et ce Parisien, c'est le docteur Lorain. Sa *parisieneté* remonte à quatre générations. Qu'on se le dise!

Homme d'esprit, de beaucoup d'esprit même, M. Lorain trouvant les relations de la plupart des médecins ses confrères on ne peut plus ennuyeuses, les fréquente peu. Il aime mieux les artistes dont les goûts se rapprochent des siens. Son appartement de la rue de l'Odéon est un vrai musée, son cabinet surtout est un bijou. Tableaux, statues, bronzes, fusains, faisceaux d'armes, faïences encombrent les murs et les tables. On y remarque des Toulmouche, des Leleux, des Lambert, des Glük, des Schutzenberger, des Lebrun, un portrait de famille peint par David...., *les Misérables illustrés*, par son ami Brion, etc...

M. Lorain a fait l'an dernier un voyage en Allemagne; et, à son retour, émerveillé et séduit par la splendide organisation de l'enseignement médical, il a publié une brochure que tout le monde a lu, intitulée : *De la réforme de l'enseignement médical par les laboratoires*. Et voulant prêcher non-seule-

ment par la plume, mais encore par l'exemple, M. Lorain a organisé avec son ami M. Marey, le jeune et déjà illustre suppléant de Claude Bernard, un laboratoire de physiologie. Il est situé dans la rue de l'Ancienne-Comédie, sur le théâtre même où Molière faisait jouer et jouait lui-même ses pièces. M. Lorain a placé sur la scène même le buste de Molière, qui préside à toutes les expériences des deux savants, JUSTE CHATIMENT DES MOQUERIES DONT IL ACCABLA JADIS LES MÉDECINS!!! Voltaire, qui se trouve en face de lui, doit bien rire!

LE DOCTEUR GUYON

Lauréat de l'Académie de médecine et de la Faculté, le docteur Guyon est sans contredit un des jeunes agrégés de la Faculté destinés au plus brillant avenir. Élève chéri de Velpeau, qui lui a laissé par testament la moitié de sa splendide collection d'instruments de chirurgie, M. Guyon est aujourd'hui chirurgien de l'hôpital Necker, où il est chargé du service des maladies des voies urinaires, organisé et perfectionné, pour ne pas dire fondé par Cuviale, l'illustre inventeur de la *lithotricie*, qui donna lieu à tant de contestations et de réclamations lors

de son apparition. Le jeune chirurgien travaille en ce moment à un traité complet de *Pathologie chirurgicale*, auquel nous pouvons prédire d'avance un immense succès.

LE DOCTEUR BÉHIER

Interne des hôpitaux, lauréat de l'Assistance publique, M. Béhier fut reçu docteur en 1838. La même année, il concourut, mais sans succès, pour l'agrégation. Il fut plus heureux à son second concours, et fut nommé, en 1844, après avoir soutenu une thèse originale sur *l'Influence épidémique sur les maladies*. Quelques mois après, il fut reçu médecin des hôpitaux, aussi à son second concours. Depuis cette époque jusqu'à 1864, époque à laquelle il fut nommé professeur de pathologie interne, M. Béhier a fait plusieurs cours à l'École pratique, et plusieurs conférences cliniques à l'hôpital. Ces leçons et ces cliniques, M. Béhier les a réunies en

volumes et en a formé deux ouvrages qui ont pour titre, l'un : *Traité élémentaire de pathologie interne*; l'autre: *Conférences cliniques de la Pitié*.

Disons-en quelques mots :

Le *Traité de Pathologie interne*, auquel a collaboré M. Hardy, est un ouvrage devenu classique, dans lequel les auteurs se sont efforcés de se tenir au courant de la science, et de la présenter aux élèves sous la forme la plus simple et la plus complète possible. Ils ont apporté un soin tout particulier à exposer les faits et les opinions, en conservant les habitudes d'une critique modérée et purement scientifique.

Les *Conférences cliniques de la Pitié*, publiées en 1864, sont dédiées à M. le professeur Andral. Cet ouvrage contient, outre l'introduction, des considérations sur l'*érysipèle*, sur la nature de certains phénomènes qui l'accompagnent; — l'histoire des différentes formes de *rétrécissement de l'œsophage*. L'auteur a joint, à la suite de cette étude, une analyse des différentes observations qu'il a pu réunir dans les auteurs sur cette maladie assez peu commune, de façon à présenter au lecteur tous les matériaux sur cette question; — la *pneumonie*, étudiée tant à l'aide des malades alors en observation dans son service

qu'à l'aide d'observations recueillies antérieurement. L'auteur y a rapporté les expériences auxquelles il s'est livré sur l'emploi des préparations alcooliques dans le traitement de la *pneumonie*; — le *pneumothorax*, étudié sur des malades alors en traitement, avec toutes les expériences auxquelles M. Béhier s'était livré depuis longtemps, expériences qu'il prétend être de nature à éclairer le mécanisme de la production des différents bruits anormaux perçus chez les malades atteints de cet accident; — enfin, les *madies des femmes en couche*, qui sont traitées aussi complétement que possible.

M. Béhier a encore publié une foule de mémoires et d'articles originaux dans les divers recueils de médecine, tels que l'*Union médicale*, le *Bulletin de la Société anatomique*, les *Archives générales de médecine*, etc.

Aujourd'hui professeur de clinique médicale à la Pitié, M. Béhier est très en vogue parmi les élèves, qui font tous les jours une véritable invasion dans ses salles. Ce grand empressement est d'ailleurs justifié par le soin que le brillant professeur apporte à toutes ses cliniques, toujours remarquables par la perfection de la forme et la solidité du fonds.

Membre de l'Académie de médecine; ancien mé-

decin du roi, M. Béhier est l'ami de M. Guizot et de son fils. Il est rare qu'il fasse passer une thèse sur *les maladies de poitrine*, sans que le souvenir de cette amitié ne revienne à sa bouche. Cela est légitime : l'ancien président du conseil, en effet, avait abrité sous son aile les débuts de M. Béhier, trouvant sans doute insuffisantes les vingt et quelques places qu'il lui avait fait avoir.

LE DOCTEUR SÉE (MARC)

Agrégé et chirurgien des hôpitaux, M. Sée est un de nos jeunes anatomistes les plus distingués. C'est à lui que nous devons la nouvelle édition du *Traité d'anatomie* de M. Cruveilhier, qui, on peut le dire, ne ressemble plus à l'ouvrage primitif du protégé de M. Frayssinous, tant il est corrigé, revu et augmenté.

M. Sée a fait cette année, dans le grand amphithéâtre de l'École, le cours officiel d'anatomie, dans lequel il a révélé un rare talent d'exposition claire et méthodique. Nous ne lui reprocherons qu'une chose : sa timidité par trop grande. Un peu plus d'aplomb ferait ressortir son débit et donnerait à

ses leçons plus de vie et plus d'entrain. Le jeune professeur concourt en ce moment pour une place de chef des travaux anatomiques. Ses travaux antérieurs, les sympathies des élèves et les suffrages de ses collègues l'appellent d'avance à cette place.

M. Sée (Marc) n'est pas parent du professeur Sée (Germain).

LE DOCTEUR SÉE (GERMAIN)

Au premier abord, on prendrait M. Séé pour un Anglais, quoique le docteur ait vu le jour dans les environs de Colmar.

Médecin des hôpitaux depuis 1852, jamais il ne fit partie de la Faculté. Aussi lorsque, l'année dernière, il fut appelé à prendre la chaire de *thérapeutique*, on fut très-étonné de sa nomination. On aurait voulu que cette chaire fût dévolue à un agrégé. Mais, aujourd'hui que le concours est aboli, ne sait-on pas que l'agrégation n'est pas une épreuve indispensable pour arriver au professorat ?

Tout le monde se souvient du tumulte qui éclata à son premier cours. Les réclamations qui se produi-

sirent à cette occasion, furent suscitées par le parti clérical, qui voyait en lui, d'abord un membre de la religion juive, ensuite un ennemi terrible, partisan du rationalisme et du positivisme, c'est-à-dire n'admettant que l'observation et le raisonnement dans l'étude des sciences, comme les Littré, les Robin, les Vulpian et une foule d'autres savants illustres de notre École de Paris. Les cléricaux, et M. Dupanloup en tête, auraient sans doute préféré un professeur bien pensant, orthodoxe et admettant la révélation, qui eût enseigné, comme le disait spirituellement M. Joulin dans le *Figaro*, où il se cache sous le pseudonyme du *docteur Flavius* :

En ANATOMIE : — Que *la femme a été tirée de la côte de l'homme*.

En HISTOLOGIE : — Que *l'homme est composé de boue*.

En THÉRAPEUTIQUE : — Que *l'eau de la Salette guérit tous les maux*.

En HYGIÈNE : — Que *la crasse et la vermine sont l'apanage de la perfection ; l'empire appartient aux peuples malpropres*.

En BOTANIQUE : — Qu'il existe des raisins dont une grappe forme la charge de l'homme.

En HISTOIRE NATURELLE : — Qu'une baleine peut avaler un homme d'un seul coup.

En CHIMIE : — Que *la femme peut se transformer en sel de cuisine.*

En PHYSIQUE : — Que *l'eau pure forme des murailles verticales.*

En COSMOLOGIE : — Que *le soleil tourne autour de la terre et peut s'arrêter dans sa course.*

En GÉOLOGIE : — Que *les montagnes dansent comme des chèvres ; les collines sautent comme des béliers !*

Etc..., etc..., etc...

Ah ! si M. Léopold DE Giraud et ses coréligionnaires se doutaient du bien qu'ils viennent de faire à la cause qu'ils attaquent !!!!



LE DOCTEUR LE FORT

Compatriote du docteur Testelin, le savant oculiste qui vient d'être récemment nommé membre du conseil général du département du Nord, M. Léon Le Fort, au sortir du collège, concourut pour la chirurgie militaire. Cette place se donnait comme aujourd'hui au concours, et M. Le Fort, fut nommé le premier. Cependant, par une erreur inexplicable, il ne fut pas appelé. Étonné de cette erreur, M. Le Fort vint à Paris, adressa au ministre des réclamations qui restèrent — naturellement — sans résultat. S'adressant à M. Ducoux, chirurgien militaire et alors représentant du peuple,—aujourd'hui à la tête de l'administration des *petites voitures*, — celui-ci

adressa à la Chambre une interpellation au sujet de l'injustice faite à M. Le Fort, et, le lendemain, ce dernier recevait sa nomination. Il fut attaché à l'hôpital militaire de Lille, jusqu'en 1850, époque à laquelle les hôpitaux militaires de Lille et de Strasbourg furent licenciés.

Le jeune Le Fort partit pour Paris et embrassa la médecine civile. Externe de M. Laugier en 1851, interne en 1853, il resta deux ans dans le service de Malgaigne à Saint-Louis.

Nommé aide d'anatomie en 1856, il devint prosecteur en 1858. A cette époque, la question de la *résection du genou*, à peu près inconnue en France et très-pratiquée en Angleterre, se discutait à la Société de chirurgie où elle rencontrait de nombreux adversaires. M. Le Fort, ami des nouveautés, et ayant lu dans les journaux anglais les résultats merveilleux de cette opération, voulut s'en faire une idée aussi juste que possible et en apprécier les résultats, non plus d'après les écrits des opérateurs, mais sur le malade lui-même. Pour cela, il fallait étudier la résection sur les lieux mêmes où elle se pratiquait. Il partit alors pour Londres, fréquenta assidûment les hôpitaux, vit plusieurs malades en

voie de traitement, d'autres guéris depuis plus ou moins longtemps ; et ce qu'il vit l'engagea à publier son remarquable travail sur cette question qu'il présenta à la Société de chirurgie, aussitôt après son retour à Paris.

En 1859, la guerre d'Italie venait d'éclater ; on demandait des chirurgiens militaires. M. Le Fort part en qualité de sous-aide major et revient avec le titre d'officier de l'ordre des *Saints Maurice et Lazare*, et, ce qui vaut mieux, avec un très-bon mémoire sur *la résection de la hanche dans les cas de coxalgie et de plaies par armes à feu*.

En 1860, lors de l'expédition de Garibaldi, M. Le Fort allait encore partir en qualité d'*aide-major* avec son ami M. Liouville ; mais ce dernier étant tombé malade, il renonça à son projet.

En 1861, M. Le Fort parcourut l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse, la Hollande et la Suisse pour étudier l'hygiène hospitalière, et rédigea un *mémoire sur l'hygiène hospitalière en France et en Angleterre*, dans lequel il montra par les résultats statistiques obtenus, l'infériorité de nos hôpitaux, et la nécessité d'entrer dans la voie des réformes. L'administration des hôpitaux s'émut à l'apparition de cette brochure.

Elle crut devoir, sinon se défendre, du moins faire contrôler les idées émises dans la discussion et dans son modeste travail. MM. Blondel, inspecteur administratif de nos hôpitaux, et Ser, ingénieur de l'administration, reçurent la mission d'aller visiter les hôpitaux de Londres, et quoique leur enquête n'ait duré que quelques jours, elle nous valut la publication d'un rapport administratif très-consciencieux, fort intéressant et remarquable surtout par son impartialité.

Les choses en étaient là, lorsqu'au mois de février 1864, M. Husson, directeur général de l'administration des hôpitaux, chargea M. Le Fort, devenu agrégé et chirurgien des hôpitaux, en 1863, de visiter, au nom de l'assistance publique, les principaux établissements de l'Allemagne et de la Russie, pour y rechercher les perfectionnements applicables aux nôtres. En choisissant M. Le Fort pour remplir cette mission, M. Husson montrait à tous, qu'il voulait sincèrement la vérité, puisqu'il confiait à l'impartialité de celui qui ne prouvait son dévouement à l'administration qu'en lui signalant ses imperfections, la rédaction d'un rapport sur l'état des hôpitaux étrangers comparés aux nôtres.

Après cinq mois d'absence, M. Le Fort, de retour

à Paris, n'avait pas fini sa tâche. Il fallait rédiger un rapport sur son voyage. Deux voies se présentaient à lui en cette circonstance : rapporter avec plus ou moins de détails les faits les plus saillants observés dans son voyage; donner son appréciation quand il lui était possible de le faire en suffisante connaissance de cause; mais se borner, en définitive, à fournir à l'administration un nombre aussi considérable qu'il lui serait possible de matériaux relatifs à l'étude des questions d'hygiène hospitalière, ou plus exactement, à la constatation de l'état matériel des hôpitaux étrangers; ou bien, mettant à profit ses recherches antérieures en Angleterre, en Hollande, en Suisse, en Italie, essayer à résumer lui-même les questions si diverses que comprend l'hygiène des hôpitaux et tenter d'en résoudre quelques-unes.

Le nombre et l'importance des matériaux accumulés entre ses mains, la situation un peu exceptionnelle que créaient à M. Le Fort des voyages entrepris et poursuivis depuis plusieurs années dans un but d'études spéciales l'engageaient à choisir le dernier parti, celui de donner à son rapport plutôt la forme d'un livre sur la matière que celle d'un compte rendu administratif ordinaire.

Mais un tel travail demandait plusieurs années

peut-être pour être terminé et deux questions exigeaient une solution urgente : la reconstruction de l'Hôtel-Dieu, la réforme de nos Maternités incessamment décimées par des épidémies meurtrières de fièvre puerpérale.

Pour ce qui concernait le futur Hôtel-Dieu, il fallait tout d'abord résoudre deux importants problèmes : la situation et l'étendue de l'emplacement qu'il devait occuper ; le chiffre de la population qu'il devait abriter. Un mémoire déposé lors de l'enquête ouverte à la mairie du IV^e arrondissement, son discours du 19 octobre 1864 à la Société de chirurgie furent comme la publication anticipée de ces premiers chapitres de son rapport général, chapitres ayant trait à la situation, à l'étendue et à la population des hôpitaux. Si les idées émises furent en concordance parfaite avec celles de ses collègues, avec les conclusions ultérieures de la Société de chirurgie, avec celles de la commission médicale nommée par l'administration des hôpitaux, avec l'opinion de tout le corps médical, elles étaient en opposition avec les projets arrêtés vraisemblablement d'avance par l'administration préfectorale.

On sait le sort qu'eut l'importante discussion de la Société de chirurgie ; le corps médical français

assiste au douloureux spectacle de voir un hôpital s'élever à grands frais dans des conditions déplorables, malgré l'avis des corps scientifiques les plus autorisés, malgré les réclamations unanimes des chirurgiens des hôpitaux, malgré le rapport défavorable de la commission médicale nommée par l'administration, malgré les enseignements de l'expérience, contre toutes les règles de l'hygiène nosocomiale, dans un lieu insalubre, sur un espace trop restreint, au prix d'une dépense telle que chaque lit coûtera quinze cents francs de loyer, c'est-à-dire le prix d'un appartement; alors que ce projet d'hôpital d'au moins six cents lits n'avait trouvé dans le corps médical d'autre défenseur, qu'un membre du conseil préfectoral nommé par les auteurs même du projet.

En présence d'un tel état de choses, il était évident pour M. Le Fort qu'on ne se préoccuperaît même pas d'une opinion personnelle isolée quand il s'agirait de la disposition des bâtiments et des salles de malades, du mode de chauffage et de ventilation, etc., il interrompit donc pour un instant la rédaction de son rapport général, pour traiter une des questions partielles qu'il était urgent de résoudre : celle des Maternités.

Le rapport partiel sur ce sujet fut remis au mois d'avril 1865 à l'administration des hôpitaux.

M. Husson, directeur général, après en avoir pris connaissance, ne crut pas pouvoir l'accepter et le publier au nom de son administration. « Un rapport, lui écrivait-il le 23 juin dernier en lui remettant le manuscrit et les dessins de ce travail, un rapport destiné à rendre compte d'une mission administrative n'est autre chose que l'exposé de ce qu'on a vu, accompagné des réflexions que le sujet peut inspirer. Le travail que vous m'avez communiqué sur les accouchements contient sans doute beaucoup de faits dignes d'attention, mais c'est plutôt un traité très-développé sur la matière, où la polémique et les théories occupent une grande place, qu'un rapport que je puisse publier comme offrant aux administrations et aux lecteurs studieux la constatation de ce qui existe. D'ailleurs, il a des développements qui en font pressentir beaucoup d'autres sur des sujets aussi importants et il me serait impossible, ne fût-ce qu'au point de vue de la dépense, d'engager l'administration dans des frais aussi considérables. »

Nous sommes loin de contester la justesse des observations faites par le directeur général de l'administration. M. Le Fort a examiné et discuté en médecin ; convaincu, profondément convaincu que les médecins seuls peuvent résoudre les questions d'hy-

giène hospitalière, il a fait et voulu faire un rapport médical et non un rapport administratif, qu'il a soumis à l'appréciation de tous.

En devenant une publication personnelle, ce travail devait subir et a subi des modifications profondes. Le respect des convenances les plus élémentaires lui interdisait de faire, dans un rapport que l'administration devait publier, la critique des établissements hospitaliers dont elle a la direction, et une comparaison avec les hôpitaux étrangers l'eût obligé à le faire; il s'était donc borné à montrer à l'administration ce qui existe ailleurs, en lui laissant la tâche facile de tirer les conclusions d'un rapprochement qu'il s'interdisait de faire. Son devoir était tout différent en publiant lui-même ce travail; il ne pouvait le publier à Paris, sans parler de Paris; aussi, laissant intact tout le reste de son travail, il y ajouta l'histoire de nos Maternités, et, après une dernière visite en Angleterre, celle des Maternités et des services à domicile de Londres.

Ce n'était donc plus un rapport officiel, c'était une œuvre toute personnelle qu'il a publiée sous sa responsabilité. Elle n'engageait en rien; elle n'eût, du reste, jamais engagé celle de l'administration des hôpitaux dont les idées sur le sujet si impor-

tant de l'organisation des Maternités, sont très-vraisemblablement sur bien des points essentiels opposées aux siennes.

D'après l'histoire de son travail sur les *Maternités*, on peut voir que M. Le Fort est un chercheur opiniâtre, un travailleur infatigable, un homme enfin ami du progrès, qui, laissant de côté l'amour-propre national, sait aller chercher les bonnes choses là où elles se trouvent.

Collaborateur du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, secrétaire de la Société de chirurgie, M. Le Fort a publié — dans la *Gazette hebdomadaire*, une série d'articles sur la *Liberté de l'enseignement et de la pratique de la médecine*; — dans la *Revue des Deux-Mondes*, une étude sur le *Mouvement de la population en France*, dans le *Paris-Guide*, l'article *Hôpitaux*, etc.

Actuellement chirurgien de l'hôpital Cochin, le service du jeune docteur est très-suivi; mais aussi avec quelle complaisance et quel zèle il se prête à l'instruction de ses élèves ! Pour eux il a fait construire dans cet hôpital un laboratoire où ils peuvent chaque jour se livrer au maniement du *microscope*,

de l'*ophthalmoscope* et du *laryngoscope*. Je ne parle pas de la niche à loger des chiens et des lapins sur lesquels on peut se livrer à des expériences physiologiques et thérapeutiques, et de la prime accordée à tout élève du service qui rapportera un chien trouvé sans maître dans la rue.

Gendre du grand et regretté Malgaigne, M. Le Fort était en tous points digne de la fille de l'immortel chirurgien, pour les œuvres duquel il professe d'ailleurs une profonde estime et une grande admiration. Assurément M. Le Fort arrivera professeur à l'École et nous le lui souhaitons bien sincèrement.



LE DOCTEUR RICHET

Né à Dijon, le 16 mars 1816, M. Richet, après de brillantes études au lycée de sa ville natale, vint à Paris étudier la médecine en 1835. Reçu externe en 1838, il obtint à la fin de l'année le premier prix de l'externat, et fut reçu en 1839 premier interne. Nommé au concours aide d'anatomie en 1841, et prosecteur deux ans après, il devint, en 1844, chirurgien des hôpitaux et agrégé en 1847. En 1850, il disputa à Malgaigne la chaire de médecine opératoire, et à M. Nélaton celle de clinique chirurgicale.

Membre de la Société de chirurgie depuis 1854, le docteur Richet est actuellement professeur de clinique à l'Ecole et membre de l'Académie de mé-

decine ; ses remarquables leçons et ses publications importantes l'appelaient depuis longtemps à ces deux places.

M. Richet est un travailleur de la race des Velpeau. « *Malheur à ceux qui se confient à leur trop grande facilité ! — Un sol riche, mais inculte, ne produit que des ronces. — Les plus brillantes facultés sans le travail n'aboutissent qu'à des déceptions.* » Voilà les trois pensées que, dès le commencement de sa carrière, l'éminent chirurgien a toujours eues sous les yeux, et qui l'ont conduit à la brillante position qu'il occupe aujourd'hui dans le monde médical.

Ses principales recherches ont porté sur les *ankyloses* ; les *luxations de la colonne vertébrale* ; les *luxations de l'extrémité supérieure de l'humérus et du fémur*, les *anévrismes*. Enfin, nous avons de lui un très-beau travail sur les *tumeurs blanches*, qui obtint, en 1851, le grand prix à l'Académie, et un traité d'*anatomie chirurgicale*, qui compte déjà trois éditions.

LE DOCTEUR ALFRED FOURNIER

Le docteur Alfred Fournier a été un des élèves distingués de l'éminent spécialiste qui jeta pendant trente ans sur la clinique de l'hôpital du Midi un si vif éclat. Ancien interne de l'hôpital des vénériens, M. Fournier fit son entrée dans le monde médical avec un volume dans lequel il avait recueilli les belles leçons de son maître, M. Ricord, sur les maladies syphilitiques.

Agrégé et médecin des hôpitaux, M. Fournier a été chargé, en 1867, de suppléer à l'Hôtel-Dieu M. le professeur Grisolle, qu'une maladie grave tient, depuis trois ans, éloigné de l'École. Le jeune docteur s'est montré dans ses cliniques non-seulement un

travailleur et un chercheur infatigable, mais encore un professeur érudit et attrayant, un chef plein de complaisance pour ses élèves, et de bonté pour ses malades.

M. Fournier possède une fortune splendide, que vient encore accroître le produit d'une clientèle des plus lucratives.

LE DOCTEUR M. RAYNAUD

Docteur ès lettres, avant d'être docteur en médecine, M. Maurice Raynaud soutint à la Sorbonne une thèse fort intéressante sur *les médecins du temps de Molière*. Agrégé de la Faculté, le jeune docteur fut chargé, l'année dernière, de faire à l'École les cours sur les *maladies mentales*, qui avait été pour M. Lasègue le sujet de tant d'applaudissements mérités. La place, après lui, devenait difficile à tenir; cependant M. Raynaud a su captiver et retenir autour de sa chaire un assez grand nombre d'élèves, parmi lesquels on remarquait beaucoup de membres

du Cercle de la rue Cassette, avec lesquels il est en communion d'idées.

Quel dommage que M. Maurice Raynaud soit *universitaire et clérical !!*

LE DOCTEUR MONNERET

M. Monneret a débuté par la chirurgie militaire, et était déjà aide-major à vingt et un ans. Ayant abandonné cette carrière pour prendre le titre de docteur, il fut nommé, en 1838, après un premier concours, agrégé à l'École, et, en 1840, également après un premier concours, médecin des hôpitaux. Depuis cette époque jusqu'à sa nomination de professeur, M. Monneret s'est livré à l'enseignement libre, et a fait dans le grand amphithéâtre de l'École pratique des cours d'hygiène, de pathologie générale et de pathologie interne très-suivis.

Aujourd'hui, professeur de clinique à la Charité, après avoir été professeur de pathologie interne,

M. Monneret est très-suivi par les élèves. Non pas que ses cours soient éloquent ; non ! M. Monneret est l'homme le plus froid que je connaisse. Son débit est toujours égal, sa voix est monotone ; mais tout ce qu'il dit est frappé au bon coin, et ses leçons se font remarquer par la clarté, la simplicité et la méthode. Un peu exclusif dans ses opinions, M. Monneret est un des disciples de M. Piorry. Comme lui, il aime à ce qu'aux examens les élèves répondent conformément à ses opinions et à ses écrits. C'est là un défaut, un grand défaut même, mais si commun aujourd'hui qu'on ne peut vraiment en vouloir à M. Monneret.

Aimé des élèves en général, M. Monneret s'occupe beaucoup d'eux, et son service de la Charité est très-suivi, malgré l'heure matinale de la visite.

Pourquoi M. Monneret n'est-il pas de l'Académie ? Son bagage scientifique nous paraît cependant assez rond : le *Compendium* ; un *Traité de pathologie générale* ; un *Traité de pathologie interne*, sans compter une foule de mémoires originaux. Que faut-il donc aux immortels ?

LE DOCTEUR LONGET

Membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, commandeur de la Légion d'honneur, professeur de physiologie à la Faculté de médecine, M. Longet est un des physiologistes les plus distingués de notre époque. Ses études ont surtout porté sur le système nerveux. Il a poussé l'étude de ce système au delà des limites que n'avait pu franchir la physiologie expérimentale, avec l'emploi d'un puissant moyen d'investigation, l'électricité. Embrassant, dans ses recherches le système nerveux spinal, avec les racines d'origine des nerfs; puis les nerfs du mouvement, ceux de la sensibilité générale, et ceux qui président aux diverses sensibilités spéciales, les nerfs de la vie

organique comme ceux de relation, il a pu assigner à beaucoup des parties de ce vaste système leurs propriétés et leurs véritables fonctions, confirmer ou infirmer ainsi des opinions émises avant lui, et produire à son tour des vérités nouvelles.

Il est à regretter pour la science et les élèves que la santé délicate de M. Longet ne lui permette pas de continuer ses belles expériences, et l'empêchent de faire son cours de physiologie d'une façon plus régulière et plus complète.

Médecin consultant de l'empereur, M. Longet est encore médecin en chef des maisons de Saint-Denis et d'Écouen.

LE DOCTEUR BOUCHARDAT

M. Bouchardat, aujourd'hui professeur d'hygiène à la Faculté de médecine, avait déjà affronté plusieurs concours avant celui qui lui donna la chaire qu'il occupe aujourd'hui. Reçu agrégé en 1832, et pharmacien des hôpitaux en 1834, il fut, jusqu'en 1851, pharmacien en chef de l'Hôtel-Dieu. En 1838, il disputa à Dumas la chaire de pharmacie et de chimie organique.

En 1852, mourut Royer-Collard, professeur d'hygiène à l'École. L'illustre professeur avait su dans ses cours remarquables par la haute philosophie dont ils étaient empreints, et par les aperçus ingénieux et les idées lumineuses dont ils fourmillaient, élé-

ver l'hygiène au rang qui lui appartient dans la hiérarchie des sciences médicales ; il avait compris que, ses leçons s'adressant à un auditoire déjà avancé dans les études médicales, il devait traiter son sujet avec toute la sévérité scientifique qui lui convient, en le dégageant de cette foule de banalités dont on l'entourait autrefois, et qui faisait de l'hygiène plutôt un roman à l'usage des gens du monde qu'un art destiné aux médecins. Esprit élevé, généralisateur, indépendant, orateur distingué, doué d'une grande intelligence, fécondée par une excellente éducation première, Royer-Collard avait su faire voir à ses détracteurs que, si ses relations de famille avaient pu contribuer à ses succès dans le monde, la faveur toutefois ne s'était point égarée dans sa prédilection. L'héritage qu'il laissait à ses successeurs dans son enseignement était difficile à maintenir à la hauteur où il l'avait placé.

M. Bouchardat, nommé à la suite d'un brillant concours, recueillit sa succession et sans avoir un esprit aussi élevé et aussi généralisateur que lui, sut cependant retenir autour de la chaire d'hygiène les nombreux auditeurs de Royer-Collard.

M. Bouchardat a publié une foule d'ouvrages re-

latifs à l'hygiène, à la thérapeutique et à l'agriculture. Les plus importants sont: un *Traité de chimie appliquée à la médecine, aux arts et à l'industrie*; un *Manuel de matière médicale et de pharmacie et de thérapeutique*, dont le succès a été très-grand, et qui se trouve entre les mains de tous les praticiens. C'est qu'on commence à s'apercevoir que, pour être bon médecin, il ne suffit pas de connaître, avec une rigueur mathématique, les lésions cadavériques, la marche, les symptômes et la terminaison d'une maladie; que, s'il est indispensable de pouvoir constater les désordres occasionnés par elle, il est plus important encore de les prévenir. Le but du médecin, en définitive, est de guérir, et comme chacun veut l'atteindre, aussitôt qu'on a des malades à soigner, on cherche à connaître les moyens dont la science dispose pour s'opposer aux maux de l'humanité. C'est alors que le jeune médecin s'aperçoit combien les études pharmacologiques sont utiles; il cherche, s'il n'est point emporté par le tourbillon des affaires, à compléter ses connaissances de matière médicale, et, pour cela, il consulte avidement tous les formulaires; mais ce n'est pas là qu'il peut puiser les principes qui lui manquent, il lui faut reprendre l'édifice par la base, s'il veut construire

quelque chose de durable. C'est pour venir en aide à ces praticiens, que M. Bouchardat a publié son *Manuel*, dont le succès est affirmé par de nombreuses éditions et par les suffrages unanimes qui l'ont accueilli jusqu'à ce jour.

Mais un *Manuel de matière médicale et de pharmacie* a pour complément indispensable un *formulaire magistral*. Dans le premier ouvrage, se présente l'ensemble des connaissances sur lesquelles s'appuie l'art de formuler ; dans le second, les connaissances sont mises en œuvre ; c'est le moment où doivent se trouver réunies les recettes qu'un médecin doit employer, celles qui sont habituellement présentées dans les pharmacies. C'est dans ce but que M. Bouchardat publia, en 1839, son *Nouveau formulaire magistral*. Les quatorze éditions de cet ouvrage prouvent assez son utilité.

Enfin, M. Bouchardat publie tous les ans un *Annuaire de thérapeutique*, qui forme le complément indispensable du *Formulaire*, et dans lequel l'auteur décrit tous les médicaments nouveaux, toutes les recettes contenues, soit dans les recueils périodiques de médecine et de pharmacologie, soit

dans les traités spéciaux qui ont paru dans l'année. Cet *Annuaire* contient, en outre, une monographie sur le traitement d'une maladie curieuse et importante.

L'entreprise de ces trois ouvrages ont imposé et imposent tous les jours à M. Bouchardat un travail d'une vaste étendue et d'une grande variété. L'auteur en a été suffisamment récompensé et dédommagé par l'accueil bienveillant du public, et par les jolis revenus que lui rapportent ces volumes, revenus qui lui ont permis d'acheter la maison de MM. Lebigre-Duquesne, mes éditeurs.

M. Bouchardat s'est beaucoup occupé d'agriculture, et principalement de *viticulture*. Bourguignon d'origine, il possède dans ce pays des vignes superbes, auxquelles, grâce à de nombreuses expériences et d'excellentes améliorations, il fait produire des vins très-recherchés. Il a une des meilleures caves de Paris, et la plus belle collection de vins fins qu'il soit possible de voir.

D'un caractère très-gai, ami des bons repas et des joyeux propos, M. Bouchardat est le digne dis-

ciple de Rabelais, pour lequel il professe une grande vénération.

De ses deux fils, l'un est chirurgien-major dans l'armée; l'autre, le plus jeune, est préparateur de M. Wurtz, de l'École.

LE DOCTEUR CHARCOT

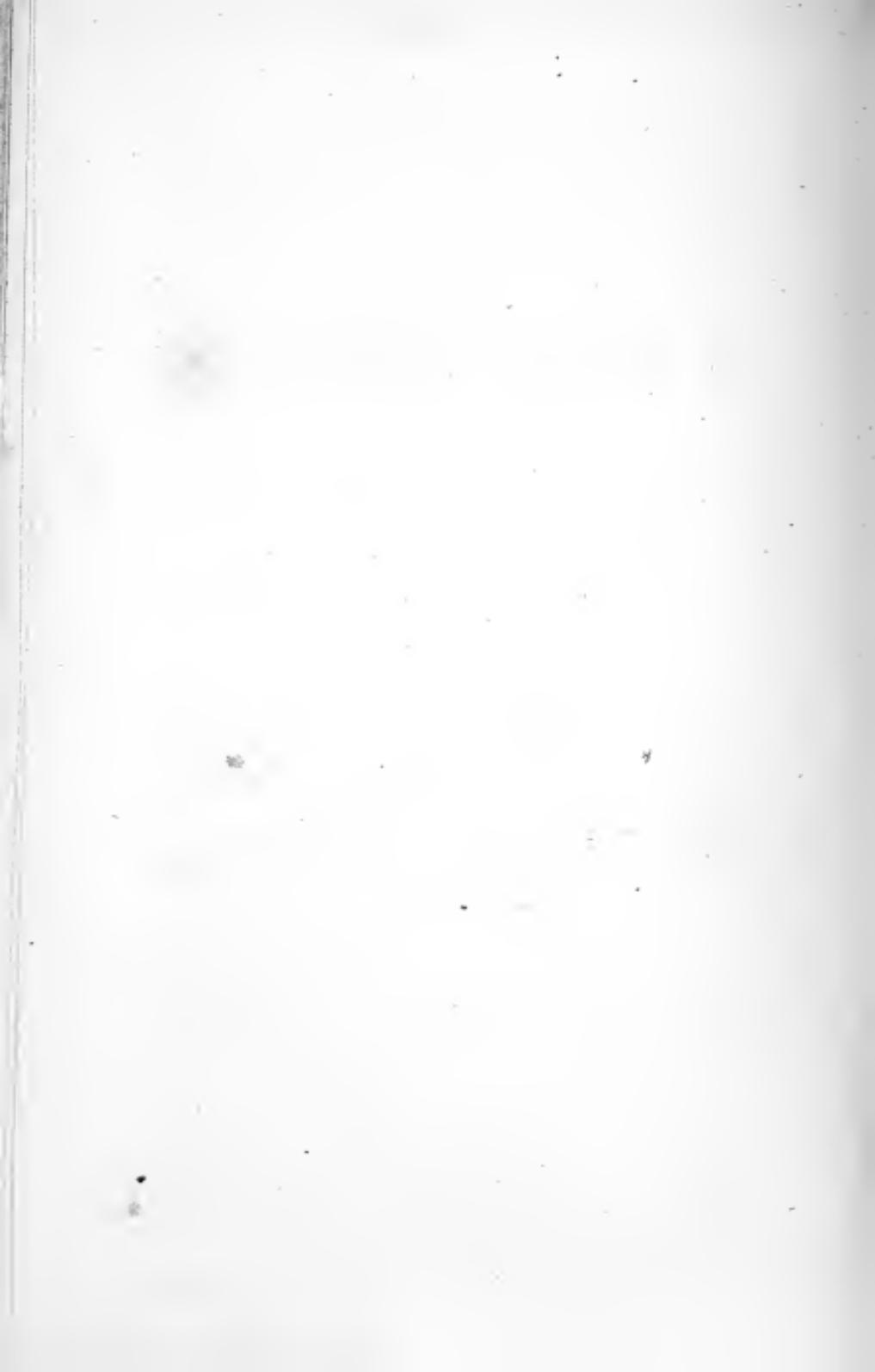
Agrégé et médecin des hôpitaux, après avoir été interne, chef de clinique, et lauréat de l'Assistance publique et de la Faculté, M. Charcot est un de nos jeunes médecins les plus distingués. Les *maladies chroniques*, les *maladies des vieillards*, la *goutte*, le *rhumatisme*, les *paralysies*, le *ramollissement cérébral* ont été pour lui l'objet de recherches et de travaux remarquables, consignés les uns dans des livres, les autres dans divers recueils périodiques, tels que : la *Gazette hebdomadaire*, la *Gazette des hôpitaux*, le *Bulletin de la Société de Biologie*, et enfin les *Archives de physiologie*, nouveau recueil, publié par MM. Brown-Séquard, Charcot et Vulpian, et

qui est appelé à un grand succès, car tout le monde est aujourd'hui poussé vers les recherches de physiologie expérimentale et vers les applications de ces recherches à la solution des problèmes de la pathologie. Et ce mouvement, loin de se ralentir, semble s'activer et se généraliser chaque jour davantage. C'est que les résultats déjà obtenus frappent tous les yeux, et que chacun voit dans ce genre de travaux une source féconde et inépuisable de progrès, pour la science comme pour la pratique de la médecine !

M. Charcot, on le sait, est un des médecins de la Salpêtrière, qui ont été compris dans la dénonciation FAUSSE et MENSONGÈRE de M. Léopold DE Giraud. Je dis FAUSSE et MENSONGÈRE, car une lettre de MM. Charcot et Vulpian, publiée par tous les journaux, a prouvé à tout le monde, que ces épithètes étaient les seules que méritait l'action LACHE du rédacteur du *Journal des villes et des campagnes*, qui semble avoir pris pour devise ces mots de *Figaro* : *Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose !* Eh bien, oui ! Il en reste toujours quelque chose : le mépris et la honte pour le calomniateur, une estime et une sympathie plus grandes pour le calomnié !

M. Charcot possède une belle clientèle. Ses salons de la rue Laffitte sont un vrai musée, où l'on remarque, entre autres, deux Corot splendides, et une faïence, représentant Ganymède enlevé par l'aigle; ce ravissant morceau est dû au pinceau habile de madame Charcot.

Enfin, si vous voulez un portrait de M. Charcot, souvenez-vous de la figure de Bonaparte au retour de la campagne d'Egypte.



LE DOCTEUR GOSSELIN

Professeur de clinique chirurgicale, après avoir été chef des travaux anatomiques et professeur de pathologie externe, M. Gosselin occupe aujourd'hui la chaire laissée vacante par la mort de Velpeau. Ses travaux sont nombreux et, pour ne citer que les principaux, nous mettrons en première ligne, le *Compendium de chirurgie pratique*, en collaboration avec M. Denonvilliers, ouvrage en cours de publication ; un *Traité des maladies des yeux* ; un *Traité des hernies* ; un *Traité des hémorroides*, et un nombre infini de mémoires originaux sur plusieurs points d'anatomie, de physiologie et de chirurgie, insérés dans les *Archives de médecine*, la *Gazette*

hebdomadaire, les *Mémoires de l'Académie de médecine*, etc, etc....

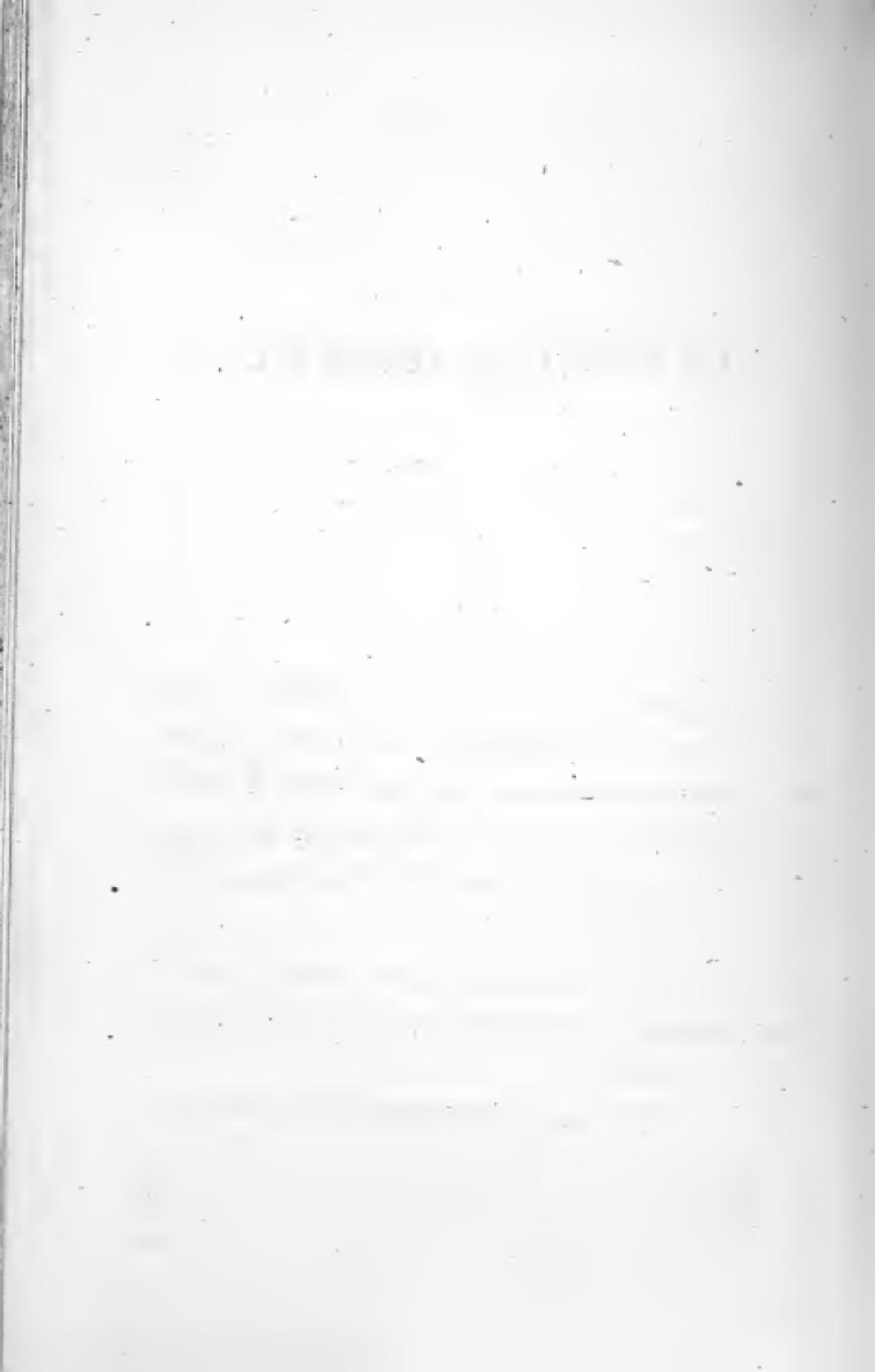
M. Gosselin a eu les honneurs de la dédicace d'un poème, tout comme M. Demarquay a eu la dédicace d'un roman d'Alexandre Dumas fils : *l'Affaire Clémenceau*. Seulement l'auteur du poème ne s'appelait pas Dumas ! il s'appelait tout simplement Desnosc. Vous ne connaissez pas Desnosc ? non, n'est-ce pas ? Eh bien ! Desnosc était un ouvrier typographe, poète dans ses moments de loisirs, qui était couché au lit n° 3 de la salle Cochin, dans l'hôpital de ce nom, dont M. Gosselin était alors chirurgien. Ce malheureux abandonné d'Apollon et des muses, était atteint d'une *fistule* qui ne guérissait pas ; et, pour se désennuyer, il composa un poème héroï-comique sur la fistule, dédié à M. Gosselin, dont voici quelques vers :

Quoi ! monsieur Gosselin, vous voulez un poème
Sur la fistule anale, et vous ajoutez même
Que je puis aisément traiter un tel sujet!
Il est vrai que je suis tout plein de mon objet ;

Parmi tous les fléaux qui de l'humanité
Détruisent le repos, je crois en vérité
Que la fistule anale est un des plus horribles
Et celui qui produit les maux les plus terribles.

Comme un chancre rongeur pénétrant les tissus,
La fistule, en effet, propage au loin le pus,
Corrompt tout sur sa route, et bientôt nécessite
Une opération qu'il faut faire au plus vite,
A moins qu'à Mont-Parnasse on ne soit envieux
D'aller avant le temps rejoindre ses aïeux.

Je vous le disais donc, fistuleux, mes confrères,
Pour éviter d'aller trop tôt revoir ses pères,
On ne peut échapper à l'opération :
C'est un point tout à fait hors de discussion.
Comme entre gens atteints de même maladie
Il existe toujours beaucoup de sympathie,
Je prends à tous vos maux un bien vif intérêt,
D'autant plus qu'aucun d'eux pour moi n'est un secret.
Bien plus, pour me montrer votre ami véritable,
Je prétends vous donner un avis charitable.
Voulez-vous avant tout être bien opérés
Et de votre fistule à jamais délivrés,
Du docteur Gosselin implorez l'assistance,
Car il n'est jamais sourd aux cris de la souffrance,
Et selon vos désirs il extirpe le mal
Sur votre propre lit ou dans son hôpital.
En quelque lieu, d'ailleurs, que se passe la scène,
Il prend les mêmes soins pour vous tirer de peine.
Cette explication, je crois, en dit assez;
Vous prendrez mon docteur, car vous le connaissez.
Etc., etc., etc.



LE DOCTEUR VERNEUIL

Fils de ses œuvres, travailleur opiniâtre, esprit élevé, jeune, fier, indépendant et libéral, M. Verneuil, qui vient d'être nommé professeur à l'École, est très-populaire parmi les élèves. Il est un des jeunes hommes sur lesquels l'École de Paris fonde les plus belles espérances.

Chirurgien de Lariboisière, son service, malgré l'éloignement de l'hôpital, est suivi par un grand nombre d'élèves.

Membre de la Société de chirurgie, tout le monde se souvient de son *Eloge de Robert*, qui suscita tant de récriminations. Le célèbre chirurgien de l'Hôtel-Dieu avait été l'ami et le bienfaiteur de M. Verneuil.

« C'est en 1847 que j'approchai ce maître si cher, écrivait-il en 1864. J'avais vingt-quatre ans, il en avait presque le double. D'abord je ne fus naturellement que son modeste élève ; mais il voulut bien oublier la distance que mettaient entre nous l'âge et la position, et bientôt, non content de m'avoir rendu des services de tout genre, il me fit l'honneur et le plaisir de m'appeler son jeune ami. C'est ainsi que quinze ans de respectueuse sympathie et de cordiale intimité m'ont permis de voir de près, c'est-à-dire d'admirer un des esprits les plus justes, un des cœurs les plus nobles, une des âmes les plus pures qu'il m'ait été donné de rencontrer. »

Ce discours est un véritable chef-d'œuvre, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, remarquable par une noblesse et une élévation de sentiments rares.

Détachons-en le passage suivant, c'est un tableau pittoresque de l'époque des concours d'autrefois :

« C'était un beau temps ! A l'ouverture de ces grandes assises, l'animation la plus vive se manifestait dans toutes les couches de l'agrégat médical. Depuis le praticien jusqu'à l'élève de première année, tous s'agitaient, discutaient, disputaient et s'apprêtaient à juger

les athlètes. Véritable cirque, l'amphithéâtre contenait à peine les spectateurs passionnés, accourus pour savoir quels maîtres nouveaux on allait leur donner. Les travailleurs descendaient dans cette arène fermes et confiants. Ils savaient bien que l'enceinte renfermait en réalité deux jurys : en bas, les juges officiels, souverains dispensateurs du titre; en haut et pressés sur les durs degrés, les juges libres, arbitres impartiaux, confirmant ou infirmant l'arrêt rendu, et dans tous les cas ne distribuant la gloire qu'à ceux qui l'avaient méritée.

« Tel était le condamné par le tribunal auguste qui, sortant de l'amphithéâtre, était acclamé par la foule impartiale. Tel était investi de la toge qui s'échappait par les issues secrètes pour éviter les clamours de cette grande cour de cassation qui, sans chaises curules, fonctionnait plébéienement sur les pavés du parvis, la tête au soleil ou les pieds dans la boue.

Suit une esquisse de la physiologie générale de ces luttes mémorables que nous voudrions transcrire en entier. Mais comme elle est très-longue, nous nous contenterons d'en citer un passage, d'après lequel le lecteur pourra juger le genre d'esprit et de caractère de M. Verneuil.

Le jeune docteur, après avoir montré le premier vice du concours, à la préparation duquel il fallait

passer un temps infini, les plus belles années de la jeunesse, de sorte qu'il ne restait plus que de rares moments pour les publications originales, termine ainsi :

« J'ai résolu de ne rien cacher ; or, les concours d'alors étaient entachés d'un autre vice radical plus grave encore et que je veux dévoiler.

« Quand on attend tout du suffrage de certains hommes, il est naturel qu'on cherche à leur plaisir, ou pour le moins à ne pas leur déplaire. L'art suprême consistait, pour les concurrents, à ménager les susceptibilités ombrageuses des arbitres de leur destinée, et à flatter plus ou moins délicatement leur vanité : ne pas se compromettre, ne heurter personne, n'être jamais en contradiction avec les membres du jury, les citer tous en faisant précéder la citation d'une qualification agréable à l'oreille, constituait une préoccupation constante. Quand la liste des juges était promulguée, on faisait l'inventaire minutieux des publications de chacun, et l'on s'ingéniait aux moyens de faire entrer adroitemment tous les noms propres dans la composition écrite ou dans toute autre épreuve ; il n'était pas de petit mémoire, de note insignifiante qui ne fussent exhumés et qualifiés au besoin de travail important. Puis il était des professeurs qui de droit et à perpétuité faisaient

partie du jury; de ceux-là on connaissait jusqu'à la moindre ligne. On préparait de longue main un système d'adulation plus ou moins déguisé, et la simple prudence exigeait que le jeune concurrent fût pendant dix à douze ans toujours du-même avis que les maîtres votants.

« Chaque concours faisait un élu. L'émule d'hier devenait le juge d'aujourd'hui ou de demain. Quelque vive qu'ait été la lutte, il fallait imposer silence à ses ressentiments, à ses antipathies, et saisir l'occasion propice pour signer avec son heureux adversaire un traité de paix plus ou moins sincère. Il y avait dans le nombre plus d'un baiser de Judas.

Si dans l'intervalle des concours on avait quelque travail à publier, quelque idée à produire, il fallait y mettre une grande circonspection; ne point écrire sur le même sujet qu'un juge, si l'on ne devait pas confirmer ses idées, car un travail même sincère et vrai devenait au grand moment une arme dangereuse. On était libre d'exprimer sa pensée, comme Figaro était libre de rédiger un journal.

« On comprend sans peine à quel niveau d'abaissement portaient l'esprit dix années de cette servitude. Le plus sage était presque de ne rien faire, on était sûr au moins de ne choquer personne et de ne pas se créer d'ennemis. Au point de vue purement scientifique, l'initiative, l'indépendance de la pensée étaient paraly-

sées, et quand avait sonné l'heure de la délivrance, le mauvais pli était indélébile.

« D'ailleurs les plus ambitieux, après l'école, désiraient l'Académie de médecine ; après l'Académie de médecine, l'Académie des sciences, etc., de sorte que les entraves n'étaient jamais rompues et qu'il fallait toute la vie ménager, sinon flatter les grands dignitaires de la profession.

« Le concours se terminait invariablement par la thèse. J'ose l'affirmer, cette épreuve était illusoire, pour ne rien dire de plus. Je signalerai d'abord l'inégalité des sujets : à l'un, un point circconscrit, limité, à sens précis, des observations à découper aux ciseaux dans les recueils et à coudre tant bien que mal ensemble ; à l'autre quelque question générale sur laquelle cent volumes ont été écrits. Le même temps pour explorer le lac d'Enghien et l'océan Pacifique.

« Il était bon de présenter d'énormes thèses, coûte que coûte. On choisissait chez l'imprimeur la justification la plus favorable. Vastes marges, larges interlignes, gros caractère, observations nombreuses reproduites *in extenso*. Mille exemplaires pour que tout le monde ait le sien et que l'auditoire soit favorable ; charge énorme pour les candidats indigents.

« Une collaboration scandaleuse, une armée d'amis prenant, qui l'introduction, qui le pronostic, un autre les recherches bibliographiques, un quatrième les tra-

ductions, etc.; puis des déceptions : un collaborateur avait promis un chapitre, il manquait de parole, le chapitre manquait dans la thèse ; peu d'unité, pas d'ampleur, un magma indigeste et hétérogène. On ne trouverait pas dix de ces thèses si estimées, représentant à leur époque le véritable état de la science.

« On savait qu'on serait sévèrement commenté, que l'affirmation et la négation étaient dangereuses, dès lors toutes sortes de restrictions, de précautions pour ne pas être pris en flagrant délit d'erreur ou de hardiesse ; une série d'adverbes prudents, de termes équivoques ; derrière chaque phrase une porte de sortie ; chaque proposition avait sa soupape de sûreté.

« Dans l'argumentation agressive ou défensive, même tactique : critique ordinairement injuste, parfois déloyale. Vis-à-vis des juges, même diplomatie : citer leurs travaux quand même, admirer les bons, parler avec bienveillance des médiocres, absoudre les mauvais, s'en faire autant que possible des boucliers, et amener l'adversaire à prononcer dans le feu du débat des paroles imprudentes ; tendre à son antagoniste des souricières, c'était le terme consacré. Grand embarras quand sur la même question un juge avait dit blanc et l'autre noir ; on s'en tirait néanmoins par des subtilités que n'auraient pas désavouées les scolastiques et les casuistes. Un duel de paroles à bottes secrètes, où à défaut de sang coulaient à flots la dignité humaine et le respect que se

doivent les hommes mûrs; ou bien un combat burlesque rappelant la place publique et les tréteaux de la foire. Ces argumentations tant vantées, je les ai entendues, bien souvent elles m'ont serré le cœur. Leur utilité était contestable, leur moralité nulle. On réprouve les combats de taureaux et de coqs, il ne me paraît pas meilleur de convier les élèves en masse à voir leurs futurs maîtres se déchirer à coups de langue.

« De tout ceci, messieurs, n'allez pas conclure que je condamne l'institution du concours, c'est pour les gens indépendants et fiers la meilleure, la seule garantie. Si je vous disais tout ce que je pense de l'élection, vous verriez bien de quel côté sont mes préférences.

« Mais je crois que, pour s'assurer qu'un homme est instruit et sait parler, il est d'autres moyens plus dignes, plus efficaces, que ceux que l'on employait autrefois. »

Dans ce long morceau, M. Verneuil n'attaque pas l'institution du concours, que, plus que tout autre, il voudrait voir rétablir; mais bien la manière dont elle a fonctionné pendant la dernière période de son existence. Nous regrettons qu'à côté du mal il n'ait pas placé le remède, en nous exposant un plan de réforme qui rehausserait les compétiteurs sans affaiblir l'autorité des juges.

LE DOCTEUR REGNAULD

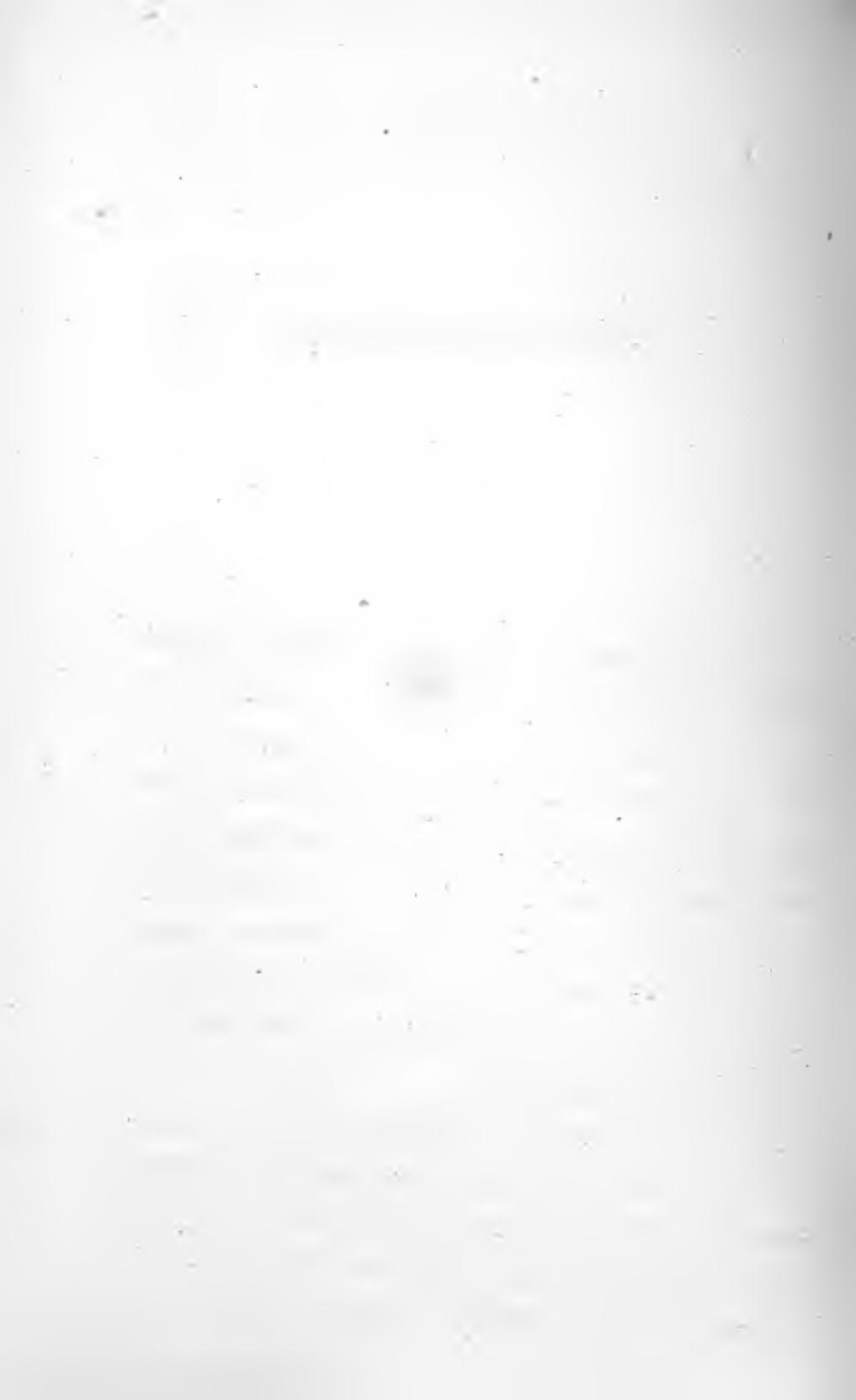
M. Regnauld est professeur de pharmacologie à l'École depuis 1859, année de la mort de Soubeiran. A cette époque, il fut fortement question de supprimer cette chaire; mais, après de longues discussions, et, à la suite d'un rapport de M. Dumas, elle fut heureusement conservée. Je dis heureusement, car il est nécessaire à un médecin, un remède étant donné, de savoir le traduire dans une forme convenable et suivant les règles de l'art, de façon à faire que le malade puisse l'utiliser de la manière la moins désagréable et la plus avantageuse. Qui ne reconnaît l'avantage immense qui résulte,

au lit du malade, de la connaissance approfondie du dosage des médicaments et des formes diverses et complexes qu'ils sont susceptibles de revêtir? Comment apprendre tout cela, si on n'a pas un professeur de pharmacie? Oui, mais pourquoi surcharger la mémoire déjà si encombrée des élèves, et employer à cette étude un temps précieux? Quelle erreur de dire qu'on perd du temps en s'instruisant! D'ailleurs, ces choses-là sont bien vite apprises, et ce qu'on a vu, goûté, senti et touché, reste mieux dans la mémoire que ce qui a été lu dans les livres, et dont il ne reste pas trace après les examens. Nos vieux médecins sont bien plus versés que nous dans la connaissance des médicaments; cela tenait à une habitude qu'avaient alors les étudiants, et que me racontait mon père: « De mon temps, comme aujourd'hui, me disait-il, l'enseignement pharmaceutique laissait beaucoup à désirer à l'École, mais les élèves, mieux avisés, savaient y suppléer. Ils se réunissaient une vingtaine, et, moyennant une dizaine de francs, ils s'adressaient à un pharmacien du quartier latin qui leur faisait, pendant l'hiver, un cours de pharmacie pratique. Cela se faisait devant les bocaux, et les élèves pouvaient voir, toucher, sentir, goûter les médicaments, en un mot, acquérir

les connaissances qui leur font presque défaut aujourd'hui ! »

Membre de l'Académie de médecine, docteur ès sciences, M. Regnauld est pharmacien en chef de la pharmacie centrale des hôpitaux et hospices civils de Paris.

Professeur érudit, clair, précis et méthodique, son cours est généralement suivi. On reproche cependant à M. Regnauld deux choses : Il est un peu paresseux, disent ses confrères ; il est trop sévère aux examens, disent les élèves ; sauf cela, le meilleur homme du monde.



LE DOCTEUR TARNIER

M. Tarnier, un de nos jeunes accoucheurs les plus distingués, naquit, en 1828, à Ayserey, petite ville de la Côte-d'Or, où son père exerçait la médecine. A seize ans, il prenait sa première inscription à l'École secondaire de médecine de Dijon ; et, en 1848, il arrivait à Paris. Externe en 1850, il fut reçu second interne en 1853. Docteur en 1857, après avoir passé deux ans à la Maternité, il fut nommé agrégé deux ans après, à la suite d'un brillant concours, et 1865 le vit chirurgien des hôpitaux.

Aujourd'hui, professeur-adjoint à la Maternité, où il fait un cours aux élèves sages-femmes de première classe, M. Tarnier est encore chargé du cours d'accouchement institué à l'hôpital des Cliniques pour les sages-femmes de seconde classe.

Les publications de M. Tarnier ne sont pas considérables. Nous lui devons une nouvelle édition du *Traité d'accouchement* de Cazeaux; le complément du bel ouvrage de Lenoir, trop peu connu des médecins, et qui n'a qu'un seul défaut: son prix trop élevé. M. Tarnier est collaborateur du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* que dirige M. Jaccoud.

Mais le principal travail de M. Tarnier, celui qui lui est propre, c'est son mémoire sur la *fièvre puerpérale*, publié en 1858, au moment même où cette question se discutait dans la docte assemblée de la rue des Saints-Pères.

Cet ouvrage renferme plusieurs chapitres neufs et originaux, parmi lesquels on remarque le chapitre dans lequel l'auteur démontre la contagion de la fièvre puerpérale, et la mortalité beaucoup plus grande parmi les femmes accouchées à l'hôpital et celles accouchées en ville, ce qui conduit naturellement l'auteur à critiquer la construction et la distribution de nos *maternités* et à proposer l'adoption d'un plan par lui indiqué, et qui, modifié depuis, est en ce moment l'objet des études de M. Husson.

L'histoire de la publication de cet ouvrage mérite d'être racontée.

Nouveau docteur, riche de science, mais pauvre d'argent, M. Tarnier ne pouvait faire imprimer son travail à ses frais. Il prit alors son manuscrit sous le bras et se mit à courir les éditeurs. Refusé avec empressement, mais, je dois le dire, avec toutes les formes, il allait enfin y renoncer, lorsqu'il se décida à entrer chez M. B..., éditeur bien connu. Comme ses confrères, M. B... reçut très-poliment M. Tarnier, et après avoir parcouru son manuscrit :

— Monsieur, votre travail est bien, très-bien même ; il faut publier cela. Nous vous l'éditerons... à VOS FRAIS!!!

— Monsieur, je ne puis à ces conditions...

— Mon Dieu, monsieur, j'en suis fâché.

— Cependant, ce n'est pas une mauvaise affaire, il traite une question à l'ordre du jour...

— C'est vrai ! mais il y a déjà deux mémoires sur le même sujet qui vont paraître et qui sont annoncés... l'un de M. L... et l'autre de M. Tarnier...

— Mais, mon Dieu, mon cher monsieur, c'est moi qui suis M... Tarnier.

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir !...

Et le livre parut... Et vous devinez qui fit les frais de la publication.

Mon cher M^r:

Yerous autorise I stet more conc
y. cit a not me'astise, your
With a No o' akbaraceous
planches de sommities a your
C'orportion de chondro
small concordance et
claiming Beaufort.

Paris 27 fevrier 1862

LE DOCTEUR CL. BERNARD

M. Claude Bernard est sans contredit le plus éminent de nos physiologistes contemporains. Il a imprimé à la physiologie expérimentale une marche nouvelle. Ses principales découvertes sont relatives aux fonctions du système nerveux, aux phénomènes de la nutrition et à l'action des poisons.

L'éminent professeur du Collège de France, où il remplaça Magendie en 1853, a d'abord porté ses recherches sur l'action des fluides intestinaux dans la digestion ; il a découvert les fonctions du *pancréas* ; puis une fonction nouvelle du foie, la *sécrétion glycogénique*. Par cette découverte imprévue, il a établi que les animaux ont la propriété de

fabriquer dans leur foie du sucre, par les mêmes procédés qu'les végétaux, c'est-à-dire en produisant une matière amylose qui se transforme ensuite en sucre. Il a en outre montré le rapport de cette fonction glycogénique du foie avec la maladie appelée *diabète*, et a fait à ce sujet une expérience restée célèbre qui consiste à donner des urines sucrées, c'est-à-dire à rendre diabétique un animal, en lui piquant un certain point de la moelle allongée.

C'est au lendemain de cette belle découverte que son cher maître Magendie se faisait annoncer chez le ministre de l'instruction publique.

— Excellence ! c'est la première fois que je vous demande quelque chose — dit-il au ministre — en lui exposant les titres de son élève Claude Bernard à la croix.

Le lendemain, un décret parut au *Moniteur* qui nommait ce dernier chevalier de la Légion d'honneur.

Le jeune physiologiste continua ses travaux et ses recherches, et éclaira beaucoup de points relatifs au *système nerveux cérébro-spinal* : mais c'est sur ce *système nerveux sympathique*, que portent ses découvertes les plus importantes. Il a démontré par

l'expérience l'action des nerfs vaso-moteurs sur la chaleur animale et sur les diverses sécrétions. Il a ouvert ainsi une voie féconde non-seulement à la physiologie, mais encore à la médecine expérimentale.

Enfin, il a étudié l'action d'un grand nombre de poisons sur l'organisme animal vivant. Il les a étudiés sous un point de vue entièrement neuf, les considérant comme les réactifs de la vie propres à éclairer les phénomènes vitaux en démontrant les mécanismes de la mort. Il a encore ouvert par ces études une voie féconde à la thérapeutique en démontrant que les poisons et les médicaments portent finalement leur action sur les éléments des organismes vivants. Ses démonstrations ont été faites à l'aide du *curare*, poison que les naturels de l'Amérique du Sud emploient pour empoisonner leurs flèches; et à l'aide de l'*oxyde de carbone*. Il a montré que le *curare* tue en agissant sur l'élément nerveux moteur, et l'*oxyde de carbone* en empoisonnant les globules rouges du sang.

Dans ces dernières années, enfin, M. Claude Bernard a dirigé ses études vers les applications médicales. Esprit sévère et lucide, expérimentateur ha-

bile, professeur éloquent, il attire autour de lui tous les jeunes médecins amateurs de bonne science, et les nombreux étrangers qui visitent la capitale avec le désir de perfectionner leur éducation scientifique.

Terminons cette étude et ce livre par ces paroles que prononçait, il y a quelques jours, l'illustre savant en réponse aux esprits faux et dévoyés qui accusent la science de matérialisme.

« POUR L'EXPÉRIMENTATEUR, IL NE SAURAIT Y AVOIR *ni spiritualisme, ni matérialisme.* CES MOTS APPARTIENNENT A UNE PHILOSOPHIE NATURELLE QUI A VIEILLI ; *ils tomberont en désuétude par les progrès mêmes de la science.* NOUS NE CONNAITTRONS JAMAIS NI L'ESPRIT NI LA MATIÈRE, ET, D'UN COTÉ COMME DE L'AUTRE CETTE ÉTUDE NE CONDUIT QU'A DES NÉGATIONS SCIENTIFIQUES. *Il n'y a pour nous que des phénomènes à étudier, les conditions de leurs manifestations à connaître, et les lois de ces manifestations à déterminer !* »

TABLE ALPHABÉTIQUE

MM.	Pages.
Andral	79
Axenfeld	159
Baillon	291
Barth	61
Béclard (J.)	321
Béhier	355
Bernard (Claude)	417
Blatin	333
Bouchardat	387
Bouchut	451
Bouillaud	227
Bouvier	141
Brière de Boismond	143
Broca	207
Brochin	149

MM.	Pages.
Charcot.....	393
Chauffart.....	277
Cruveilhier (père).....	131
Cruveilhier (fils).....	139
Cullerier.....	45
Depaul.....	49
Desmarres.....	297
Després (Ar.).....	173
Dolbeau.....	185
Dubois (le baron P).....	77
Dubois (d'Amiens).....	111
Dupré.....	247
Fauvel.....	317
Figuier (Louis).....	307
Fort.....	283
Fournier (Alfred).....	379
Gavarret.....	85
Gosselin.....	397
Guérard.....	109
Guyon.....	353
Hardy.....	119
Hérard.....	275
Houël.....	107
Jaecoud.....	169
Jarjavay	305
Jobert (de Lamballe).....	91
Joulin.....	57
Langlebert.....	179

MM.	Pages.
Larrey.....	113
Lasègue.....	47
Latour (A.).....	219
Laugier.....	315
Le Fort.....	365
Legrand du Saulle.....	299
Lélut.....	331
Lévy Michel.....	287
Liégeois.....	105
Litré.....	161
Longet.....	385
Lorain.....	345
Louis.....	279
Maisonneuve.....	241
Monneret.....	383
Nélaton.....	17
Nonat.....	239
Pajot.....	53
Pelletan.....	289
Piorry.....	249
Raige Delorme.....	273
Rayer.....	225
Raynaud (Maurice).....	381
Regnauld	409
Richelot.....	195
Richet.....	377
Ricord.....	31
Robin.....	121

MM.	Pages.
Roger.....	63
Sappey.....	319
Sée (Germain).....	361
Sée (Marc).....	359
Tardieu.....	335
Tarnier.....	413
Trélat (Ulysse).....	341
Trousseau.....	65
Velpeau.....	4
Vigla.....	183
Vulpian.....	205
Verneuil.....	401
Wurtz.....	197

ERRATA

Page 366, ligne 11, au lieu de 1856, lisez : 1858.

Page 366, ligne 12, au lieu de 1858, lisez : 1860..

